

Scénos Urbaines Mayotte

La vigie - du 31 juillet au 27 août 2023

Viviane Bellais
Idio Chichava
François Duconseille
Magalie Grondin
David (Ditoma) Kadoule
Djodjo Kazadi
Julie Kretzschmar
& Lenaïg Le Touze
Jean-Christophe Lanquetin
Androa Mindre Kolo
Nathalie Muchamad
Yohann Quèland de Saint-Pern
Leyla Claire Rabih
& Morgane Paoli
Jeff Ridjali

Les artistes du Royaume des Fleurs

Karim Abdallah
(Alifeyini Mohamed) Lil'C
(Mohamed Bacar Abdoul Anziz) Aptchie
(Inssa Hassna) Jesus
Hamza Lenoir
Thierry Micomyiza
Tekar Miradji,
Judicaella Ramilison

Les bénévoles et les associations de la Vigie

Cie Kazyadance - Royaume des Fleurs
Collectif ScU2



2

**J'aimerais
que cela se
passe bien.**

Une résidence internationale d'artistes à Mayotte, sur Petite-Terre, à la Vigie, une forêt en devenir urbain entre Labattoir et Pamandzi, du 31 juillet au 27 août 2023, co-réalisée par la Cie Kazyadance - Royaume des Fleurs, friche artistique portée par Djodjo Kazadi & Marie Sawiat, et le collectif d'artistes ScU2, François Duconseille & Jean-Christophe Lanquetin.

Les Scénos Urbaines s'inscrivent et vivent pour un temps en immersion dans des quartiers de par le monde, à l'invitation d'artistes ou d'opérateurs culturels qui y vivent et y travaillent. Il s'agit d'inventer ensemble des gestes d'artistes en relation au milieu et aux habitants.

3

En fin de résidence, un ensemble de performances, d'installations, de spectacles sont présentés dans les rues, les cours et les terrains du quartier. Ce « festival » s'adresse d'abord aux habitants, mais aussi aux publics extérieurs.

13 artistes et équipes sont invités

Viviane Bellais // Idio Chichava // François Duconseille // Magalie Grondin // David (Ditoma) Kadoule // Djodjo Kazadi // Julie Kretzschmar & Lenaïg Le Touze // Jean-Christophe Lanquetin // Androa Mindre Kolo // Nathalie Muchamad // Yohann Quëland de Saint-Pern // Leyla-Claire Rabih & Morgane Paoli // Jeff Ridjali.

4 Ils travaillent avec l'équipe du Royaume des Fleurs, danseurs, écrivains, techniciens, couturiers, travailleurs sociaux... : Aptchie (Mohamed Bacar Abdoul Anziz) [danseur, performeur] // Karim Abdallah [danseur, performeur] // Dj (Ibrahim Artadjidine) [Régie technique générale] // Hamza Lenoir [auteur] // Eddie Bouchraty [danseuse] // David Chazouli [danseur] // Lil'C (Alifeyini Mohamed) [danseur, performeur] // Thierry Micomyiza [danseur, performeur] // Clément Dushimé [régie technique et production] // Chance Monalysa Giramata [danseuse] // Jésus (Inssa Hassna) [danseur, performeur] // Willy (Alhad Mariama) [animateur, médiateur culturel] // Tekar Miradji [danseur] // Chaanbani Mohamed [animateur, médiateur] // Judicaella Ramilison [danseuse].

Et les jeunes bénévoles du Lycée de Petite-Terre, des quartiers de la Vigie et d'autres structures associatives soutenues par la communauté des communes de Petite-Terre.

La communauté de communes de Petite-Terre, la DAC Mayotte, le FEAC, la Cité Internationale des Arts [Paris] et La Box [La Réunion] sont les partenaires du projet.

J'aimerais

**pratiquer la ville
comme une
infrastructure de
personnes.**

J'aimerais

**que les artistes
invités m'aident
sur mon projet.**

J'aimerais

**organiser des
discussions avec
les gens de la Vigie.**

Natso vendza,

**ni fagna chitru
amba i tso yenchio
weke.**

Natso vendza,

**ni fagne
performance
harimoi shandza
ya la Vigie.**

Les *J'aimerais* sont la mise en forme d'une discussion collective des artistes du Royaume des Fleurs qui s'est tenue en décembre 2022. Ils sont devenus un ensemble d'affichettes collées sur les murs de la Vigie et du Théâtre de Djodjo Kazadi.

Cette publication est un ensemble de *RÉCITS* p. 8. de la vie d'habitants de la Vigie et de personnes y travaillant, à partir d'entretiens réalisés collectivement entre décembre 2022 et août 2023, un état du quartier avant les travaux d'aménagements urbains à venir. Ils se terminent sur une dimension sacrée p. 66.

Les *ARTISTES* p. 88. y parlent de leur projets et de leur perception du quartier.

Un *JOURNAL* p. 156. raconte le quotidien de la résidence et le *FESTIVAL* p. 202.

Le *RÉSEAU* p. 222. qui l'a produite y est présenté.

6 Quelques textes p. 224. font retour sur le projet.

Elle est portée par Alhad Mariama pour son point de vue sur la Vigie où il est travailleur social, Hamza Lenoir pour les transcriptions et les traductions du shimaoré, François Duconseille pour le journal de la résidence et le site internet, Jean-Christophe Lanquetin pour la conception et la mise en forme. Les photos viennent de tous les artistes et équipes.

J'aimerais

**qu'on présente des
performances
partout
à la Vigie.**

J'aimerais
casser l'image
trop connue du
quartier.

J'aimerais
travailler dans un
espace de la Vigie,
y faire une
prestation de
danse.

J'aimerais
créer une
chorégraphie dans
ce lieu entouré
d'habitations,

un espace intéressant pour dire des choses sur la Vigie.

Natso vendza,
amba ma
artisti wani
sayidiyé na
mpango wangu.

Natso vendza,
tarehi za la Vigie
zissu zimihe
(trale, latsihe).

J'aimerais
que l'histoire et
la mémoire du
quartier ne
disparaissent pas.

J'aimerais
inviter les gens
du centre ville à
écouter...

J'aimerais
que des créations
se basent sur la vie
quotidienne des
gens de la Vigie.

Récits, mots d'habitant·es et d'artistes du Royaume des Fleurs, un état des lieux fragmentaire et subjectif de la Vigie entre décembre 2022 et août 2023, avant le début des travaux d'aménagement portés par l'ANRU.

J'aimerais

**connaître
comment les gens
vivent,**

ce qui peut m'amener à créer un projet à partir de ce que je vois et entends.

8

Cet ensemble de récits mériterait plus d'attention et de temps. A la langue en particulier, car la plupart des personnes croisées dans le quartier nous parlent en shimaoré, que nous traduisons. La traduction de certains échanges est effectuée à l'oral par Hamza Lenoir. Il tente ainsi de restituer la dynamique de l'échange et ce qui est au-delà des mots, les silences, les non-dits, les esquives devant le micro, car on ne parle pas facilement à un inconnu, quand bien même on aurait beaucoup à dire. Ou, simplement, il n'est pas dans les habitudes de parler.

Les traductions, orales d'abord (par Alhad Mariama, David Chazouli...), puis retranscrites, tentent d'alléger (disons-le ainsi) le formatage implicite opéré par la langue française, dominante, qui souvent ne sait pas restituer les nuances du shimaoré. A d'autres moments, même dans les entretiens en français, nous tentons de préserver les flottements, les non-dits, les insistances, la rythmique des répétitions, les variations temporelles. Mais cela suffit-il à l'époque où nous vivons, faite enfin d'une attention plus fine à ces enjeux de traduction, de parole des sans-voix ?





Je m'appelle Alhad Mariama, mon surnom est Willy,

je travaille avec la Cie Kazyadance, Royaume des Fleurs. Je suis né aux Comores, ma mère résidait à la Réunion où j'ai fait la moitié de mes études, de la maternelle à la 6ème. Je suis tombé malade et ma mère m'a fait venir à Mayotte. A partir de là le reste de mes études et ma vie, je les ai faits à Mayotte. J'avais des amis, des camarades de classe et la plupart du temps on jouait à la Vigie, j'y allais souvent, surtout en saison des mangues, après l'école, avant de rentrer à la maison. Mon cousin et ma cousine habitent à toujours à la Vigie, de temps en temps je passe les voir.

La Vigie d'avant n'est pas la Vigie d'aujourd'hui. Il n'y avait pas de violence, pas de meurtres, c'était calme, tout le monde se connaissait, on jouait ensemble, on préparait des repas ensemble, des moments de mariages ou de fêtes traditionnelles, c'était cool. On était comme une famille. Les choses sont changées, ce qui est dommage car c'était des champs, des manguiers, beaucoup de goyaviers, alors qu'aujourd'hui les gens disent que c'est un bidonville délaissé par l'état et les maires.

10 Les choses ont changé à partir de 2016, 2017. C'est dommage. Souvent on dit : ce sont les jeunes de la Vigie, mais en fait la Vigie c'est pas seulement Labattoir, c'est Pamandzi et Labattoir, c'est tout un quartier. Du coup, des choses qui se passent en ville, on accuse la plupart du temps les jeunes de la Vigie. Pourtant ils sont innocents, ils ne savent pas ce qu'il se passe en ville mais quand il arrive quelque chose de grave, on dit toujours que ce sont eux, on les cible parce qu'ils vivent dans des bidonvilles. La plupart d'entre eux ont peur de sortir, surtout leurs parents qui n'ont pas de papiers. C'est facile de dire que ce sont des jeunes de la Vigie, mais je ne pense pas que ce qui se passe, par exemple, au rond point de la gendarmerie et de Mayotte La Première, ce soit les jeunes de la Vigie qui descendent jusque là pour aller caillasser des gens ou casser des voitures. Je ne pense pas. Je ne veux pas dire que ce sont des anges mais je sais que la plupart de ces jeunes sont innocents. Ils ont autre chose à faire, des rêves à réaliser, c'est juste qu'ils n'ont pas d'accompagnement. C'est le maillon faible, une cible facile. Un exemple : si je suis jeune, j'ai le sang chaud, j'ai une rage avec un jeune de Pamandzi qui m'a fait chier à l'école, je le trouve quelque part, je le tabasse et je dis que ce sont les jeunes de la Vigie alors que j'habite à Labattoir. Mais je dis que je viens de la Vigie. C'est le maillon faible, leurs parents ne peuvent pas réagir.

Il y en a qui sont entraînés là dedans, il y en a qui rentrent dedans sans le vouloir. Si je viens d'Anjouan, de Grande Comore ou de Moeli, j'arrive à Mayotte, je ne connais personne, je ne connais pas tous ces jeunes qui sont délinquants. Je suis venu parce-que ma famille m'a envoyé pour venir me soigner, la plupart des jeunes viennent pour se soigner ou pour une vie meilleure. Je ne sais pas qui est qui, qui habite avec qui, c'est la maison à qui, c'est à qui. Je dis ça parce-que j'ai écouté ces jeunes, je leur ai posé des questions, il y a eu des histoires tristes qui m'ont perturbé, mais je sais que si c'est la maison d'untel, c'est parce quelqu'un qui vivait là sait que c'est la maison d'untel. Je sais que c'est la maison de Saïd parce-que j'ai trainé avec un cousin de Saïd qui m'a dit que c'est la maison de son oncle qui part à telle heure, vient à telle heure, que des fois il est pas là, ce sont ses enfants qui sont là, des fois il part en voyage. Mais le jeune qui arrive

il ne connaît rien de ça. Donc c'est facile de les cibler, ah, ce sont les jeunes de la Vigie, ce sont des étrangers qui ont fait ça. Non, il faut se poser les vraies questions, c'est facile d'accuser quelqu'un mais est-ce qu'on s'est déjà dit que peut-être c'est nous, les mahorais qui avons peur. La plupart des jeunes de la Vigie, je travaille avec eux depuis qu'on a commencé le projet Vigie Danse, ce sont des jeunes qui ont des ambitions et veulent aller quelque part dans leurs études. Il y en a qui préfèrent réviser leurs cours jusque à 16h avant de venir répéter. La plupart de leurs parents n'ont pas de papiers et ne peuvent pas se défendre, donc on peut les accuser facilement. Ils ne peuvent pas bouger et même s'ils ont raison, ils ont peur d'aller à la gendarmerie pour se plaindre, ils pensent qu'on va les renvoyer en Anjouan. La plupart des jeunes de la Vigie sont bloqués, ils gardent en eux des choses qu'ils ont peur d'avouer en public.

La Vigie Danse a commencé au Royaume des Fleurs. Depuis l'école j'avais une association où l'on dansait, Rue Danse Lagon. Avec des camarades de la Vigie on créait de petites chorégraphies qu'on présentait les jours de fin d'année dans les fêtes d'école. Quand j'ai eu mon brevet, j'ai continué à suivre mes études en Grande Terre mais j'avais toujours cette envie de faire de la danse, de participer avec mes amis. On a découvert un lieu qui s'appelle ACL (Centre de Loisirs de Dzaoudzi Labattoir). On y venait pour répéter et le bras droit du directeur nous encourageait. Un jour elle nous a proposé de faire une association, elle nous a aidé pour les documents, tout ce qu'il faut. On travaillait avec la mairie. Un jour qu'on répétait, Djodjo est venu, il s'est présenté, il a dit qu'il aimerait travailler avec nous. Je savais pas ce qu'est sa danse et je n'étais pas chaud, j'étais avec mes amis et je préparais mon bac. Après je passais le voir et je voyais souvent qu'il répétait avec eux. Quand j'ai eu mon bac je suis parti aux Comores voir ma famille et en revenant je cherchais des stages pour travailler et Djodjo m'a proposé de passer au Royaume. Il y avait Didier, mon ami d'enfance. Djodjo travaillait sur une pièce, j'ai commencé à le suivre, je les ai vus évoluer. J'étais bénévole à la base, pas d'argent, rien, on partageait des magoulla goula (des gâteaux) et tout. Puis il m'a parlé d'un contrat de Service Civique et à partir de là on a plus lâché Djodjo. Le projet Vigie Danse est venu quand la directrice de l'Interco (Intercommunalité Dzaoudzi Pamandzi) a dit qu'il est difficile de réaliser un projet à la Vigie avec ces jeunes, elle n'avait pas confiance. Djodjo lui a dit : l'impossible n'est pas artistique. Alors on est montés à la Vigie, au début on travaillait dans les ruelles, on est partis voir les enfants, on leur disait venez, on va danser, on est là juste pour changer. Un premier événement a eu lieu à la Vigie Setam, ça s'est super bien passé. La dame qui disait que c'était impossible est venue nous demander : comment vous avez fait ? D'où la proposition de travailler à Dagoni (maison de quartier située à la Vigie).

Un souvenir m'a marqué, c'est le lieu où j'ai enregistré ma première chanson. Je ne savais pas faire de la musique, j'écrivais des textes mais ça ne m'avait jamais intéressé de faire de la musique. J'avais un ami qui arrangeait un peu, il faisait des petits mixages, on savait pas ce qu'on faisait et il y avait un grand qui s'appelle Namas, il avait un studio à la Vigie. Il est toujours là. Du coup mon pote m'a dit : on monte à la Vigie, tu vas essayer de créer ce que tu penses. On est montés là-bas. Il m'a dit : bah tu rentres là et tu essaies de poser ta voix sur les instruments. Vraiment j'étais stressé, c'était la première fois que je rentrais dans une cabine pour chanter, pour ressentir, pour sortir ma voix dans un micro. C'était flippant. Ça fait partie des choses qui m'ont marqué, cette première fois, c'était pas vraiment un studio professionnel mais ça y ressemblait un peu. On a partagé des grands moments. Comme je l'ai dit, la Vigie n'était pas comme maintenant, on avait un grand qui était là, il nous donnait des conseils si vraiment on veut faire de la musique ou autre chose. Mais pas comme aujourd'hui. Aujourd'hui, il n'y a plus de respect, il n'y a plus de grands, plus de kwesi (geste de respect en baissant les yeux), c'est dommage. Vraiment, c'est parmi les souvenirs qui m'ont marqué. Et aussi le jour où la dame a dit qu'on allait pas arriver à

travailler avec ces jeunes. Quand on a fait ces événements et qu'il y a eu du monde, les gens qui animent à Dagoni qu'on avait invités, c'était super. Toutes les familles sont venues voir leurs enfants, c'était waouh, c'était une journée phénoménale.

La Vigie évolue vite. Des familles viennent ici qui ont nulle part où dormir. Quand elles voient la Vigie, elles voient que c'est un lieu où même la gendarmerie ne monte pas. A l'inverse, certaines personnes ont compris des choses, ce sont les gens qui ont des terrains à la Vigie ou des gens qui sont venus pour prendre des terrains qui ne leur appartiennent pas. La Vigie est un lieu difficile à comprendre sauf par des gens qui se connaissent, des comoriens. Plus les choses évoluent (les projets d'aménagement), plus les gens comprennent des choses. Donc ceux qui ont des propriétés là-bas, ils commencent à construire, à garder leur espace. Mais les gens qui ne comprennent pas, ils sont là, ils croient que ça va jamais bouger. Des gens ont compris qu'aujourd'hui si t'as un terrain, tu ne dois plus seulement planter des arbres aux quatre coins, mais faire tout ce qu'il faut pour prouver que c'est ton terrain. Il faut avoir un plan de cadastre, il faut aller à la mairie, mesurer ton terrain pour dire qu'il t'appartient, qu'il y a ton nom. Des gens qui ne savent pas toutes ces démarches, on leur reprend leur terrain et ils se comprennent pas ce qu'il se passe. Par exemple si ma mère était ici, ma mère qui n'a pas fait de longues études, qui ne comprend pas certaines choses, je pense que si on avait eu un terrain il n'aurait pas été à nous, et on se le serait fait voler. C'est un peu ce qui se passe à la Vigie pour des mamans ou des gens qui ne comprennent pas, s'ils ont pas quelqu'un de chez eux qui est parti à l'école et qui comprend le droit, on peut facilement lui prendre son terrain. Donc ça transforme les relations dans la Vigie, ça crée des tensions. J'ai un terrain, je laisse des étrangers y vivre pendant 10 ans puis je viens et je dis que je le récupère alors qu'il n'y a jamais eu de preuves que c'est mon terrain. C'est difficile, ça fait monter les tensions. Qu'est-ce qui prouve que c'est ton terrain ? Il y a des gens qui ont compris qu'il faut faire des démarches pour montrer que c'est leur terrain et ces gens, on le voit tous les jours, ils font vite l'évaluation. Je ne sais pas s'ils sont au courant des projets qui vont venir mais ils ont compris que les choses évoluent, donc si on a vraiment un terrain là-bas, pourquoi ne pas le construire ? C'est ce qui est en train de se passer.

12

On voit effectivement beaucoup de constructions nouvelles, des grosses maisons.

C'est ça, c'est ça. Après je suis pas dans leur démarche, mais la plupart se disent : si je fais une maison en béton, je monte des étages, ça sera difficile de venir les détruire. Il y a des gens qui montent des maisons en béton mais ils ont pas de preuve que le terrain leur appartient. Or l'état, il veut pas savoir, t'as pas de preuve que c'est pour toi, bah, béton ou pas béton, on va raser ça. Il y a pas longtemps un monsieur avait commencé un chantier, il n'avait pas de preuve que c'est son terrain, mais il a commencé avec des parpaings, il a fait travailler des immigrés et il s'est fait envoyer en prison à cause de ça, parce-qu'il n'avait pas d'autorisation de construire et aussi parce-qu'il a pris des immigrés pour travailler sur le chantier. La plupart des gens qui travaillent à la Vigie, tous les bâtiments que vous voyez là, la plupart de ceux qui les construisent n'ont pas de papiers. Donc c'est facile de les faire travailler dans les hauteurs, ou la nuit.

Des maisons ont été détruites pour cette raison là ?

Oui, il y en a eu pas mal, je veux pas dire dans la centaine, mais pas mal.

Tu connais les plans du gouvernement par rapport à la transformation du quartier.

Qu'est-ce qui selon toi serait bien pour ce quartier ? Comment la situation pourrait-elle bien

évoluer ?

A mon avis si l'Etat veut bien transformer ce lieu, il faut le faire avec les gens. S'il transforme la Vigie seul, ça veut dire que l'histoire vécue à la Vigie, on va l'oublier, ça c'est sûr. Pour bien transformer le quartier, il faut qu'on garde des souvenirs de la vie et pour ça l'Etat, le gouvernement ou les communes de Dzaoudzi, Labattoir, les maires, les gens qui travaillent dans les mairies doivent commencer à communiquer avec les gens qui habitent dans les bidonvilles, ou les gens qui ont commencé à faire des constructions. Il faut qu'ils commencent à parler avec ces gens là, à poser des questions, qu'ils commencent à demander comment on va nommer ces quartiers là, donc avoir une collaboration avec les populations de la Vigie. Mais venir directement, en disant oui, j'ai un projet, on va tout raser... On va faire simple, il y a pas de communication en ce moment, très peu. Très peu des gens savent ce qui va se passer. C'est un peu secret comme plan, même nous, quand on nous en a parlé, on nous a dit que c'est pas encore donné au grand public, donc il peu de gens savent. Que produit ce manque de communication chez les gens qui habitent à la Vigie ? Ils savent que des choses se passent, mais ils ne savent pas ce qui va se passer. Alors ils sont inquiets pour leur vie, leur passé, leur histoire. Ils aiment la Vigie. Si j'étais eux, oui je serais inquiet, bien sûr.

Quand on me dit, on va aider tout le monde... Par exemple si aujourd'hui toi, François, tu dis cela, tu as bien dit tout le monde. C'est ce qui a été dit. T'as pas dit que tu vas aider juste les gens qui ont des papiers. Quand tu dis, je vais aider tout le monde mais ceux qui n'ont pas de papiers je vais les renvoyer chez eux, c'est pas aider tout le monde. Si tu dois nous aider, tu nous aides tous parce que tu l'as dit, tu vas pas juste aider ceux qui ont des papiers et pas les autres qui n'ont pas de papiers. Mais c'est ce qui va se passer. Les gens qui ont des papiers, on les connaît déjà, ils savent tout ce qui se passe. Je sais pas comment mais ils savent. C'est pour ça qu'il y a des endroits où on va même pas demander l'autorisation. On va raser, ils vont raser, ils vont faire ce qu'ils ont à faire. Ils connaissent tout, ils se connaissent tous, voilà.

La situation que tu décris est un peu terrible. C'est une transformation violente. Pour toi ça devrait passer par quoi pour qu'il y ait une transition, on va dire plus respectable, il faudrait qu'on écoute les gens et qu'on dialogue avec eux ?

C'est la meilleure manière de faire une collaboration avec eux. Je sais qu'il y a des choses qui se disent, des choses où ils sont déjà au courant. Le fait de mettre une route, ça toute la population de la Vigie est au courant, ça fait un bon moment qu'ils le demandent, on a besoin des routes, on a besoin de lumières, tout le monde le sait. Mais le reste, il y a des choses qu'ils ne savent pas, par exemple que des terrains vont être rasés. C'est parmi les choses que je ne peux pas dire aujourd'hui à mes jeunes. Je dose parce que je suis pris entre entre la mairie et les habitants.

Ce que j'aimerais bien voir évoluer à la Vigie, premièrement, ce sont les jeunes parce-que c'est l'avenir de demain. Quand tu regardes bien, à Mayotte, c'est rare de voir des parcs. Sur Petite Terre, là où il y a les parcs, c'est pas tout le monde qui accepte d'aller jusqu'à là-bas. Et quand tu regardes tous les jeunes de la Vigie, ils jouent avec quoi, avec des dangers autour d'eux, ils ont nulle part où aller jouer sinon les ordures. Au moins qu'ils trouvent un peu de plaisir à jouer quand ils vont à l'école. Après quand ils sont avec nous, ils ne sont pas en danger parce qu'on a un espace sécurisé, on peut travailler sans danger. Parmi les choses que j'aimerais voir améliorées, c'est ça, avoir des parcs, des centres de formation pour ces jeunes là, avoir des choses pour que ces jeunes puissent réaliser leurs rêves. Ce sont des choses qui me touchent parce-que tout le monde n'est pas doué dans les études. Tout le monde n'est pas fait pour des études longues, donc

peut-être que si on commence à réagir comme ça, il y a beaucoup de choses qui vont changer et ça c'est pas juste à la Vigie. C'est tout Mayotte. On a à peine une salle de théâtre. Maintenant on a que 2 salles de cinéma alors qu'on devrait en avoir au moins dix.

Tout le monde ne va être un joueur professionnel, que ce soit dans le basket, que ce soit dans le football, que ça soit je sais pas, dans le handball, je sais pas... Mais quand tu regardes bien, il y a beaucoup de gymnases, de terrains de basket, or c'est pas tous les jeunes qui sont intéressés à être sportifs. Ce qu'on fait à la Vigie avec ces jeunes, la danse, il y en a beaucoup qui aimeraient faire de la danse, du théâtre, de la peinture. Lors de la performance d'Androa (en décembre 2022), certes vous n'avez pas entendu mais les jeunes qui étaient derrière ils disaient : il est en train de faire quoi ? Il est fou, il prend des déchets, des frigos et tout... Alors qu'ils ne savent pas que c'est un travail qui fait gagner de l'argent. S'il y avait ces centres de théâtre, artistiques, je pense pas qu'ils se allaient se poser des questions comme ça, qu'ils auraient dit qu'il est fou. Ils auraient dit : on a appris dans un atelier que c'est une performance, c'est une chose qu'on peut réfléchir, trouver quelque chose à faire. Il n'y a pas ça et c'est dommage alors qu'on a beaucoup de choses ici. On a beaucoup, beaucoup de jeunes talentueux, ils aimeraient bien évoluer de toutes les manières, il y en a qui jouent bien de la musique, il y en a qui chantent bien, il y en a qui aimeraient peut-être apprendre comment jouer des notes, je sais pas, des bêtises, des notes de piano, peut-être la guitare, tu vois. C'est rare de voir des jeunes comme ça, des fois tu fais un concert, t'es obligé de prendre des gens de la métropole ou d'ailleurs pour venir jouer parce-qu'à Mayotte il n'y en a pas, alors que je sais qu'il y a des jeunes qui sont capables d'apprendre ça, mais bon. C'est la réalité même si elle est triste à dire, en espérant qu'un jour ça va évoluer.

**J'aimerais
encourager
les gens de
la Vigie.**

**J'aimerais
faire vivre des
endroits où les gens
jettent des déchets,**

montrer qu'il faut mettre les déchets dans des poubelles.

**J'aimerais
un vrai défilé de
mode, avec
musique,
lumière...**

J'aimerais

**inviter des artistes
qui travaillent
avec des objets
récupérés.**

J'aimerais

**amener des
mannequins dans
les tôles, avec des
photographes.**

J'aimerais

**travailler avec
les associations
de quartier, les
femmes.**

J'aimerais

**que les projets en
direction des
habitants soient
compris comme un
geste gratuit.**

J'aimerais

**activer des
contre-modèles de
vie, de ressources.**

J'aimerais

**que le regard que
l'on a sur la Vigie
et sur les gens
importe.**

ASSLAM MU !
ANLAYKUM !

16

J'aimerais

**faire un projet pour
que les gens se
sentent chez eux,**

considérés dans leur espace de vie.

J'aimerais

**entendre des
histoires de vie,
au-delà de
l'inquiétude.**

J'aimerais

**mettre en évidence
les savoir faire des
gens, la vie d'ici.**

Waanlai Kum Salam !

Vous faites quoi comme interview ?

Ah, c'est une très bonne question ! ça veut dire que ça t'intéresse. L'objectif de cette interview, c'est pour pouvoir faire un évènement au mois d'août, ici à la Vigie. Aussi nous voulons travailler avec les habitants de la Vigie. Et donc nous allons faire des performances, plein de choses du monde artistique.

Qu'est-ce que c'est le monde artistique ?

Tu poses les bonnes questions. Le monde artistique ? Euh... ça peut-être beaucoup de choses. La danse, le dessin, le chant ou la scénographie, même sur internet vous allez trouver la définition. Mais en fait je veux te demander quelque chose : t'es née à Mayotte ?

Moi non ! (...) Je t'ai dit que non !

Alors dis-moi à quel moment tu as connu la Vigie ?

Waaaaw alors là, euh depuis longtemps.

Oui justement à quelle date ? Quelle année ? Ou tu vas me dire que tu as découvert la Vigie toute seule ?

Oui je l'ai découverte toute seule.

Comment ça ? Tu vas aussi me dire que c'était pendant une promenade dans les champs que tu es tombé par hasard sur la Vigie ?

17

Oui, comme ça. Je vis ici depuis longtemps. Je fais ma vie ici.

D'accord tu aimerais... Attends je sais même pas comment poser la question. Alors oui ! Comment tu aimerais voir la Vigie de demain ?

Bah, qu'elle soit développée.

Développée dans quel sens ?

Bon... Les enfants là !

Quels enfants ? Tu veux parler des délinquants ?

Oui, qu'on puisse se sentir en sécurité. Parce que les autres parlent de nous !

D'accord, et développer comment encore ? (Silence) Imagine, l'Etat a un projet qu'il veut développer ici, comme raser toutes les maisons et faire des maisons en dur, des maisons SIM. Vous seriez d'accord ? Vous accepteriez d'habiter dans ces maisons et en plus, de payer ?

Non je serais pas d'accord.

Et pourquoi alors ?

Parce que y a que ceux qui ont les papiers qui auront le droit d'y habiter.

Mais tu serais d'accord à la seule condition que vous ne soyez pas chassés, c'est ça ?

Oui !

T'inquiète, je vais pas te demander comment tu t'appelles, je vais pas te demander ton âge, où tu habites. Je veux juste que tu me dises comment tu as rencontré la Vigie ?

Quand je suis arrivé à la Vigie,

elle était pas comme maintenant. Il y avait beaucoup de maisons en tôle. Jusque à maintenant je constate que les gens ont évolué, les routes n'étaient pas comme ça, il y a beaucoup de changements. Comment les gens vivaient la société de la Vigie ? Je me rends compte qu'il y a un changement, il y avait beaucoup trop de violence mais je me rends compte que maintenant ça commence à se calmer un peu.

Comment tu vois la circulation ?

Moi, même si je prends un taxi, je m'arrête là (en bas). Si c'est mon père, il monte jusque à coté de la maison. En fait, les routes chez nous là bas, elles sont de terre.

Et avant c'était comment ?

Alors là je sais vraiment pas comment dire. C'était de la boue, de la poussière, même les voitures ne pouvaient pas passer.

Dans le futur de la Vigie, comment tu aimerais qu'elle soit ?

18 J'aimerais qu'il y ait un projet de route, s'il y a quelque chose à faire, la première chose c'est des routes parce-quand il y a pas de route, il y a pas de développement. Si jamais ils mettent des routes les gens vont pouvoir créer des choses, comme des boutiques pour mettre des vêtements. Après je suis sûr et certain que si on met des routes partout, ça va vraiment se développer, ça sera à la limite comme Paris.

Et toi, ça t'embêterait pas qu'on rase toutes ces maisons en tôle, tu as pas peur qu'il y ait du changement si on a toutes ces routes là, si on a toutes ces maisons (en dur) là ?

Non, j'ai pas du tout peur, s'il y a des routes, franchement je serai super content. Parce que par exemple si j'ai un de mes potes qui veut venir chez moi, il suivra la route et viendra me trouver. Mais là non, il peut pas.

tu n'as pas peur que tes habitudes changent ?

En fait non, mais maintenant s'il y a des routes, les voitures peuvent passer, parce-que chez moi il y a des voitures, plein, mais on peut pas les utiliser et j'aimerais qu'il y ait une route, s'il y a des routes on peut circuler et moi franchement ça m'embêterait pas qu'il y ait des routes parce-que si mes amis veulent me voir ils viendront chez moi et les voitures qui sont chez moi ne seront plus de la déco.

*S'IL Y A DES ROUTES, FRANCHEMENT
JE SERAI SUPER CONTENT.*

Tu veux rajouter quelque chose ?

Non, non non, moi tu me poses des questions et je réponds.

C'est un micro, t'inquiète pas. J'aimerais que tu me racontes la Vigie d'avant. Comment était la Vigie quand toi tu l'as connue. Comment la Vigie a évolué jusque à maintenant, si les maisons ont commencé à se construire.

Je peux pas vraiment te dire la Vigie d'avant d'avant, mais je peux quand même te parler de la Vigie. Quand je suis arrivée, il y avait des maisons en tôle et au fil du temps j'ai constaté que les maisons ont commencé à se construire de plus en plus. Les gens étaient dehors, mais maintenant les gens ne sont plus dehors.

A ce moment là, est-ce qu'il y avait de la lumière ?

Il y en avait, mais pas partout. Il y avait pas de poteaux de lumière partout. Mais maintenant il y a de la lumière partout. Quand j'étais là il y avait qu'un seul poteau qui illuminait, à coté de la poubelle.

Donc le poteau était juste à coté, là ? Il y avait qu'un seul poteau ?

Oui, un seul poteau. C'est le poteau qui alimentait tout le monde, ici à la Vigie dans ce quartier. Il y avait d'autres poteaux mais il y avait pas de lampe.

J'aimerais savoir comment les gens faisaient pour venir à la Vigie. Quand tu es arrivée, il y avait déjà des petites boutiques comme ça, il y avait un marché ?

19

Quand je suis arrivée il n'y avait qu'une seule personne qui avait un petit marché. Quand on voulait acheter à manger, des choses comme ça, on était obligées de descendre à Pamandzi, à Labattoir, mais maintenant il y a des boutiques un peu partout.

Tu es arrivée là en quelle année ?

Je suis revenue en 2015. J'étais à Mayotte depuis que j'étais enfant et je me rappelle qu'à ce moment là c'était vraiment les champs. Les gens venaient pour cultiver, j'étais toute petite, dans les années 87-88, comme ça, j'avais deux ans.

ICI IL N'Y AVAIT QUE DES CHAMPS, J'ETAIS ENFANT A
CE MOMENT LA, MAIS UN ENFANT PEUT SE RAPPELER,

Tu es venue directement sur Petite Terre ?

Oui, oui, quand j'avais deux ans, on est restés, puis à un moment donné les choses n'allaient pas et je suis retournée en Anjouan. Ensuite je suis revenue à Mayotte en 2015 et quand je suis arrivée, je suis directement allée à la Vigie.

Quand tu es arrivée, tu as déjà trouvé qu'il y avait des maisons, tout ça...

Oui, oui, j'étais enfant, les années 90-91-92 comme ça, mais je me rappelle quand même. Ici il n'y avait que des champs, j'étais enfant à ce moment là, mais un enfant peut se rappeler. Je me rappelle très bien, je montais ici avec mon père pour cultiver et quand on

finissait, on rentrait à la maison.

Est-ce que les gens ici quand ils venaient cultiver, ils se parlaient entre eux ?

Non non non, les gens se disaient salut, ça va ? Mais ils étaient pas forcément amis.

A ce moment là vous vous racontiez des histoires qui font peur ?

Alors pour te dire, il y a beaucoup d'histoires sur ça. Même moi il m'est arrivé quelque chose qui ressemble à ça. A la Vigie mais de l'autre côté, qu'on appelle Matsozini. Même jusqu'à maintenant je raconte cette histoire. Ce qui m'est arrivé en fait, j'étais partie avec mon père à la campagne, ici à la Vigie, mais de l'autre côté. Mon père m'a dit de ne pas boire la noix de coco et je ne l'ai pas écouté. J'ai bu et les Mwana Issa (les esprits) m'ont envahi l'esprit. J'ai été possédée par cet esprit là. A partir de là je me rappelle plus de ce qu'il s'est passé jusqu'à ce qu'on me guérisse. Ca s'est produit côté Matsozini en 1992, 93 ou 94.

Du coup tu as jamais osé boire de la noix de coco ?

Ah non non non, j'ai jamais osé.

J'aimerais

**vivre à la Vigie
pour
pouvoir en parler.**

20

Natso vendza,

**ni fagne trongo
ata makilima ya
ma chababi watru
wache wachi la
Vigie, wakil hane.**

J'aimerais

**montrer que les
déchets peuvent
être des ressources
pour des créations.**



Atelier enfants autour d'une carte de la Vigie,
avec Hamza Lenoir & Bad Caffy.

Je connais quelques jeunes de la Vigie,

vu que j'interviens en tant qu'animateur pour leur donner des cours de danse et tout ce qui est en rapport avec l'art. J'ai commencé à la Vigie en 2018, quand Nana, Sayam et Lilce (jeunes artistes au Royaume des Fleurs) travaillaient pour le projet Vigie Danse. A l'époque ça se passait à l'extérieur de la maison de Dagoni, derrière, sur la route. Je les observais et deux années plus tard Willy m'a parlé d'un contrat d'animateur. J'ai commencé à monter à la Vigie mais avec toutes les choses qu'on disait, la Vigie ci, la Vigie ça, je traînais pas seul, je traînais tout le temps avec Jésus (Inssa Hassna). Puis je me suis éloigné de lui, je me suis dit, voilà il vaut mieux que j'y aille seul, les gens vont me voir, ils vont savoir qui je suis et moi je vais savoir qui ils sont. C'est là que je me suis rendu compte que non en fait, certes quand on est en dehors on dit : la Vigie ci ou ça, mais quand on y va vraiment, on se rend compte que c'est autre chose. Il vaut mieux que je monte seul, comme ça je vois ce qui se passe quand je ne suis pas accompagné. Et ça se passe bien.

Ces ateliers m'intéressent : je suis né à Bandraboua mais j'habite à Kawéni, et Kawéni dans les informations, on dit tout le temps que c'est le plus grand bidonville de France. Du coup, vu que j'habite là-bas avec toutes les situations qui se passent et que je connais, on dirait que c'est un peu comme avec la Vigie. Vu que j'ai grandi à Kawéni, à la Vigie beaucoup de jeunes me rappellent Kawéni. Ça me pousse vraiment à travailler, à explorer d'autres mondes avec eux, pas juste les laisser aller dehors faire des trucs ou bien traîner avec des gens avec qui il ne faut pas.

21

Comment tu vois la suite à la Vigie ? Qu'est-ce qui serait bien pour développer ce quartier ? Quel avenir ? Il y a un plan de rénovation urbaine. Tu le connais un peu ?

Je le connais pas. Tu parles en fonction de l'État ou en fonction du projet ?

C'est un plan de l'État, mais il est peu connu. Mais toi tu connais la Vigie et Kawéni, donc tu as une idée de ce que sont les gens de ces quartiers. Comment bien faire pour que le quartier se transforme et évolue. Comment tu verrais les choses ?

Certes il y a une forte population d'immigrés, mais il y a des gens qui viennent ici pour des soins ou pour trouver du travail, pour être bien, ils viennent ici pour les études de leurs enfants. Il y a aussi des gens qui viennent ici et qui sont délaissés, ils n'ont rien, du coup c'est ça qui provoque la délinquance. Les gens regardent ça, ils ne regardent que la délinquance, c'est ce qui fait qu'ils veulent faire expulser les étrangers. S'il y a un projet pour détruire la Vigie, toutes les maisons en tôle pour en faire des maisons en dur, une cité ou bien je sais pas, le truc c'est qu'il faut qu'ils ne regardent pas seulement les gens qui ont des papiers, il faut qu'ils regardent aussi ces gens délaissés pour leur donner une autre vie. Il y a des associations pour ça, mais il faut aussi que l'État aide et ne fasse pas qu'expulser. Pour parler de trucs chelou, je ne dis pas qu'à Kawéni il y a que des anges, je suis de là-bas et je vois ce qui se passe. Mais les délinquants de Kawéni, quand la police vient, elle les poursuit, mais au lieu de les affronter, la police part voir d'autres gens qui n'ont rien à faire avec ça, des gens qui sont venus ici pour avoir une meilleure vie, pour les expulser. Et je dirais que ça, ça ne va pas.

Les anciens de la Vigie disaient une chose similaire, ce sont les délinquants de Labattoir qui

se réfugient à la Vigie. Evidemment ça justifie les expulsions, les opérations de police.

Je fais la séparation entre les délinquants et leurs familles. Ma mère est immigrée, elle est venue ici, pas pour faire le bordel mais pour trouver une vie meilleure. L'éducation de ma mère, c'est ce qui a fait que je suis comme ça, avec aussi l'éducation de la famille de mon père. Je vais tout le temps chez ma grand-mère, elle me dit : ouais, l'enfant de Kaweni. Du coup, elle vient tout le temps me raconter des histoires, me dire que ouais, il faut pas être ça, il faut pas être machin, il faut arrêter, il faut pas être comme tes frères de Kaweni, faut pas, faut pas ça. C'est ça qui manque parce-que maintenant, avec, je dirais entre guillemets, la liberté de l'État français, il est dit qu'à 18 ans tu as le droit de faire tout ce que tu veux. Ça donne la grosse tête quand on te dit : t'as le droit de faire ce que tu veux. Du coup tout le monde s'excite. Et il n'y a pas une structure qui dit qu'à un moment donné, voilà, faut arrêter. Ou bien il y aura des mères comme dans l'interview avec la maman hier, elle disait : j'ai mis mon enfant au monde pour l'éduquer et pour qu'après il vienne éduquer sa mère, pas pour qu'il aille faire le délinquant dehors, quand sa mère va lui dire : va te faire foutre, je m'en fous de toi. Rabaisser sa mère, frapper sa mère. On voit aussi des jeunes faire ça.

Cela correspond à des témoignages qu'on a entendus : traditionnellement il y avait une loi donnée par le groupe, par les gens de la communauté. Les jeunes étaient soumis à cette loi générale qui les tenait. Aujourd'hui cette loi est remplacée par la loi française qui quelque part protège ces jeunes et fait qu'ils se croient tout permis. Le problème c'est aussi ce changement de situation. Quand la loi était gérée par la communauté, ça se passait différemment.

22

Je ne dirais pas que c'était la vie en rose, certes il y avait un peu de problèmes, mais pas trop comme actuellement. Je suis pas de cette génération (de jeunes), mais quand je vois des reportages, ou quand ma grand-mère me raconte la vie d'avant, je vois que ça se passait bien. Maintenant c'est autre chose.

QUAND JE VOIS DES REPORTAGES
OU QUAND MA GRAND-MÈRE ME
RACONTE LA VIE D'AVANT, JE VOIS
QUE ÇA SE PASSAIT BIEN.

C'était une situation sociale différente. Il y avait moins de monde déjà et donc moins de pression. C'était sans doute plus facile de trouver du travail. Il y avait aussi le sentiment d'un avenir. Peut-être qu'en ce moment les jeunes n'ont plus ce sentiment. Tu me diras ce que tu en penses mais ça peut être une explication, de l'ordre d'un manque de perspectives. C'est pas le cas pour toi, tu te construis, tu te donnes un projet de vie : je vais faire ça, je vais étudier ça pour pouvoir ensuite faire ça et ainsi de suite. Tu te construis un projet de vie, comment tu t'inscris dans la société, pas simplement en opposition, en étant délinquant, mais aussi en étant constructif, déjà par rapport à toi, et aussi par rapport à la société. L'inscription dans la société c'est peut-être le problème qu'ont une partie de ces jeunes. Comment la voient-ils, ces jeunes. Est-ce qu'ils la voient ?

Je dirais qu'ils la voient, mais après ? Je dirais pas qu'ils ne la voient pas mais peut-être qu'à un moment donné il y a un petit blocage. Il y a une semaine j'étais parti à Kaweni, au parc, je vois des enfants de 3 ans, 4 ans, 5 ans, 6 ans, ils sont au parc sans accompagnement, il n'y a pas leur mère, il n'y a personne. Une fille, elle a 4 ans, sa grande sœur s'occupait d'elle, elle a 6-7 ans.

C'est le cas des parents expulsés, dont les enfants restent seuls à Mayotte.

Oui, c'est ça.

Ça fait 23 ans que je suis à la Vigie,

il n'y avait pas beaucoup de maisons à cette époque. Et la route, le goudron là, il y avait pas de goudron, il y avait juste des arbres. Et l'autre route qui s'appelle Ngizi, c'était un champ que les gens cultivaient. Il y avait un Monsieur qui s'appelle Boa, c'est lui qui cultivait des arbres et qui laissait passer les gens. A cette époque il y avait assez de liberté. On se retrouvait entre voisines, on restait tard dormir dehors, jusqu'à l'heure de la prière (du matin). Les gens qui faisaient la prière venaient pour nous dire : pourquoi vous êtes là ? A cette époque il n'y avait pas beaucoup de problèmes. Tu avais une vue où tu voyais tout Labattoir alors que maintenant il y a plus cette vue là, tout le monde a construit. Pour l'avenir, j'aimerais voir des écoles à la Vigie, pour moi ce n'est pas normal d'avoir un fils de 3 ans qui va à l'école loin de la Vigie. Dans les endroits où il n'y a pas de route et où, quand il pleut c'est difficile, on a peur de ramener les enfants, qu'ils se fassent mal aux pieds. Mayotte c'est plus comme avant. On a peur des jeunes car quand on est dehors et qu'ils amènent leurs machettes et leurs chiens, on a peur qu'on nous caillasse, du coup cette histoire d'être ensemble, ça se finit par du chacun pour soi.

Quand je suis dans un endroit et que j'entends le nom qu'on nous donne, ça m'énerve. Les gens ne savent pas ce qui se passe vraiment à la Vigie. Il ne faut pas parler comme ça, vous ne connaissez pas la Vigie, moi ça fait déjà 23 ans que je vis là, je vote là-bas. Les gens qui font les bêtises, ils s'échappent pour monter à la Vigie dans les antennes (en haut), pour échapper à la gendarmerie. C'est facile de dire que les gens de Vigie, ils sont comme ça et comme ça. J'étais en formation et l'animateur a demandé d'aller visiter la Vigie. Mes collègues ont dit non, au final il les a accompagnés, ils ont fait le tour sans problème, sans rien. On nous dit que la vie est telle et telle, alors que c'est même pas ce qui se passe. Les jeunes qui font les bêtises ils habitent même pas à la Vigie.

Peut-être que c'est le repas qui mange ses affaires, comme si l'enfant pensait qu'il a mis sa maman au monde. Les choses ne sont plus comme avant. A l'époque, si un enfant fait une bêtise dehors quelqu'un peut le punir, pas nécessairement ses parents, son père, sa mère ou son oncle. Aujourd'hui il y a plus ça. Si quelqu'un lui donne une correction, sa mère va rappliquer et l'insulter. Du coup les gens ont peur d'intervenir. On peut taper un enfant, lui donner une correction, mais on n'a pas le droit de le tuer. Si tu attaches un enfant pour lui donner une correction, ça veut dire que tu es en train de le tuer et je suis pas d'accord avec ça. Il y a des gens qui oublient qu'on t'a dit de frapper un enfant mais on t'a pas dit de le tuer. Les enfants qui disent pire que des mensonges, c'est plutôt leurs parents qui ne font pas leur éducation.

S'il y a 20 personnes à la Vigie, ça veut dire qu'il y en a une qui a des papiers. Mais au moment du vote, quand les Maires gagnent, c'est par rapport à la Vigie. Or ils ignorent la Vigie alors que beaucoup de populations y vivent. Ils disent : vous êtes nos frères, vous êtes nos sœurs, on est une communauté, ils font des promesses, mais une fois élus ils oublient que la Vigie existe et ils recommencent à dire que les gens n'ont pas de papiers, à dire que les enfants sont des voyous. La Vigie, ce sont des communautés : il y a des anjouanais, des grand comoriens, des moéliens, des malgaches. Au début de la Vigie il n'y avait pas beaucoup de maisons, pourtant les gens sortaient même si c'était tard, ils étaient là. Il faut peut-être trouver un moment d'échange avec les parents, avec les

jeunes, pour discuter de cette problématique de nom qu'on donne à cette population. S'il faut qu'on convoque Monsieur le Maire, ou le bureau du Maire pour parler de cette question avec la population, ce ne serait pas une idée intéressante ?

J'aimerais qu'il y ait une école et un lycée. La marche sera diminuée, on ne va pas marcher. Savoir que mon enfant est en danger lorsque je vais chercher quelque chose, c'est difficile. Aussi qu'on nous donne du travail pour faire... Et ouvrir une bibliothèque ou un centre de loisirs pour qu'on fasse des remises à niveaux de nos enfants. Et des routes qu'on peut monter tranquillement, des hôpitaux, des endroits où les voitures peuvent passer, pas des centres commerciaux, mais des endroits où on peut faire les courses normalement. Et s'il y a moyen qu'on puisse amener les poubelles jusque au déchets au lieu de laisser les poubelles là où elles sont. Les Maires avaient promis qu'ils allaient envoyer des chevaux pour collecter les poubelles mais ça n'est pas fait. Comme on a pas de lieu fixe pour jeter les poubelles, on trouve un endroit où laisser afin que tout le monde dépose dans ce même endroit. Eux vont continuer à invoquer Dieu pour que ces choses se réalisent.

Je m'excuse, le Maire a dit en 2018 qu'on va mettre une route, qu'elle est prête. Jusqu'à la fin il a dit qu'il va envoyer des chevaux pour nettoyer le quartier. S'il y avait tout ce qu'il a dit, on n'aurait pas besoin d'autre chose à la Vigie. S'il y avait les routes et tout cela, on serait tranquilles. On pense aussi qu'il y aura moins de délinquants, moins de choses... Mais je pense que le jour où ça va se faire je serai pas de ce monde. On dit constamment qu'il y a des projets mais on ne les a jamais vus. Pourquoi l'humain est devenu si bizarre au point que tu n'oses pas demander du sel à ta voisine, ou autre chose ?

24

Si cela a changé, c'est que les mamans d'avant, quand tu avais un enfant c'était un enfant de tout le monde. Ce n'est pas ton enfant parce-que tu l'as fait venir au monde, c'est un enfant de tout le monde. Mais aujourd'hui les enfants c'est juste pour elles et pour aucune autre. Si les jeunes d'aujourd'hui ont la grosse tête c'est parce-qu'on les a éduqués « comme des enfants de juge », donc ils ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent. Si ça lui arrivait, à une dame, elle allait ramasser toutes les affaires de son enfant et les ramener chez le juge et lui dire : prends le, si tu veux prends le, moi j'en veux plus. Il y a des gens qui ont un mauvais coeur. Si aujourd'hui je me dispute avec toi, cela reste moi et toi mais il ne faut pas impliquer les enfants dedans. Si j'ai un enfant décédé, il y a des mamans qui ont le culot de venir me dire qu'elles aimeraient bien qu'il m'arrive encore pire. A cause de ça le vivre ensemble, manger ensemble, a disparu.

Une fois qu'ils prennent le Kwassa (bateau de pêche utilisé par les migrants), les gens oublient d'où ils viennent. Ils oublient parce-que demain ils sont en France. Même s'ils viennent du même village, de la même île, quand ils arrivent ici, ils oublient tout cela. Tu verras jamais un enfant mahorais qui est bien éduqué s'habiller n'importe comment. Tu vas trouver que c'est toujours les étrangers, ceux qui viennent de Grande Comore, Moeli, Anjouan.

J'aimerais

**que des jeunes
performent dans
un canyon,**

et donnent une autre image à la population.

Je suis artiste, chanteur danseur, j'ai un studio,

je produis des artistes de la Vigie, des musiciens, des chanteurs, des gamins qui sont devenus grands. Depuis 2010 je connais la Vigie mais je connais pas bien son histoire.

Avant tout le monde s'écoutait, les mamans... Mais les gens aujourd'hui disent que c'est un bidonville. Par rapport aux gens, tu t'adaptes, tu joues avec eux. Il y a un studio à la Vigie, où on chante, on pose. Je travaille avec les enfants, je donne des cours de danse, j'enseigne, on partage. Si je passe à la Vigie c'est le respect pour moi. J'ai jamais fait de bêtise, c'est pour ça qu'on me respecte.

Les choses ont changé. Les gens se battent, avant il n'y avait pas de groupes comme ceux que je ramène si j'ai un problème avec toi. Il y avait pas de bagarres, si il y avait un problème, on le réglait entre nous, moi et la personne et après c'est fini. Les combats entre Pamandzi et Labattoir ça existe depuis des années, mais le problème c'est Labattoir et la Vigie.

Il y avait pas beaucoup de maisons, c'était comme un champ, en haut. On partait manger des mangues, papayes, des jack. Et c'était bien, c'est là où on jouait, je passais là bas chercher des mangues avant de venir à la maison. Aujourd'hui ça a grandi et c'est éclairé. Si on construit des maisons ça va être joli, la vue est magnifique. Il y a des gens qui disent que ça va casser les habitudes, la mémoire. La Vigie d'aujourd'hui c'est le développement, mais l'archive d'aujourd'hui et celle du futur, ce sera pas la même chose, les histoires vont disparaître.

S'ils construisent de belles maisons, que ceux qui vivent là bas y restent. C'est leur quartier, c'est là où ils vivent et ont grandi. S'ils construisent, il faut que toujours les gens qui vivent là y restent. On garde ainsi les archives, la mémoire. Si on les chasse, si les habitants de la Vigie ne sont pas là, la mémoire sera partie. S'il y a d'autres gens, ils connaissent pas la Vigie d'avant. Il faut que ce soit les gens qui vivent à la Vigie depuis longtemps, ils peuvent parler de l'histoire avant les maisons, les routes.

S'ILS CONSTRUISENT, IL FAUT QUE
TOUJOURS LES GENS
VIVENT LÀ Y RESTENT. QUI
ON GARDE AINSI LES ARCHIVES
LA MÉMOIRE.

Ecoutez mes potes de la Vigie ! Toi comment tu t'appelles ?

Je m'appelle Samir.

Samir ? Toi ça fait combien de temps que tu habites à la Vigie ? Tu es né à Mayotte ?

Oui !

Tu es né où, Dzaoudzi ou Mamoudzou ?

Peut-être à Dzaoudzi.

Ah d'accord, mais du coup t'habites à la Vigie depuis longtemps !

Oui, depuis longtemps oui !

Depuis que tu es enfant non ?

Oui !

Et dis-moi ce que tu vois de la Vigie, t'aimerais que les choses à la Vigie changent ? Que ça ne soit pas trop comme avant ?

Oui !

26

Ne vous inquiétez pas, tout va changer, à la grâce de Dieu ! Et toi qu'est-ce que t'aimerais changer toi ! Concrètement ?

Euh je sais pas.

Demande-moi plutôt, moi je sais.

Oui vas-y dis-moi...

Moi, j'aimerais qu'il y soit une route, qu'on ne soit plus dans la poussière ! Que les maisons changent, aussi qu'on ne soit plus dans des maisons en tôle ! Regarde cette poussière ! T'as vu ! Genre qu'on souffre plus ! Des fois on a la lumière des fois y'a pas d'eau non plus ! J'aimerais que ces choses-là changent.

Oui, je vois, mais t'inquiète, tout va changer, à la grâce de Dieu ! Après dis-moi comment tu vois ça, justement ?

On serait contents car lorsqu'on va à l'école, les gens de Labattoir nous font peur sur la route et souvent c'est la gendarmerie qui vient t'escorter jusqu'à chez toi.

Mmm... d'accord, mais dis-moi encore qu'est-ce que tu n'as pas vu à La Vigie et que t'aimerais avoir ? C'est-à-dire t'aimerais qu'il y ait quoi comme activité ! Que tu puisses t'amuser ? Car demain, ces maisons vont disparaître, il va y avoir de nouvelles maisons. Vous souhaiteriez avoir quoi comme constructions ?

On souhaiterait avoir un stade, un plateau de basket, un parc, qu'on descende plus en bas.

D'accord. Après tout ça sera construit et mis en place. Et du coup comment vous imaginez la Vigie de demain ? Parce que la Vigie de demain sera bien bâtie. Avec des belles maisons.

On aimerait avoir un bel avenir.

Okey très bien. J'aime bien, j'aime bien merci beaucoup. D'ailleurs comment tu t'appelles ?
Rahim.

Et toi ?

Je m'appelle Zayad.

Mmm... Naer.

Naer ? Attends mais y'un autre que je n'ai pas vu. Il est assis là tel un patron. Il a mis son tee-shirt avec le drapeau de la France. Même si hier on a perdu c'est pas grave. Alors dis-moi comment tu t'appelles ?

Ben.

Tu t'appelles Ben ? tu habites ici, à la Vigie ? Qu'est-ce que t'aimerais voir dans ton quartier ? Que demain tu puisses circuler librement en appréciant l'endroit.

Il va y avoir des grosses constructions. J'aimerais qu'à la place des maisons en tôles, il y ait des maisons en dur. Oui, genre des parcs, des activités.

Et quoi encore ? Et quoi encore ?

Des jeux.

Ne vous inquiétez pas, tout ça va arriver, tout ça va changer. Bon merci Ben, on se reverra, il y a pas de souci.

J'aimerais

**une scène dédiée
à la danse pour les
jeunes de la Vigie.**

27

MOI, J'AIMERAIS [...] QU'ON NE SOIT
PLUS DANS LA POUSSTÈRE !

J'aimerais

**mettre en place
une scène
qui se déplace.**

J'ai découvert la Vigie quand je suis venue au Royaume.

Je vis sur Grande Terre. J'ai commencé par être bénévole là-bas, après j'ai donné des cours. Je suis restée en bas (de la Vigie) donc je suis pas trop là-bas. C'était avant, au début, en 2019. C'est Alhad qui m'a amenée. Maintenant, je vais là-bas, mais je reste en bas.

Avec les ateliers ce que je donne, ils me connaissent déjà. Donc ça se passe bien. J'ai jamais donné des ateliers à des groupes que je connais pas. La Vigie, le quartier, je sais rien. Je vais directement à Dagoni et quand je termine les ateliers je pars directement. Je ne connais rien des alentours.

La Vigie est un endroit où ils ne sont pas comme partout. Ils ne savent pas vraiment ce qui se passe dans la ville. Ils sont isolés. Bah oui oui, on peut dire ça, à chaque fois qu'ils voient une personne, vu que c'est la première fois qu'elle vient, ils vont rester là comme si t'es... Toi tu te dis : oh pourquoi il vient me regarder comme ça ? Je sais pas moi, que ce soit un blanc ou une personne qu'ils n'ont jamais vue, ils se ramènent nombreux pour venir voir cette personne qu'ils ont jamais vue. Et ça tu ne vois presque jamais ça, je ne vois plus ça là où je vais. Ils vivent effectivement isolés.

28

La personne qui vient de l'extérieur, tout de suite c'est une question, qu'est-ce qu'elle vient faire là ? Avec aussi la peur que ça soit de la police. Après, vu que je donne des cours à des personnes que je connais déjà, elles profitent du moment que je suis là. On se met directement au travail et ça se passe bien. Oui, ils sont sérieux quand je travaille avec eux. Je ne sais pas ce qu'il se passe entre les autres, mais moi, dès que je suis là-bas, il se concentrent directement et y a pas de je je, genre, mais qui est... ? Non, non, il se concentrent directement. S'ils n'ont pas compris, ils me le disent. Je ne monte pas tout le temps là-bas et quand je suis là, bah ils profitent.

Il faut vraiment trouver un endroit pour répéter. Des fois le sol est mouillé par rapport aux ateliers. On travaille en extérieur, on se pose sous le soleil, tu transpires devant le soleil, c'est pas bien du tout. Donc il faudrait aménager un endroit pour vraiment avoir des ateliers, mais après, par rapport au quartier... Vu que je connais rien à part que il y a les ordures partout, c'est pas bien du tout.

LA PERSONNE QUI VIENT DE L'EXTÉRIEUR
TOUT DE SUITE C'EST UNE QUESTION,
QU'EST-CE QU'ELLE VIENT FAIRE ?
AUSSI LA PEUR QUE ÇA SOIT LA POLICE. LA ?

J'étais là bas avec mon père.

Là bas il y a presque toute ma famille, donc c'est facile pour moi d'être à l'aise quand j'y vais. J'ai fait 3 ans, 4 ans à la Vigie. La vie là bas, pour moi c'était calme en fait, tu rentres, tu sors, personne ne va venir t'embêter, te demander : t'es qui, tu viens d'où ? Même les gendarmes montaient pas là bas. C'était en 2011, 2012. C'est mon père qui habitait à la Vigie, j'ai suivi simplement. Le souvenir que j'ai de la Vigie c'est quand j'étais à l'école coranique, c'était bien parce-que la plupart des jeunes que je vois à la Vigie, les anciens, on était tous dans la même école. Et le professeur, c'était mon père, donc il rigolait pas avec nous. A chaque fois qu'on nous dit de lire, nous on lit, tu lis pas, on te frappe. Si tu pleures, même les parents n'osaient pas venir. Ils disent que si tu vas à l'école coranique et qu'on t'a pas frappé c'est que tu n'as rien retenu. Les écoles coraniques d'avant étaient dures, hyper dures, c'était ça leur réflexion, on va dire. C'était les textes, il fallait les répéter par coeur, il y avait le Coran, mais il y avait beaucoup d'autres textes à lire. Moi qui ne connaissais rien du tout, même quand je suis à l'école coranique, je lisais, quand je suis chez moi avec mon père, il m'obligeait à lire encore, j'avais même pas le temps. Il me battait beaucoup.

Avant, quand vous montiez à Dagoni, la route de la mosquée, c'était pas comme ça, il n'y avait ni béton, même pas les magasins que vous voyez là, c'était juste une route avec des cailloux, tout ce qui est poussière, machin, c'était là. Il y avait même pas de route, les voitures pouvaient monter mais pas beaucoup, il y avait un risque qu'un pneu se casse. Pour monter à la Vigie c'était un peu difficile, il y avait en tout deux ou trois chemins. Les routes ont changé, ils ont mis des lumières et il y a plus de maisons qu'avant.

Enfant, j'aimais vivre à la Vigie parce-que tu sortais. En fait tu sortais même si c'était la nuit tard, mais moi j'avais toujours mes amis qui habitaient juste en face, donc on se retrouvait toujours chez moi. Dehors chez moi on s'amusait jusqu'à 17h, 18h, j'étais dans le magasin de mon père en train de regarder la télé. Lui, soit il allait à la mosquée, soit il était là. Pour les enfants c'était bien. Il y avait beaucoup de nature, de végétation comme hier où on s'est promenés, c'était très vivant. Il y avait des arbres partout, vraiment des arbres, des manguiers, mais le manguier qui était en face de chez mon père, je le vois même pas, on l'a coupé. Il y avait aussi un coco(tier) qui était là, je le vois pas quand je descends, il y avait beaucoup de manguiers, ils les ont tous coupés. Il y avait même des feuilles pour faire du thé. C'était tout là bas, après ils les ont tous coupés. C'est les propriétaires, je sais pas.

On sortait pas trop tard la nuit, on avait peur des djinns, on nous disait toujours : attention il y a des djinns, des fantômes. Comme nous on était petits on nous disait qu'ils vont nous enlever, donc on verra plus nos familles. On osait pas aller aux toilettes à cause de ça. On avait beaucoup d'imagination, on se disait que les djinns vont nous enlever. Ça faisait partie de la vie et jusque à maintenant ils disent toujours ça à leurs enfants. Il y a ceux qui ont peur et ceux qui disent que ce sont des histoires. Nous on avait peur, il y a les djinns dehors, on sortait pas. Mes potes habitaient à coté et comme le magasin de mon père avait une lumière, on se retrouvait dehors jusque 20h et puis chacun rentre. Mon grand père arriverait à me dire ces histoires de djinns, il a passé toute sa vie à la Vigie. La Vigie, si ça devient... C'est juste au moins que les jeunes de là bas, qu'ils aient quelque

chose à eux, parce-que quand ils sont là bas ils ont chez eux mais ils se regroupent tous et quand ils ont rien à faire ils font n'importe quoi. Mais si on pouvait leur donner des choses à faire, je pense que même pour qu'ils se regroupent ça aidera. Au moins leur donner un travail, des trucs comme ça. Des jeunes qui sont mineurs et qui font rien du tout. Dans les ateliers (donnés par le Royaume des Fleurs), le plus petit a 5 ans, la plus grande elle a 16 ans.

Ils veulent juste frapper. Ca peut juste commencer comme ça, mais à chaque fois que tu vas demander c'est qui qui a commencé, ils vont te dire que c'est les autres.

Tu as toujours tes chiens ?

Oui, mais là il y en a plusieurs qui sont partis je ne sais pas où.

Chaque bande a ses chiens ?

Ouais, ça dépend, on va dire que chaque bande a un chantier (un lieu d'élevage), et ce chantier personne n'a le droit d'y rentrer à part les propriétaires qui sont là dedans. Tu vois le Four à Chaux, ça c'est un chantier. Le long là. Deux trois personnes là dedans élèvent leurs chiens, le long de la route. Et quand tu regardes dans les mangroves là bas, à coté du stade Opi, c'est un chantier aussi. Un endroit où on élève les chiens, ça appartient à celui qui a laissé là ses chiens et si le propriétaire du terrain veut venir prendre ses droits, eux ils trouvent un autre endroit pour laisser les chiens. Mes chiens sont chez moi, là j'en ai 3 ou 4, ce sont tous des bébés en plus. On m'a dit qu'on va me donner un autre petit bébé, j'attends qu'on me le ramène.

Avec cette histoire de guerre de gangs, tu peux pas monter à la Vigie ?

30

Si, parce-que les jeunes là bas ils me connaissent tous. Ils ne m'ont jamais vu trainer avec une bande, c'est ça le truc, moi je traîne toujours tout seul. Je passe au milieu des bagarres, même si j'ai les cheveux de quelqu'un qui a une tête de gangster, personne ne m'a vu être avec un gang, je suis toujours tout seul. Que ça soit à la Vigie ou à Labattoir, je suis toujours seul.

Dans un groupe tu peux en trouver une dizaine ou une vingtaine comme ça. Des jeunes. Mais après, la nuit ça dépend. La nuit tu peux trouver une cinquantaine de jeunes, ils vont juste aller chercher la merde. Simplement. Samedi dernier j'étais parti en boîte faire un tour, c'était 3h du matin, je rentrais, je trouve un groupe de jeunes, ils étaient vraiment cagoulés, tu voyais même pas leur visage. Avec des chombos (machette), des bâtons en fer, des battes de baseball, tout ça. Je les regarde, il y en a un qui m'appelle, je l'ai regardé, je l'ai reconnu, j'ai dit, putain mais vous l'amenez où ce petit chose là ? C'est un tout petit gamin. Dans ma tête, lui là sortez le, vous, vous pouvez aller, mais lui faites le rentrer. Ca sert à rien du tout, il a entre 9 et 10 (ans), vraiment un petit. Ils m'ont vu, ils m'ont dit : t'as pas une clope là, j'ai dit : tenez le paquet. Simplement. Je leur ai dit : mieux vaut juste que vous vous faites pas tuer et que vous revenez. Si je leur dis : n'allez pas, ils vont juste dire ok ! C'était des jeunes de Labattoir qui montaient à Pamandzi. Ca cogne à deux endroits, le rond point de Pamandzi, surtout là, c'est toujours là que tout commence. Et aussi à coté de la gendarmerie, en bas vers Pamandzi. La aussi bientôt ce sera un champ de guerre, juste devant la gendarmerie. Les gendarmes s'en foutent, c'est ça le problème. Chaque fois qu'ils viennent ils gazent et c'est bon. Ils font que ça en fait, ils peuvent rien faire d'autre, ils gazent juste des gens et c'est bon. Les gens se dispersent puis se reforment encore une fois. Ca sert à rien parce qu'ils ont mis un règlement que des mineurs n'ont pas le droit de se faire arrêter et les jeunes ici ça leur ouvre le crâne,

même s'ils font ça on peut rien leur faire. Mais si il y en avait un qui se fait prendre et se fait bien cogner comme il faut, il le refera plus et les autres s'arrêteront. Ils sont tous mineurs, pas plus de 16 ans, 17 ans, ils vont boire, ils vont fumer leur shit, tranquille, salut, ça va... Mais quand tu les cherches tu sais là où tu les trouves. quand tu les cherches, tu les trouves, si tu viens et tu menaces et qu'il t'a rien fait, soit il t'emmène au cimetière, soit à l'hosto, c'est entre les deux. Il y a pas trois chemins, il y a que ça.

Avant il y avait que Labattoir et Pamandzi, ceux de la Vigie étaient considérés comme faisant partie de Labattoir. Mais là maintenant c'est ceux de la Vigie qui sont allés faire alliance avec Pamandzi et se séparent de Labattoir. Mais ceux de la Vigie, eux ils vont vraiment souffrir, parce-que le jour où les jeunes de la Vigie vont blesser quelqu'un, vraiment le blesser, ceux d'en bas vont juste les frapper. Ils vont mettre le feu partout à la Vigie, d'autant qu'il y a beaucoup d'arbres, ça va aller vite fait. Même les très jeunes en bas, ils vont vraiment s'en foutre, si ça continue comme ça, ça va finir mal. Avant, comme ils étaient ensemble, c'était calme, les jeunes de la Vigie descendaient, on leur faisait rien, mais là ça chauffe.

J'aimerais

**présenter des
projets dans les
cours de la Vigie.**

31

IL Y AVAIT DES ARBRES PARTOUT
VRAIMENT DES ARBRES
DES MANGUIERS, MAIS LE
MANGUIER QUI ÉTAIT EN FACE
DE CHEZ MON PÈRE
JE LE VOIS MÊME PAS
ON L'À COUPÉ

Je suis arrivée en 2021.

C'est vrai ? Tu habitais dans quelle Vigie ?

J'habitais à la Vigie Ahamadapolis. Ahamadapolis c'est ici. Là bas c'est la Vigie, attends c'est où ? C'est où ? Oui, la Vigie Missondi. Oui, c'est à Missondi ? Je sais pas, ici c'est Ahamadapolis, je sais que la Vigie Amine c'est de l'autre côté.

Moi je veux que tu me dises : tu étais au lavage auto, pourquoi tu es partie de là bas et tu es venue ici ? Elle est ou la différence ?

La différence, bin là bas c'était tranquille.

Ok, mais j'ai pas envie forcément que tu me parles de la violence, parce-que moi quand tu me dis c'est quoi la différence entre là bas et ici moi je te dirai que par exemple la route, c'est pas la même chose.

Ah oui, c'est vrai. C'est vrai que là bas il y a une route qui est correcte et quand tu prends la voiture elle t'amène directement chez toi. Mais ici le chauffeur va te jeter sur la route quoi, il veut pas monter là où nous sommes.

32

Vous m'avez dit que ça fait un an que vous êtes ici, qu'est-ce que vous avez vécu depuis 2021 jusque 2022, comment vous avez vu la Vigie évoluer ? Comment tu vis la Vigie ici ?

Moi je vis comme ça, parce-que j'ai pas d'endroit où aller, donc je suis dans la cour, avec mes enfants.

Est-ce que vous vous sentez bien ?

Non, non non, je me sens pas du tout bien, parce qu'il faut que je sorte, il faut que je trouve du boulot, un métier.

Si tu avais la possibilité d'aller vivre ailleurs ?

Je serais partie à Pamandzi. Parce que mes enfants sont à l'école là bas et moi j'habite ici et ça c'est pas bon.

Vu que tu me dis que ça fait pas très longtemps que tu es ici, on va passer à autre chose. On suppose, d'ici demain ou plus tard, la Vigie va changer. Mais comment si vous avez la possibilité de proposer quelque chose pour que la Vigie change, comment tu voudrais voir cette Vigie ? La Vigie de demain.

J'aimerais que les routes soient réparées, j'aimerais qu'il y ait une sécurité dans la route, car les gens se battent. Ah non je parle de la violence et tu m'as dit qu'il faut pas en parler, mais en fait on peut pas parler sans mettre ça.

D'accord, mais comment toi tu vois tes enfants à la Vigie ? Est-ce que tes enfants aiment la Vigie ?

Non, je pense pas parce-que la plupart du temps ils disent que non.

(A son fils, Ismael) : **tu aimes la Vigie ?**
Non, non, il y a des bastons, il y a des lacrymos...

Mais toi tu joues dehors ? Avec tes amis ?

Oui, je joue dehors, je joue chez Nazim, chez Saïdi Mconi.

Donc à cette heure là quand tu vas jouer avec tes amis, tu as pas peur ?

Non, en fait j'y vais que pendant la journée, je sors jusque à là bas.

Tu vas jouer là bas, mais tu as peur ? Mais pourquoi tu y vas si tu as peur ? (Il se gratte la tête)

Je disais que moi l'après midi j'ai pas peur, c'est juste le soir.

Vas y, rapproche toi de moi. Qu'est-ce que tu aimerais voir à la Vigie ?

J'aimerais que les bandits arrêtent de se battre, que les gens changent les routes, qu'il y ait plus cette poussière là, qu'il y ait pas de trous dans les routes. Et donc les bandits, ils s'assoient là bas.

Est-ce que moi je suis en insécurité (sa mère rigole) ? Moi j'étais de l'autre coté, j'ai traversé toute la Vigie pour venir ici et franchement, j'ai pas eu du mal à venir jusque ici, j'ai pas eu peur, donc, est-ce que moi, là je dois avoir peur ?

Non, pas trop...

Ok d'accord, merci beaucoup madame.

J'aimerais

**que des gestes
ordinaires
deviennent des
gestes artistiques.**

33

DOLKABE, C'EST LOIN, ILS
ONT MIS L'EAU A' DOLKABE
POUR ICI. TROP LOIN D'ICI. ET IL
Y A PAS D'ELECTRICITE LA OÙ
ILS VIVENT, PAS D'ELECTRICITE,
PAS D'EAU. [...] RÉCUPÉRER
DE L'EAU C'EST COMME A' LA
PRÉFECTURE, TU PRENAS A'
ZH, TU REVIENS A' MIDI [...],
C'EST POURQUOI A' LA VIGIE IL
Y A DES GENS QUI ACCEPTENT
PAS DE PARLER.
- ASSADILAH.

Je suis arrivée en 2018, j'étais avec une autre là-bas, qui m'a dit qu'elle est ici depuis 1996.

Mais toi, c'est depuis 2018 que tu es là ?

Oui, donc moi quand je suis arrivé à la Vigie, c'était mieux, mais maintenant la Vigie est un peu dégueulasse, très dégueulasse.

Comment ça dégueulasse ?

Bah parce-que moi déjà je vais (travailler) à la station à Labattoir et donc quand je suis arrivée je pouvais aller jouer et revenir. Mais maintenant même à la station où j'allais, j'y vais plus, je me suis effacée. Je me suis effacée, j'y vais plus.

À cette époque là, raconte-moi un peu comment était la maison, les routes...

Y avait pas de routes, il y avait pas de routes. C'était comme ça. Enfin ouais, c'était un peu comme ça. Mais moi quand je sortais, je sortais avec personne, je sortais toute seule. J'allais jouer, quand j'étais fatiguée je rentrais chez moi et j'avais pas peur de rentrer. Oui, de temps en temps, on trouvait des chiens sur la route. Mais depuis 2020 tout a changé. Je me suis effacée, je me suis retirée. Je leur ai dit, j'ai dit à la station que je me retire, j'ai mes enfants qui ont besoin de moi. Parce-que maintenant tu pars de là-bas, tu vois une personne, tu sais pas qui c'est. Donc tu commences à te faire toi même peur. Avant, on sortait dehors, on s'amusait, tout ça, mais maintenant on sort plus. Et à cette heure-ci, là par exemple, on était assises dehors, mais maintenant on ose pas. Dès l'appel de la prière de 18h, on rentre toutes à la maison et voilà, avant on restait jusqu'à 19h, 21h, 22h.

Vous jouiez à quel jeu à cette époque là ?

On avait pas de jeu précis mais on s'amusait des fois sur la route. Il y avait des gens qui vendaient des cacahuètes, on faisait même notre marché. Mais maintenant, on ose pas.

Ah ok, d'accord, je vois. Moi j'habite à Bandraboua. Et nous quand j'étais plus jeune, on nous faisait peur, on nous racontait des histoires pour ne pas sortir dehors. Est-ce que vous ici vous avez ça ? Est-ce que ça existe ici ?

Oui. Tu vois ces enfants là par exemple, à partir de 18h00 ils sortent plus, ils restent tous dans la cour et tu ne peux pas envoyer un enfant faire une course à cette heure là. C'est pas possible.

Tu peux pas me raconter un peu les choses qu'on vous disait avant pour faire peur et ne pas sortir ?

Même eux, ils n'ont pas besoin que leur dise, ils voient déjà ce qui se passe à la Vigie. Même à la mosquée, ils ont arrêté d'aller à la mosquée parce qu'il y a des bandits, parce- que même les gendarmes aussi, c'est des bandits. Lacrymogène, tout ça. Du coup c'est bon, les enfants se sont dit, on va plus à la mosquée. Il y a pas longtemps, là il y a 3 jours, on était assis là, c'était déjà l'appel à la prière de 15h et là on entend des pierres, des jets de pierres. Et là, on s'est tous levés, chacun a pris son enfant dans ses bras, on est rentrées

dans la maison. Et quand tu entends « oua oua oua », tu cherches même pas tes enfants, tu cherches déjà à secourir ton cœur avant même de chercher tes enfants.

Ok, d'accord Madame, j'arrive à ma dernière question. Dites-moi, comment tu vois la Vigie de demain, comment tu aimerais qu'elle soit ?

J'aurais aimé que la Vigie de demain soit belle, que les routes soient belles aussi. Que les enfants puissent sortir, s'amuser. Que les gens en fait s'entre-aident, que les gens s'entremêlent. Peut-être que ces choses, toutes ces choses là vont changer.

Qu'est-ce que ce que t'aimerais avoir de concret à la Vigie ?

On aimerait avoir notre foyer d'activité. Même pour jouer au basket ils vont à Labattoir et quand ils partent là bas c'est encore pire. A la Vigie ici, on a rien. Qu'on nous donne pas tout, mais au moins qu'on ait un foyer. Ou une bibliothèque comme ça quand les enfants ont fini l'école ou pendant les vacances, ils ont un endroit où aller. Qu'ils aillent à la bibliothèque, qu'ils aillent s'amuser. Voilà. La bibliothèque et là au moins on sera calmes. On saura que nos enfants sont quelque part tranquillement. Maintenant, quand les enfants sortent, on est obligées de les suivre dehors parce qu'on est pas tranquilles. On les suit pour être sûres qu'ils sont là. Après quand on voit que bon, ils sont là, c'est là qu'on peut rentrer chez nous. Voilà. Si on arrive à avoir au moins une bibliothèque, juste une bibliothèque, on sera tranquilles parce que pendant les vacances comme ça, on dira aux enfants d'aller lire, d'aller chercher des livres, jusqu'à telle heure, puis ils rentrent. Et quand il a fini l'école coranique, bah il traîne et il fait rien parce qu'il sait pas où aller.

J'aimerais

**éveiller la
conscience des
gens.**

QU'ON NOUS DONNE PAS TOUT
MAIS AU MOINS QU'ON AIT UN FOYER
OU UNE BIBLIOTHÈQUE, ET LÀ,
AU MOINS, ON SERA CALMES



ALORS, DIS MOI FARMIA,
T'HABITES LA VIGIE ?

- OUI

ALORS DIS MOI QU'EST-CE QUE
TU SOUHAITERAIS AVOIR A
LA VIGIE QUI POURRAIT VRAIMENT
TE FAIRE PLAISIR SI JAMAIS
ON CONSTRUIT DES MAISONS ICI ?

- EUH... J'AIMERAI ÇA SOIT PRIS
EN CHARGE, QU'ON ENLÈVE
LES DÉCHETS,

OUI MAIS ENCORE PLUS !

- PAR EXEMPLE DES PARCS,
EUH... J'AI OUBLIÉ.

37

J'aimerais

**inspirer les jeunes
de la Vigie, leur
montrer que leur
quartier.**

c'est pas un bidonville, qu'il porte des choses uniques.

UN PLATEAU DE BASKET AUSSI NON ?
COMME ÇA VOUS ALLEZ BIEN
VOUS AMUSER, ON POURRAIT
MÊME CONSTRUIRE UNE PISCINE.
VOUS ALLEZ VOIR, TOUT ÇA VA
ARRIVER...

Je connais des gens à la Vigie,

avant je faisais des choses là-bas, les ateliers du Royaume (des Fleurs) avec les enfants. J'aimais beaucoup, ça me rendait heureux, je donnais le peu que je connais aux enfants. Pour eux c'était bien, ils rigolaient avec moi. En ce moment j'y vais plus.

Quand j'étais jeune, il y avait pas beaucoup de maisons, j'allais du côté de Setam, trouver mes amis pour passer du temps. C'est tout. J'aimais beaucoup, c'était la campagne.

La Vigie, comment expliquer, ce n'est pas comme avant, beaucoup de gens habitent là-bas. Je trouve dommage quand on monte à la Vigie aujourd'hui, on dirait comme si on était à la poubelle, là où tu passes il y a toujours des déchets. Avant il y avait beaucoup de champs et tout. Je ne sais pas si c'est dangereux. Est-ce que j'ai peur ? Oui et non, bah oui. Des fois, Labattoir et la Vigie, ils ont des discussions entre eux, du coup, il y a des zones où quand tu vas passer, ça sera dangereux. Je suis de Labattoir, c'est un peu dangereux d'aller à la Vigie. Je ne fais pas partie de ces gens là mais je me méfie toujours, on ne sait jamais, ils savent que je suis de Labattoir. C'est des gens que tu croises tout le temps, mais la nuit, ils font comme s'il te connaissent pas.

38 Je suis né à Dzaoudzi. Oui, j'aimerais bien partir en France. Ici c'est la France, mais j'aimerais aller là-bas découvrir autre chose que Mayotte. Je sens qu'en France et à Mayotte, il n'y a pas les mêmes énergies, je veux aller découvrir comment ça se passe et revenir à Mayotte pour évoluer dans ce que je veux faire. Je veux présenter mon solo (de danse) à l'extérieur, pas seulement à Mayotte.

La Vigie, j'aimerais bien qu'elle évolue comme Labattoir. C'est comme si à la Mairie de Labattoir, ils ont oublié qu'il y a aussi un quartier à la Vigie. S'ils veulent construire la Vigie, bah, qu'ils cherchent des endroits où loger les gens avant de les mettre dehors comme ça. Pour moi, c'est injuste de mettre toute une famille dehors, sans abri où ils peuvent dormir. Et manger. C'est pas une bonne chose pour la Vigie de ne donner des maisons qu'à ceux qui ont des papiers. C'est des humains, je vois pas l'intérêt que lui il a des papiers, lui il n'en a pas, du coup on va pas lui donner une maison. C'est pas bien. Ça crée le fait que les jeunes font des choses pas bien. Les gangs, ils sont comme ça parce-que je pense qu'il y a pas de gens pour les encadrer, leur montrer le bon chemin, c'est pour ça que c'est toujours comme ça.

La relation avec la police et les jeunes de la Vigie ? Bah, ça je sais pas. Je peux pas répondre à ça. J'ai pas peur de dire ça, mais c'est juste que je veux pas, c'est un choix. Je veux pas parler de ça.

J'aimerais que ça devienne un peu comme Labattoir, une ville quoi, avec des rues avec de la lumière la nuit, avec des maisons. Avec du confort à l'intérieur. Oui, comme une ville, mais sans chasser les habitants de la Vigie pour construire la Vigie. Qu'on oublie pas les gens qui y sont.

Je suis né ici, mais je n'ai pas de papiers. Mes parents sont mahorais, c'est une longue histoire, je suis apatride, ni comorien, ni mahorais même si je peux être mahorais. D'où l'histoire des parapluies (dans le solo dansé de Karim), me mettre à l'abri. J'ai été arrêté

plusieurs fois, et on me relâche. Quand on me laisse sortir, on me dit que je dois faire mes papiers. Mais pour faire mes papiers il faut un passeport biométrique et on me dit d'aller au Comores où j'ai jamais été. Logiquement je suis français, droit du sol, né à Mayotte, j'ai étudié ici.

J'habite à Labattoir, j'ai mes 21 ans, j'ai été scolarisé ici, j'ai fait tout mon parcours à Mayotte. J'ai jamais quitté Mayotte. Si je me fais contrôler par la police, bah, on m'envoie au CRA (Centre de Rétention Administrative). Je donne mes dossiers, tout mon parcours, ma scolarité, tout, je donne mes dossiers, ils regardent, après c'est la Préfecture qui donne sa décision. Je reste à Mayotte.

**J'aimerais
échanger des tôles
vieilles contre des
neuves.**

CE N'EST PAS UNE BONNE CHOSE POUR
LA VIGIE DE NE DONNER DES MAÎSONS
QU'À CEUX QUI ONT DES PAPIERS

39

**J'aimerais
que vivre à la Vigie
soit en soi un
projet artistique.**

La Vigie que j'ai connue était un champ.

On montait là-bas pour chercher des hérissons, c'était les années 2005, 2006. Quand je suis arrivé sur Petite Terre j'habitais à Pamandzi. J'ai traîné avec les jeunes de Pamandzi. On considérait la Vigie comme un champ, il y avait pas de maisons. Les week-ends on y allait pour chercher des hérissons, des mangues, plein de trucs. Aujourd'hui, c'est quasiment plus possible, il y a plus de champs là-bas. Il y en a mais ils ne sont pas comme avant, il y a des maisons. Ça s'est beaucoup développé. Là où on allait cueillir les mangues des maisons sont rentrées, des chemins sont là. Par rapport aux liens que j'avais auparavant, monter à la Vigie tout le temps n'est plus possible à cause des rivalités entre la Vigie et les jeunes de Pamandzi. A l'époque il y avait déjà ça, mais c'était pas aussi flagrant.

La Vigie était super calme quand je suis venu m'installer à Labattoir. Je traînais avec un groupe et notre passion c'était les randonnées à vélo. On montait tout en haut et on faisait la descente de toute la Vigie jusqu'à Setam, vers Grand Moya là-bas. Puis on descendait à la plage. A l'époque c'était pas si dangereux, des fois on montait en groupe, mais des fois, vu que c'était ma passion, je montais seul. Il y avait aucun jeune qui venait me dire : qu'est-ce que tu fais ici, qui es-tu ? Personne ne fait plus ça.

- 40 Le changement a commencé vers 2014, 2015. Je pense que c'est lié à la disparition des activités. Avant il y avait beaucoup d'activités dans la commune de Pamandzi Labattoir, des animations, des chants, de la danse. On avait ouvert notre groupe de danse (Rue Danse Lagon, avec Alhad Mariama). Il y avait cette rivalité entre groupes et ça permettait qu'il y ait pas d'agressions. On se connaissait tous en fait. Un gamin qui commence à trouver le temps long, il allait s'intéresser à ces groupes de chant, de danse.

ON MONTAIT LÀ BAS POUR
CHERCHER DES HÉRISSENS

Aujourd'hui il y a moins d'activités, moins moins, moins, rien. Je pense que c'est ça qui fait que les jeunes s'occupent autrement. Ils arrivent pas à s'occuper, sauf en se regroupant, et alors ils se sentent forts. Si tu es seul tu peux pas faire ça puisque t'as personne qui peut te défendre. Aujourd'hui si tu touches à un gamin, bah, dans quelques minutes tu en verras plusieurs parce-que c'est sa bande et c'est ça qui pose problème. C'est ce qui fait qu'à la Vigie personne ne veut plus faire sa randonnée là-bas. À l'époque il y avait beaucoup de chemins qui montaient par Pamandzi jusqu'à l'antenne, qui montaient, qui descendaient vers Moya. Tu montais à Dziani (le lac volcanique) sans problème hein, bien sûr tu trouvais des gamins sur le chemin mais s'ils montent là-bas, c'était pour chercher des mangues et les vendre, c'était ça. Maintenant, c'est là-bas qu'ils élèvent leurs chiens.

Le quartier se transforme vraiment rapidement. Il y a des constructions, de grosses maisons s'installent. Il y a quoi, 4 ans, j'avais encore beaucoup d'amis là-bas. Quand

j'étais au collège je passais tout mon temps à la Vigie, mes amis y habitaient. Vu que j'habitais loin, j'allais chez eux en attendant que l'heure d'aller en classe sonne. Je mangeais chez eux, je passais du temps avec eux. Après, je rentrais chez moi. Hier, quand on est montés, j'ai été étonné, il y avait les endroits où j'ai passé beaucoup de temps, or je me trompais de chemin. Ça a tellement changé, des chemins se sont créés au fil du temps, j'en avais pas conscience. C'est hier que je l'ai vu. Quand même, ça a beaucoup changé. L'espace où Jésus a fait sa performance, j'avais une amie qui habitait là avant mais j'arrivais pas à reconnaître le quartier, j'étais là et je me disais : attends, la porte d'entrée de chez eux, c'est où ? Cet emplacement là, il y était pas, cette place de foot, elle y était pas, il y avait pas de terrain plat, je pense qu'il y avait une maison là, mais il a été aplati il y a pas longtemps. Du coup je reconnais pas l'endroit, il y a beaucoup de petits chemins qui ont été fermés.

J'espère que le projet de transformation sera bien. Dans les endroits difficiles, lorsque ça sera construit, je pense que la délinquance de la Vigie diminuera parce-qu'ils auront des routes où les gens pourront circuler tranquillement, il y aura des lumières sur les routes, les gens verront ce qu'il se passe. La lumière ça change les choses. Si quelqu'un t'approche, tu peux le voir de loin. Tu peux te replier mais actuellement tu peux pas parce-que tu ne le verras pas, tu entendras juste le coup arriver, ça n'arrêtera rien du tout.

Le changement de la Vigie, oui c'est un choc, c'est un endroit mythique pour nous tous, en tant que jeunes, on est tous passés par là. Il y a une personne qui est né et a grandi en Petite Terre, qui est pas allé voir la Vigie. Il a gardé des souvenirs concrets de son passé, parce-que c'est là-bas que tout se faisait. C'est un endroit vraiment mythique.

Pour que ça change vraiment il faudrait occuper les jeunes. Tout passe par le fait de faire que ces jeunes là se sentent exister dans ce milieu. Je l'ai vu et je le vois aujourd'hui, sans cette occupation là, ça ne changera rien. Soit le foot, soit la danse même si c'est pas comme avant. Avant plein de jeunes s'y intéressaient, maintenant il y en a de moins en moins. Ils viennent mais ils trouvent pas leur intérêt parce-qu'ils se disent que le Royaume, si tu vas là-bas, tu vas pas gagner ta vie. Mais nous, pendant une année, une année et demie, on était que des bénévoles, on venait pour développer le lieu déjà, sans penser au salaire, pour accueillir des gens et créer notre emploi. Maintenant ça devient possible. Et je me dis : ouais, bah ces jeunes là qui viennent, il faut qu'ils voient que nous on a été là et qu'on s'en est sorti. Ça a pris du temps, je suis resté bénévole au moins 2 ans et demi, puis je suis devenu service civique, j'ai développé, je suis passé en CDI. Maintenant j'ai une situation stabilisée.

Pour vivre c'était le Royaume des Fleurs. J'étais un bénévole. J'étais vraiment dedans en fait, dans ce projet à faire sortir du sol. J'ai consacré toute mon énergie à ce projet pour que ça soit possible. J'avais d'autres activités en dehors pour mon association bénévole, elle me nourrissait pas, au contraire, c'est moi qui sortais de l'argent pour la faire fonctionner. On faisait des événements, on jouait quelque part et il fallait que j'habille les jeunes. C'est moi qui cherchais les moyens de les habiller. A ces jeunes là qui étaient là, qui ne faisaient rien, je donne ces exemples de ce qui a été et de ce qui existe maintenant. Les exemples sont nombreux parce que ce lieu là, il y en a pas 2 en Petite Terre. Le Royaume de Fleurs, même en Grande Terre, même à Mayotte il y en a pas d'autre. C'est un lieu très important qui donne la chance aux jeunes de venir s'intégrer, tous ceux qui s'intéressent à l'art et pas qu'à l'art parce que nous faisons plein de choses. Il suffit juste que les gamins viennent, ils nous disent c'est quoi leur rêve et nous, on essaye de réaliser ce rêve là à partir de ce que nous faisons ici.

On allait aussi chercher les mangues à Dziani. Même là-bas, il y a des maisons qui sont rentrées. Dziani, c'est le lac, autour il y a des maisons qui commencent à pousser, aux portes. Ou à Setam, quand tu prends là, tu vas vers la plage de Moya, c'était des champs. Aujourd'hui, tu vois des arbres mais quand tu rentres c'est tout un quartier. On va dire que c'est le 3e quartier de Labattoir, c'est tellement vaste de maisons en développement, c'est pareil que la Vigie. Ça se développe parce-que tous les gens qui avaient des champs là-bas, ils ont commencé à construire, ils ont vu qu'il y a des projets lancés par la Communauté de Communes, la commune de Labattoir. Du coup, tous ceux qui avaient des champs, ils occupent leur place. Sinon ils la voient confisquée pour ces projets d'urbanisation. Il y aura des maisons nouvelles, comme les maisons Sim là, les immeubles actuellement habités. C'est pareil à la Vigie, ils vont mettre des immeubles et aussi du côté de Moya. Ça se développe tellement vite. De 2015 à aujourd'hui il s'est passé tellement de choses, tellement de choses. Il y a beaucoup d'endroits qui sont changé physiquement, vraiment, vraiment, vraiment.

Ils construisent des maisons pour désengorger les bidonvilles. On comprend que c'est la priorité pour eux mais pour nous ce n'est pas la priorité. Pour nous, c'est de construire des infrastructures qui permettent à ces jeunes là de s'occuper quelque soit leur âge. Un jeune qui n'est pas majeur, il doit avoir un espace dédié. On ne peut pas tous les mélanger. Ils ont construit des parcs bien sûr, mais les parcs c'est pour les enfants. Les grands n'ont pas leur propre espace pour exister. Du coup ils vont venir dans l'espace des enfants, c'est ce qui se passe tous les soirs. Vu qu'ils ont pas d'espace pour s'exprimer, ils viennent squatter les parcs des gamins. Il faudrait des endroits ou des projets pour que les ces jeunes se rencontrent enfin. Plus ils s'éloignent, plus il y a des rivalités et des groupes se créent par ci par là. S'ils se rassemblent, s'ils jouent ensemble, il y aura cette amitié qui s'installe et je pense que c'est à partir de là que les codes vont se casser, c'est mon groupe, c'est machin, ça va commencer à se casser.

Il y a plusieurs stades, mais quel sport pour accueillir ces jeunes là ? Il y a le foot. Mais il y a pas beaucoup de choix de disciplines. C'est pas tout le monde qui aime le foot, c'est pas tous les gamins qui aiment courir, c'est pas tous les gamins qui aiment le rugby. Qu'est-ce qui se fait encore ? Il y a un club de rugby mais il n'est pas ouvert aux jeunes. Il y a pas de club d'athlétisme reconnu. Il y a quoi ? Pendant les vacances il devrait y avoir des espaces dédiés parce-que c'est là qu'on commence à avoir des groupes secrets, ils sont là, ils ont tout le temps d'aller traîner ensemble. Et à la rentrée tu vas avoir des bus caillassés parce que untel a fait ça pendant les vacances. La rentrée là c'est toujours un problème, partout, dans toutes les communes.

**J'aimerais
associer les gens
aux projets
des artistes.**

— ON VIT COMME TOUT LE MONDE,
ON VIT BIEN.

OK D'ACCORD, ALORS T'AURAIS
AIMÉ LA VIE DE DEMAIN
COMMENT ?

— J'AIMERAI QUE ÇA DEVIENNE
BEAU.

OUI D'ACCORD, ET SI TU APPRENAIS
QUE BIENTÔT Y AURA QUE DES
MAISONS EN DUR ICI, TU SERAIS
D'ACCORD DE PAYER POUR Y
HABITER ?

— OUI

CHAHIDA



Je m'appelle Anna, j'ai 17 ans.

La vie y est bien mais c'est un peu dur, un peu compliqué en fait, il y a trop de délinquance là bas. Viens le soir, tu vas voir (rires). Le soir on sort pas, on nous dit : il y a trop de délinquants. Les gens ont peur, même les hommes, c'est les premiers qui ont peur. Il n'y a pas beaucoup d'agressions, je connais personne qui s'est fait agresser, mais je sors pas, je parle pas avec les gens, j'ai pas beaucoup d'amis ici, je reste à la maison.

Je fais le ménage, je regarde la télé, je fais à manger et je vais au lit. Quand je suis à la maison, si je sors c'est pour aller à Dagoni prendre des cours de français et de maths le samedi et le dimanche. C'est tout. Et cours de couture aussi. Je vais pas à l'école, j'ai pas encore trouvé une place, j'attends. Voila.

Je suis arrivée de Mohéli en 2022 à Mayotte. J'habite avec ma tante, Papi son mari et ses enfants. Ils sont grands, je sais pas leur âge. On est pas amis, ils se la pètent un petit peu trop. Ils ont la nationalité française, c'est comme ça ici. Je dis pas tout le monde, mais des gens ici se la pètent trop. Je m'entends bien avec ma tante, Al Hamdoulilah. Elle est gentille, c'est la soeur de mon papa.

Je sais pas si je veux rester à la Vigie. Il y a trop de poussière là bas. Moi, je sors pas, c'est tranquille, je reste à la maison. J'aime le wifi, me connecter, je parle avec mes ami-es aux Comores, ma famille, je regarde les séries que je veux, je fais des recherches. La Vigie c'est pas mal. Mais Mohéli c'est chez moi, j'aimerais y aller mais avec des conditions, des papiers, une vie normale en fait, parce-que là bas c'est la misère. Une vie normale. Si je termine mes études et je gagne mon propre argent, là bas, même si j'ai mon bac, je vais rester à la maison et faire à manger pour les gens. Je suis pas obligée mais même si je termine mes études et je trouve pas un boulot, je serai donc obligée de rester à la maison. Mon rêve c'est de devenir infirmière et de travailler à Mayotte. Inch Allah.

44

MOHELI C'EST CHEZ MOI, J'AIMERAIS
Y ALLER MAIS AVEC DES CONDITIONS,
DES PAPIERS, UNE VIE NORMALE
EN FAIT...



Je m'appelle Hayada, j'ai 15 ans.

Les conditions là bas (à la Vigie), je trouve que ça va, mais les personnes trouvent plutôt des trucs à dire. C'est vrai, il y a des choses ça va pas bien, d'autres ça va. Tout le monde voit le côté mauvais, mais il y a aussi des côtés bien. Parce-qu'il y a une très belle vue, on peut voir tout ce qu'on veut voir, on peut avoir de l'air frais, comme moi, je suis une personne qui aime bien avoir ma bulle et quand je suis là bas je peux avoir ma bulle, je peux sortir de chez moi et aller quelque part m'asseoir, prendre l'air et me sentir libre, alors j'ai bien ma bulle. Je peux dire aussi que je me fais beaucoup d'amis chaque jour qui passe et on a des choses à faire, on s'est fait même des groupes pour chanter, danser, des trucs comme ça, des Mbiwi (cérémonies), pour amener les mariés. On a aussi appris à se connaître entre filles. Il y a plein de choses à dire là bas. Quand je suis avec des personnes, des fois ça me stresse, alors j'ai besoin d'une bulle, je sors pour m'enfermer quelque part et être loin des personnes et quand je reviens je vais juste m'enfermer dans ma chambre.

Je suis née à Mayotte, je vis avec ma mère et deux frères et soeurs. Moi et la petite soeur nous aimons bien embêter le petit garçon. C'est le garçon, il est préféré de maman.

C'est possible de sortir, jusque à 19h, après j'ai plus le droit de sortir. Je m'amuse avec mes amies, ou sinon je vais dans des concours. Nous avons gagné un concours de jeune talents, moi et une amie qui est à la Vigie. Nous avons de très belles voix, on nous a prises dans ce concours, on fait des projets, on nous appelle, alors j'ai tout mon temps pour faire mes trucs.

Je me suis inscrite au lycée de Sada, je passe en seconde. Je dois me lever à 4h du matin, et chercher des copines pour prendre la route, prendre vite la barge. Je rêve de devenir docteur en pédiatrie.

A la Vigie, il y a des espaces où on prépare les danses pour des grands mariages, il y a beaucoup de mariages à la Vigie. On va prendre les terrains et faire un mariage. On s'entraîne pour les danses et les répétitions dans les maisons.

J'aimerais

**qu'on mange à la
Vigie, qu'on nous
prépare à manger.**



Je m'appelle Shaima, j'ai 21 ans.

Avant j'habitais à la Vigie, maintenant j'habite à Labattoir. C'est difficile d'y vivre, il y a pas d'eau, parfois on va prendre des cartes et si on en a pas, on peut pas prendre d'eau. Il y a pas de routes, que des chemins, nos mamans escaladent toujours pour prendre des choses, même les courses, on les met dans un kalaga (panier). La vie là bas c'est difficile. Des gens disent qu'il y a de la délinquance à la Vigie mais je me dis que c'est pas la délinquance qui fait ça, mais l'Etat. Il y a pas de travail. Tant qu'il y a pas de travail, des jeunes vont faire des conneries. Si on a du travail, on va travailler tous les jours pour gagner notre vie. C'est difficile dans ma vie, tant que j'ai pas de papiers, je peux pas circuler. Je reste toujours enfermée à la maison et c'est saoulant, la vie à la maison c'est pas une vie, il faut qu'on cherche notre vie à sortir, à chercher des emplois. Parfois ils ne donnent pas de travail, parce-qu'on a pas de papiers et s'ils nous en donnent, ils vont faire comme si on est des esclaves. Ils nous donnent beaucoup de travail, faire la cuisine, préparer le repas et quand le mois va finir on va me donner 200 euros ou 100 euros. Parfois on me paye pas. Les personnes qui ont des papiers, si elles voient qu'on en a pas, elles vont nous proposer des travaux à faire, parfois elles nous payent, parfois non. C'est difficile. Tant qu'à Mayotte on a pas de papiers on ne peut pas vivre paisiblement. Toujours on prend des risques, pour travailler, pour gagner notre vie, on peut pas voler, si on travaille pas on doit voler pour vivre, pour manger et c'est pas bien. C'est ce que je voulais dire.

46 Il y a des délinquantes parfois dans des groupes, elles tabassent les filles qui volent leur copain. C'est les garçons qui les emmènent. Si on vole les petits copains des filles, elles vont nous frapper. Oui. Des jeunes femmes qui sont avec des délinquants, elles ont rien à faire là.

J'ai jamais entendu parler de prostitution. C'est un quartier calme, mais parfois il y a des jeunes des quartiers qui vont chercher d'autres jeunes et les bagarres commencent. Les jeunes de Labattoir vont monter à la Vigie, tabasser les petits là bas, après ils vont redescendre à Labattoir tabasser les jeunes qu'ils vont trouver, casser des voitures. On peut pas casser la voiture de quelqu'un qui a beaucoup travaillé dans sa vie pour avoir cette voiture. Je sais que cette voiture, si je suis sur la route, il y a quelqu'un qui me voit, qui peut m'aider et m'amener chez moi. Et c'est pas bien de casser des voitures des gens, c'est pas l'argent de l'Etat. Des jeunes délinquants qui cassent des bus, c'est pas une excuse, les bus c'est pour des élèves qui vont à l'école, améliorer leur vie, gagner leur vie un jour. Ce sont des jeunes qui organisent tout ça. Acheter des machettes, des couteaux pour aller combattre un autre quartier. Je sais pas ce qu'ils ont depuis, mais je sais que c'est quelque chose qui existe depuis l'antiquité, je crois. Parfois des centaines de jeunes arrivent dans la rue, des délinquants, mais c'est pas à la ville, ils vont à la campagne pour discuter leur plan, dans les forêts derrière la Vigie, vers la plage.

Ca fait 6 ans que je suis à Mayotte, bientôt 7 ans. Je suis comorienne, d'Anjouan. J'ai envie de construire ma petite entreprise pour aider les jeunes qui n'ont pas de travail, j'ai un rêve d'un jour construire un orphelinat, ou une école, ou un hôpital pour les enfants malades ou les handicapés. Il y a des enfants malades qui restent toujours à la maison. On est des êtres humains, on doit être tous ensemble, même à l'école. Parfois il y a des jeunes qui harcèlent les handicapés ou les gens qui ne sont pas de la même société

qu'eux, parce-qu'ils sont riches et nous on est pauvres. J'ai un rêve de faire de grands projets pour les handicapés, les gens malades, pour aider les jeunes.

Il y a de la maltraitance faite aux femmes, même si nos voisines ou les gens ne disent pas ce qu'elles ressentent, mais je sens qu'il y a de la maltraitance. Un homme, s'il se marie avec moi qui suis comorienne, j'ai des enfants avec lui, il va en reconnaître que la moitié, il veut pas reconnaître les autres enfants. Tu as des enfants, il faut que tu les reconnais tous. Ils disent qu'ils font ça parce-qu'il y a des femmes qui ne veulent que des papiers et quand elle va les avoir, elle va le quitter. C'est pour ça qu'ils réagissent comme ça. Mais je crois que c'est pas une excuse. Ce sont des hommes qui ont plusieurs femmes et il y en a beaucoup, mais pas dans ma famille. Mais je connais des gens qui ne sont pas ici, mais aux Comores, parce-que la vie ici est compliquée, ils ont préféré partir.

J'aimerais

**que les gens de la
Vigie s'occupent
eux-mêmes de leur
environnement.**

C'EST DIFFICILE DANS MA VIE, TANT
JE N'AI PAS DE PAPIERS, JE NE PEUX PAS CIRCULER. JE RESTE
TOUJOURS ENFERMÉE À LA MAISON
ET C'EST SAOULANT, LA VIE À LA
MAISON C'EST PAS UNE VIE.
IL FAUT QU'ON CHERCHE NOTRE
VIE À SORTIR, À CHERCHER
DES EMPLOIS.

Je suis arrivée en 1996, 1998. J'étais enceinte

de mon troisième enfant, de 7 mois. J'étais à Pamandzi vers la plage et je suis montée à la Vigie. Depuis ce jour là, je suis jamais partie de la Vigie, je suis toujours restée là. A cette époque, la Vigie c'était encore bien, j'ai une voisine là, on vivait, on restait dehors jusque à la fin de la nuit, parfois l'heure passait et on le voyait pas du tout. On était tranquilles, on avait pas peur d'être tuées. Je te jure qu'on était là jusqu'à ce que les gens aillent à la mosquée. On mettait de la musique, on jouait, on dormait sur la route. On était là. Maintenant vers 18 heures tu oses pas sortir dehors. Maintenant pour jouer, je me mets juste dehors, j'appelle ma voisine, on joue. Quand je vais jouer ou que je veux aller de l'autre côté, il y a un petit chemin et quand je passe là je suis pas du tout tranquille. Je me dis qu'à cette heure ci, vers 19:00 c'est le bon moment, les petits enfants, les petits ados qui se prennent pour des bandits, sont là. Donc quand je ne vois personne, je cours.

Une fois ça s'est produit mais c'était avec mes enfants, c'était pas moi. J'étais chez une amie et je leur ai dit : allez-y, rentrez à la maison. Vers 20h, une personne a dit : attention, ils arrivent. Ils vont jusque à 50 ados, c'est même pas des grandes personnes, ce sont des enfants de 13 ans, 9 ans, mais ils se cagoulent la plupart du temps. Il y a pas longtemps, j'étais de l'autre côté et j'ai entendu que les deux minots du territoire étaient là. Et j'ai vu une personne qui venait de la mosquée, en train de courir, elle est venue me dire : là bas c'est chaud. J'ai un ami, j'étais chez lui lorsqu'ils sont arrivés, il m'a dit : viens je te raccompagne, apparemment les délinquants sont là. J'ai dit : ok d'accord. Donc, lui, il ouvre la porte et au lieu de me dire : attention ils arrivent, il m'a rien dit, il a juste fermé la porte. Moi, je savais pas donc j'ai ouvert la porte et je le suis retrouvée devant eux. J'ai commencé à marcher tout doucement, à baisser les yeux, à les regarder, mais quand je passais je leur disais : mes enfants, vous voulez bien me laisser passer s'il vous plaît ? Eux ils disaient rien et me laissaient passer. Et au moment où j'arrive presque chez moi, je vois un enfant debout à côté d'un poteau, cagoulé. Je pensais qu'il était tranquille et je lui ai dit : fais attention parce-qu'ils sont là bas. Mais lorsque je lui ai tourné mon dos, j'ai vu qu'il avait une grande machette avec lui et j'ai compris. J'avais peur mais je lui ai rien dit, j'ai commencé à marcher tout doucement jusqu'à chez moi. Je marchais tout doucement, je marchais tout doucement et dès que j'ai complètement tourné le dos et qu'il me voyait pas j'ai couru jusqu'à ce que je rentre chez moi.

Je peux dormir chez moi et avoir envie d'aller aux toilettes, j'ai pas peur des esprits, j'ai pas peur des djinns mais j'ose pas sortir pour aller aux toilettes. Il y a une lumière chez moi, elle brille dans toute la cour et tu vois tout. Même les poules ne dorment pas. Des fois je dors et j'entends des bruits de machettes, comme ça, ils sautent, devant là, devant, devant, devant ma cour et quand je me lève le matin, des fois je trouve ma cour qui tombe par terre. Je les entends quand ils le font mais j'ose pas sortir, j'ose même pas tousser. Une fois une personne s'est faite tabasser et on s'était tous dit que le matin on allait juste trouver son cadavre. On a juste trouvé la cour qui était tombée mais il n'y avait pas de corps.

Avant il y avait quelques maisons. Il y avait un poteau là bas et un autre poteau là bas, où les gens venaient prendre de la lumière. Il faisait sombre à cette époque là. Quand je suis arrivée il y avait tellement de plantes, d'herbe, beaucoup de choses en fait, même

la route c'était juste un chemin. Il y a une personne, il avait plein de champs et c'est lui qui a commencé à faire les routes. Quand il pleuvait, il y avait beaucoup de trous, donc quand tu marchais, l'eau t'arrivait là. Quand ils ont mis la route, les maisons ont commencé à apparaître. Quand je suis arrivée, il y avait juste la maison de ma voisine, ma maison et la maison qu'il y a à côté. Il y avait une seule maison en béton, en dur, et c'était une maison Sim qui avait deux chambres. La personne qui habitait là voulait pas mettre une cour dans sa maison. Quand tu te mettais du côté de chez moi, tu voyais un peu tout ce côté de la Vigie. Il y avait une maison en tôle, et quand les gens ont commencé à venir ils ont trouvé que j'étais déjà là. Et là il n'y avait pas de maison. De chez moi à de l'autre côté il y avait pas de maison. Il y avait une cour de feuilles de cocotier.

En fait, chez nous c'est la Vigie Amine. De l'autre côté là bas c'est la Vigie Ahamadapolis. Il y a aussi la Vigie Missondi, quand tu descends sur la route c'est la Vigie, je ne sais plus. Quand tu descends un tout petit peu vers Ahamadapolis, je sais pas trop comment elle s'appelle. (elle répond au téléphone) Mais la Vigie est composée de plusieurs quartiers. C'est pas juste un village, la Vigie. Les noms des quartiers, c'est des personnes qui sont mortes, on leur a donné ces noms, ou des personnes assez importantes. Chez moi par exemple, il y a une grand mère, quand elle est morte on a donné son nom à la ruelle.

Vu que cette parcelle c'est chez nous, on a donné le nom de Saïdi Mconi à ce quartier là, à partir de là bas jusque ici. Ensuite on était parties à la mairie parce-qu'il y avait un panneau qui était écrit : rue clandestine. On est parties leur dire : attendez, il y a pas de clandestins là bas, pourquoi vous mettez clandestin ? Et on nous a dit : écoute, si tu veux donner ton nom au quartier, vas-y. Ahamadapolis, c'est à cause du seul policier du coin, donc on a donné le nom. D'autres personnes, je sais pas si c'est parce-qu'elles sont mortes qu'on leur a attribué le nom au quartier.

Avant, on était pas beaucoup, on jouait. On avait pas besoin d'aller loin pour jouer, on se retrouvait devant nos maisons, on mettait de la musique, on jouait, on restait là jusque tard la nuit, il faisait tout noir, il y avait pas encore de lumière, seulement deux poteaux de ce côté là. Mais maintenant j'ose pas trop sortir pour jouer, j'ai un peu peur pour mes enfants. Même mes enfants osent pas venir à Mayotte quand ils entendent ce qui se passe ici.

Franchement, la seule chose que j'aimerais qu'on trouve à la Vigie, c'est que tous les enfants qui habitent ici aillent à l'école. Leur école se trouve très loin, imagine un enfant de 3 ans, tu vas l'amener à l'école au Four à Chaud. En vrai, les gens ici à la Vigie ne sortent pas, ce qui les fait sortir, ce sont leurs enfants quand ils les amènent à l'école. Donc si on pouvait construire une école ici ce serait trop trop bien. On a des enfants qui sont petits et on peut pas tout le temps les emmener à l'école, on veut aller au travail, ça serait encore mieux qu'on ait une école ici.

J'aimerais

**utiliser les murs de
tôles, de briques,
exposer des photos
dans la rue.**

Tu es arrivé en Petite Terre à quel âge ?

Je sais pas, j'avais même pas... j'ai pas de souvenirs.

Comment, tu a pas de souvenirs, tu te rappelles pas ? Tu étais trop petit ?

Oui !

Et c'était comment ton enfance ?

Quand je suis venu ici, j'ai habité à Pamandzi, j'étais même pas encore à l'école, je venais à Labattoir là bas, à de la Vigie. A l'école Labattoir 5.

On va recommencer, présente toi.

Je m'appelle Sofa, j'ai 28, bientôt 29 ans, le 5 décembre.

Tu as fait des études ?

Jusque en 4ème, mais la 4ème je l'ai pas obtenue, on peut dire jusque en 5ème. J'étais passé en 4ème mais je l'ai pas étudiée. J'y ai même pas été une journée.

Pourquoi ?

50

C'est la délinquance que je suis en train de vivre.

T'avais pas envie d'y aller ?

Je vivais bizarre. Même les habits que je mettais dans la journée, ça durait 5 jours, 6 jours. Quand j'arrivais à l'école j'arrivais pas à les enlever.

Tu avais pas de vêtements de rechange, tu avais les mêmes tout le temps.

Oui !

Ta famille était ou ?

Aux Comores.

Mais tu es né ici ?

Quand j'ai quitté l'école, ma famille avait été expulsée aux Comores. Après j'étais seul ici.

Tu avais quel âge ?

Peut-être 16 ans, 15 ans comme ça.

Tu étais présent quand c'est arrivé ?

J'étais pas présent, j'étais à l'école. En plus de ça ma mère est venue me chercher à l'école, le Principal de l'école est venu dans ma classe, il m'a appelé. Et quand je suis allé dans son bureau, je vois 2 gendarmes. Après je me suis rendu, comme si j'avais fait un truc. J'entends que ma mère va être expulsée aux Comores. C'est ma mère, mais je suis né ici,

même le principal je lui dis. Ma mère est née là bas. On m'a dit que je dois choisir. J'ai dit que je peux pas laisser tomber ma mère.

Et tu l'as accompagnée ?

Oui, je suis allé là bas, puis je suis revenu ici, même pas 3 jours après. Ils (ma famille) m'ont fait revenir le troisième jour. Les gens à l'école me disaient : il est parti aux Comores, mais je les calculais même pas.

Mais ta mère quand elle a été expulsée... C'est important : quand elle a été expulsée, tu vivais où ? Tu as déménagé ?

Je vivais au même endroit mais je vivais seul. Mes soeurs avaient une famille parce-qu'elles avaient d'autres pères. Puis leur famille de père est partie (et elles avec). Je vivais seul dans la maison, je payais rien parce-qu'on avait construit comme un banga. Je vivais là parce ma mère était pas là et il y avait beaucoup de choses dedans, je vais pas laisser tomber pour que les gens viennent prendre, s'il y a pas quelqu'un là. J'ai gardé la maison je sais pas combien de temps, mais à des moments je supportais pas.

Raconte moi l'histoire où tu es parti à la Préfecture.

On m'avait donné une convocation, première demande. Elle était jaune, la convocation. Quand je suis allé, j'ai trouvé un vigile, il m'a même pas laissé entrer là bas, j'ai donné ma convocation, là, j'ai dit que c'est une première demande.

Il y avait personne autour ?

Si, il y avait beaucoup de gens. Après le secrétaire il a regardé, il a jeté même par terre. Il y avait beaucoup de gens, j'ai ramassé mon truc devant les gens. 51

C'était en quelle année ?

2012, 2013 comme ça.

QUAND JE SUIS ALLÉ, J'AI TROUVÉ UN
VIGILE, IL M'A MÊME PAS LAISSÉ
ENTRER LÀ BAS, J'AI DONNÉ MA
CONVOCATION !!!

Tu te rappelles du mois ?

Je sais pas. Après la convocation était chez moi dans un dossier, mais il s'est passé beaucoup de choses. C'est ma vie qui est en jeu là. C'est pour ça, c'est ma vie qu'on a jouée. Ici ils sont des racistes, même si on est noirs. Nous les noirs on est des racistes envers les noirs.

Et ta mère elle est revenue ?

Elle est là, elle a ses papiers, un titre de séjour.

Mais tu peux pas le faire grâce à ta mère ?

Je veux pas.

Pourquoi ?

Je veux pas.

Tu t'entends pas avec elle ?

Si, mais je veux pas entrer dans les dossiers de ma mère, je veux me débrouiller tout seul, pour mon dossier. Je veux pas entrer dans son dossier.

Mais qu'est-ce que tu voudrais faire dans la vie ?

Dans la vie, n'importe quelle chose, même si je vends des barrettes, des quoi, je sais pas quoi, sécurité, bâtiment, jardinage.

Mais tu fais partie du gang avec le général ?

Arrête les gangs là, je veux pas parler des gangs. C'est déjà trop longtemps que j'ai arrêté.

Ah, tu as arrêté, je savais pas. Je pensais que tu étais le sous général.

Je suis pas dedans, moi je marche tout seul, quand on se voit on est des êtres humains. Si je te vois je te connais depuis longtemps, je peux pas te lâcher. Eh mon gars, ça va, ça va... Je suis pas dans les caillassages. Je suis pas dedans, je te dis sincèrement.

Mais c'est qui alors, ça existe encore ?

Non, pas ici, pour l'instant. S'il y a des embrouilles, on peut caillasser une voiture garée. Moi j'ai un groupe, toi tu as un groupe, tu vois, on va se bagarrer et la voiture qui est à coté... tu vois...

Je vois un peu. Mais tu peux être embarqué dans un truc parce-que c'est tes partenaires. Si le général a un problème, tu es obligé d'intervenir, de l'aider ?

52 Si je suis avec lui.

Même si tu l'es pas et qu'il a un problème ?

C'est mon ami, mon petit frère, oui. Je le défends si je suis là. Si je sais pas la conversation qui a eu lieu, je pourrais pas l'aider. Si je suis avec lui et toi tu viens l'agresser...

Si tu as pas le temps de comprendre, tu vas intervenir.

Je vais le faire si je comprends. Si je comprends pas je vais pas intervenir.

Tu réfléchis quoi.

Si je vois des gens et je comprends pas l'objectif, j'interviens pas.

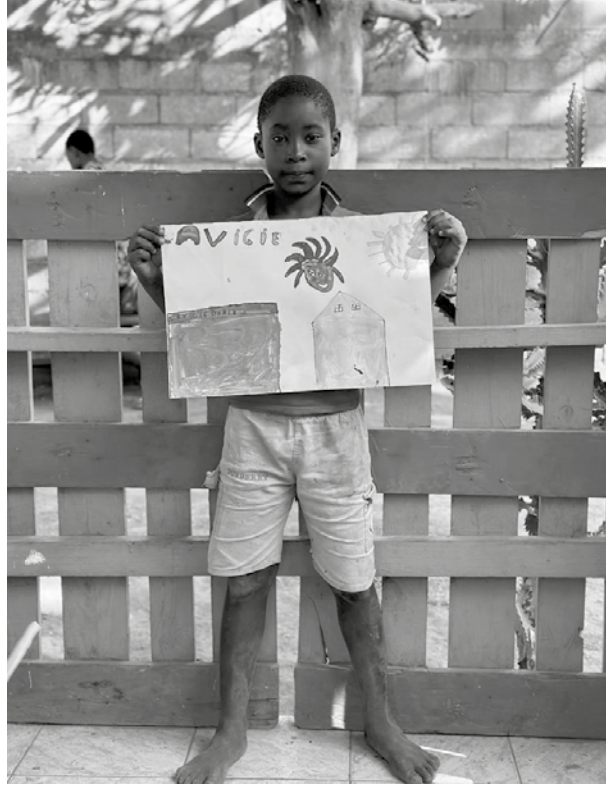
Vos trucs de gangs comment ça marche ? Si tu as envie de sortir tu peux ?

C'est un gang pourri, c'est pas les gangs comme au Mexique. C'est des petites choses. Je suis pas dedans, je peux pas te dire. Je suis ma conscience à moi.

Il y a des règlements de compte ?

Partout, ça arrive.

**J'aimerais
faire vivre
ce quartier,
ses maisons.**



ALORS, DIS MOI COMMENT TU TROUVES
LA VIGIE ?

— MOCHE, PARCE - QUE FAUT SAVOIR QU'IL
Y A DEUX VIGIES . Y A LA VIGIE AMINE,
LE QUARTIER D'EN BAS, ENTRE PARENTHÈSE
UN QUARTIER CHIC. ET LA VIGIE DAGONI.

ET DONC JE VEUX SAVOIR COMMENT
TU TROUVES LA VIGIE AMINE ?

— LA VIGIE D'EN BAS ?

OUI, PAR RAPPORT A' ICI !

— BAH JE TROUVE QU'ELLE EST
MIEUX EN BAS

ET ICI TU TROUVES QUE C'EST
COMMENT ?

— JE T'AI DIT QUE JE TROUVE
QUE C'EST MOCHE.

CHAHÎDA

J'ai grandi à la Vigie,

j'avais à peu près 5-6 ans quand je suis arrivée à la Vigie, c'était dans les années 90. Je suis arrivée avec ma famille. La Vigie c'était la forêt, la nature, on ne trouvait que 2-3 maisons. Je vivais dans une maison en dur, une maison de famille. La vie était belle, parce-qu'il y avait pas de routes, c'est nous même qui faisons nos propres chemins, on allait chercher l'eau un peu loin, puiser l'eau. Ma maison était une des rares maisons (en dur) de la Vigie, au milieu d'une forêt. On allait cueillir des mangues, les cocos. Je vivais librement dans la Vigie.

J'ai fait toutes mes études ici, jusqu'à l'obtention du bac, puis je suis partie de Mayotte étudier à la Réunion. Quand je suis revenue en 2020, c'était plus la même Vigie. Pendant ces années je suis venue 2-3 fois en vacances, je voyais le changement. Déjà au collège déjà, on voyait les changements. J'ai un oncle qui vit pas loin de là où vous êtes, il y avait que 2-3 maisons ici. Quand je viens ici, c'est le chemin pour aller chez mon oncle, mais tout le temps je me perds, on retrouve pas comme avant. Avant tout était tracé par les gens, tout le monde avait tracé des chemins, les gens plantaient à coté. Aujourd'hui il y a des chemins dans tous les coins mais ce sont pas les mêmes, maintenant il y a plus de petits chemins, on peut même se perdre si on ne connaît pas. La maison où j'ai grandi existe toujours mais les environs c'est différent, ces chemins d'avant ont quasiment disparu.

54

Je travaille à la Communauté de Communes. Nous les jeunes d'aujourd'hui on veut le changement. On peut pas avoir tout comme en France ou à la Réunion mais quand on voyage on aimerait que notre ville aussi change comme ailleurs, on aimerait avoir l'accès aux routes, aux soins, comme tout le monde. Mais à la Vigie, on se sent comme abandonnés. On vit dans un coin, c'est pas comme dans tous les villages de Mayotte, à la Vigie il y a quasiment rien, il y a pas d'école et on fait un long trajet pour aller à l'école, pour... Même moi pour y aller je faisais un long trajet, mes parents n'avaient pas le temps de me déposer à l'école, il fallait que je (me débrouille). Par contre ici, ce qui est bien, c'est que tous les enfants des familles se mettent en groupe pour aller à l'école, on part en groupe. Même aujourd'hui, on s'appelle, on connaît qui est qui, qui va au collège.

J'habite toujours à la Vigie, dans la même maison. Là où j'habite, il y a l'accès au niveau des routes, il y a la route, c'est pas comme (en haut). La Vigie est répartie en plusieurs quartiers. Je suis coté Vigie Jimmy. On a donné des noms, si une personne est plus connue, tout de suite ce quartier appartient à cette personne. Et ça reste. Il y a la Vigie Ahamadapolis, la Vigie Bissondi, la Vigie Jimmy... On retrouve plusieurs noms de personnes connues. Jimmy, c'est un ancien gendarme qui a des maisons dans le secteur. Comme il est connu, on lui a donné le nom du quartier. Ma famille a aussi des maisons dans le secteur, elle fait partie des gens qui avaient des terrains dans l'ancienne Vigie, les vergers.

Je suis pour le projet (d'aménagement). Je me positionne en tant qu'habitante avant tout, et j'aimerais maintenant voir du changement dans ce quartier, voir du développement, voir des routes, voir une autre image, j'aimerais bien retrouver une autre image comme les jeunes qui voyagent, pour nous c'est un rêve de voir un changement dans ce quartier.

L'éclairage justement, vu que je suis chargée de gestion des actions urbaines de proximité, c'est des actions qui mènent à l'installation des bornes fontaines, d'éclairage public, des actions pour améliorer le cadre de vie des habitants du quartier. Il y a déjà des mats photovoltaïques et on aimerait bien qu'il y en ait plus. Il en faut et il faut la route. Il va y avoir des constructions de bâtiments, des logements sociaux, école primaire, crèche, à différents endroits dans la Vigie. On aimerait bien aussi une bibliothèque.

On a déjà réussi à héberger trois familles et on aimerait bien continuer. Les aménagements urbains sont destinés aux gens en situation régulière, mais il faut pas oublier qu'il y a les enfants aussi, qui sont scolarisés, on essaye d'aider les familles qui ont des enfants.

La proportion de personnes en situation irrégulière est très importante, le quartier a été une sorte de refuge et il est en train de changer à travers les travaux. Ça va en partie y mettre fin. La question, c'est où vont aller les gens qui n'ont pas de papiers et là dessus on a pas de réponse. C'est pas nous qui gérons ça. Pour ceux qui peuvent être relogés, il ne faut pas oublier, il y a aussi des critères à suivre, situation administrative, situation financière. Un logement il faut le payer, c'est pas gratuit.

On va devoir modifier, rogner des parcelles pour faire passer les rues, un tracé a été fait. On a eu une réunion avec les propriétaires de ces parcelles qui sont au courant, qui sont d'accord.

Etre des deux cotés de l'histoire c'est compliqué, mais en même temps c'est un challenge, pour moi, je suis contente d'être habitante et de faire partie de l'ANRU. Je me dis : j'ai déjà un pied dedans, je serai plus poussée à y travailler, ça me semble nécessaire de faire ces travaux, pour éviter que les gens portent des bouteilles de gaz sur la tête, des sacs de riz, des cartons de viande. Le plus difficile c'est quand il pleut, pour les enfants... Il va y avoir des terrains de jeu, ça fait partie des actions de gestion de proximité. Il y a des projets, mais il y a des gros problèmes de foncier pour les faire. Il y a très peu d'espaces non privés à cause de ça. Ne serait-ce que temporairement on aimerait pouvoir faire des aires de jeu pour les enfants, des équipements sportifs pour les jeunes, les adultes. Il y aurait moins de difficultés de violence.

Je veux ajouter quelque chose : au niveau de la mémoire du quartier, recréer, retracer, j'aimerais bien figer ce moment de l'état actuel de la Vigie avant le projet ANRU en prenant des photos et en comparant à après les travaux, voir le changement. On va repousser des clôtures, il y a des bangas qui seront détruits. Si vous pouvez le faire, je peux aller sur le terrain vous montrer les endroits, faire une marche et photographier ce qui va changer.

J'aimerais

**voir les habitants
nettoyer leur
quartier, ce qui est
magnifique.**

J'aimerais faire un film de cette action.

J'AIMERAIS BIEN RETROUVER UNE AUTRE
IMAGE, LES JEUNES QUI VOYAGENT, POUR
NOUS C'EST UN RÊVE, VOIR UN
CHANGEMENT DANS CE QUARTIER.

Quels sont tes souvenirs de la Vigie, les histoires que tu as entendu ? Après tu sais, on peut rentrer, on s'assoit, comme ça tu es bien.

Non non, il y a pas de souci, je suis bien là.

Mais on rentre quand même ?

Oui, on rentre.

D'où vient le nom de la Vigie ?

On l'a appelée comme ça parce-qu'il y avait trop de poussière. Trop de boue, c'est la poussière qui a fait que cet endroit est appelé la Vigie. Qu'est-ce que tu veux savoir de plus ?

Toi quand tu es arrivé, c'était comment la Vigie ?

Il y avait le miassi (une plante). Il y avait tout, de là où je suis jusque là bas. Il y avait ce miassi.

Tu peux m'expliquer ce que c'est ?

Ca c'est sanzi (lentilles), on appelle ça le sanzi. Il y avait pas de maisons, ces maisons sont arrivées il y a pas longtemps. Il y avait juste le miassi qui était ici. C'était un champ vaste de miassi. A cette époque les maisons commençaient à venir doucement doucement, la première maison c'est la maison du commandant de la barge, c'est la première maison qui a été construite ici à la Vigie. Le commandant Estelle, qu'on appelle Jimu. Je sais que la Vigie est composée de plusieurs quartiers, il y a plusieurs La Vigie.

Cette Vigie c'est laquelle ?

Ahamadapolis.

Pourquoi on l'appelle Ahamadapolis ?

Quand tu es là bas et que tu veux quelqu'un d'ici tu es obligé de dire Ahamadapolis. Et le taxi te dépose directement. Il y a la Vigie centre vers Doukabé (un magasin). La première Vigie c'est la Vigie centre, là où nous sommes. Ahamadapolis, ça c'est l'adresse, quand tu veux quelqu'un qui habite de ce côté ci, tu dis Ahamadapolis, mais quand tu dis juste aller à la Vigie, en fait tu es perdu, il faut que tu mettes l'adresse. Si tu dis la Vigie Ben Mohamed, la Vigie de Maymoun c'est vers Sodicash (un magasin), mais si tu dis juste La Vigie, là ça marche pas, tu seras perdu.

D'accord. Est-ce que tu peu me raconter comment c'était avant ? Parce-que j'imagine bien qu'il y avait pas de voitures, pas de routes.

En fait non, il y avait pas de routes, c'est nous qui avons commencé à créer des routes et la personne que tu vois là avec son tractopelle, c'est vraiment avec elle qu'on a commencé à faire des routes. Mais ici il y avait pas de routes, donc si tu portais quelque chose de chez toi jusque en bas c'était une affaire quand même. Non, ici il y avait pas encore de route, on a juste fait des chemins pour que l'endroit soit accessible, mais là ils ont commencé à fermer un peu les routes.

Si tu sais qu'on va changer la Vigie, comment tu te vois dans la Vigie pour que tu te sentes bien ?

Ca serait beau déjà. J'aimerais bien qu'il y ait des routes, comme ça les taxis vont descendre directement devant la porte, parce-qu'il y a des gens qui transportent de l'eau d'en bas jusque ici, jusqu'à ce qu'ils meurent.

Donc tu te rappelles pas s'il y a des histoires qu'on disait aux gens pour leur faire peur, des choses comme ça ? Je me rends compte qu'ici il y a pas longtemps que les poteaux sont là.

Ca fait pas longtemps, oui, mais c'est vrai, il y a des poteaux mais on a pas forcément d'électricité. Même aujourd'hui il y a pas de lumière, ils ont mis des panneaux solaires, comme ça les gens peuvent avoir de la lumière, mais il y a pas de lumière quoi. Moi avant, vu que j'habite ici, je sortais, tout ça, mais cette violence, c'est il y a pas longtemps. Je restais jusque à minuit, 2h du matin, ou 3h, j'étais tout seul quoi et personne ne faisait rien.

Et moi je veux vraiment savoir, comme tu m'as parlé de ce miassi, de ce champ, de ces choses en fait...

Ce miassi c'est vraiment la chose la plus importante qui était là. C'est ce qu'on appelle des sanzi, c'est de la même famille que les lentilles. Non c'est pas ça, sanzi c'est la plante avec laquelle on fait du thé.

Tu as soulevé toutes les questions, en fait moi ça va. Je vais bien là.

Ok d'accord.

J'aimerais

**que les gens soient
heureux d'être
dans l'endroit où ils
vivent.**

57

(discussion dans la rue)

ICI LES GENS DISENT QUE LE DÉPARTEMENT
DE FRANCE EST RESTÉ LÀ OÙ IL Y A LA
ROUTE NA[C]TIONALE, MAIS ICI EN
HAUTEUR, C'EST PAS UN DÉPARTEMENT,
C'EST JUSTE UN PETIT QUARTIER,
UN PETIT VILLAGE
DÉLAISSÉ.

Je suis arrivé à Mayotte à 6 ans avec ma mère.

Je m'appelle Léon, j'ai 22 ans, je suis malgache. On est venus en Kwassa, et voilà, mais j'étais encore petit, j'ai pas de souvenirs du voyage. A notre arrivée à Mayotte, ma mère s'est installée à Labattoir chez un monsieur qui était venu nous prendre à Badamiers (à l'arrivée du Kwassa). On a d'abord vécu à Labattoir et quand j'étais en 5ème on a commencé à vivre à la Vigie. J'avais 14 ans. Ma mère s'est mariée avec mon beau père et à Labattoir il y avait nulle part où s'installer, il y avait qu'ici. J'ai un frère et une soeur, il est en 5ème et la petite est en cp.

Etre enfant c'est bien, c'est en grandissant qu'on voit les changements. On me parlait du fait d'être étranger mais je le prenais pas trop au sérieux. C'est quand j'ai eu mes 18 ans et que j'ai commencé à rentrer au CRA (Centre de Rétention Administrative), que j'ai compris. Je suis rentré au CRA 4 fois. Pour me faire sortir ma mère était à chaque fois obligée de sortir 500 euros à l'avocat. La première fois j'ai fait 2 jours, la deuxième j'ai fait 3 jours, la troisième fois ça a pas duré, et la quatrième fois 2 jours. La dernière fois c'était récemment.

58

Je peux pas circuler, je circule pas. Je suis tout le temps sur la Vigie, emprisonné. Les gens d'en bas nous critiquent trop, quand ils voient un jeune de la Vigie qui descend en bas, ils veulent le frapper. On est attaqués, c'est ça. Les jeunes nous attaquent et les adultes disent rien, des règlements de compte, des trucs comme ça. Il y a des bagarres, même des fois ils ramènent des jeunes de Grande Terre pour se battre contre nous. Des fois ils montent à la Vigie. En 2022 ils sont montés et ont tué des gens. Chaque chose qui se passe soit à Pamandzi ou Labattoir, c'est les jeunes de la Vigie, alors que c'est faux. Les jeunes de Labattoir et Pamandzi peuvent agir comme ils veulent. Certains ont des papiers, d'autres pas, ils sont mélangés en fait. C'est comme deux territoires qui s'affrontent. Je peux pas descendre à la fois à cause de la police et à cause des jeunes.

J'ai fait mes études à Mayotte jusqu'en terminale, j'ai obtenu mon CAP. Je voulais continuer encore plus mais vu ma situation, je peux pas. J'ai déposé des demandes depuis 2018 et on m'a jamais donné de réponse. C'est ce que je comprends pas.

La Vigie est un quartier bien, c'est calme. On dit la Vigie c'est ci, c'est ça, mais on ne fait rien de mal, au contraire on aime aider, rendre service. Il y a de la solidarité entre les gens. C'est agréable à vivre. Matériellement les gens vivent dans des maisons en tôle, tout ça. Déjà les élus, quand ils montent à la Vigie c'est seulement pour venir nous dire : venez nous voter, on va faire un changement, faire ceci, cela, et à la fin ils font rien. Je connais ça depuis longtemps, alors qu'au lieu de parler ils pourraient faire un petit geste, au moins... Les gens fonctionnent avec les lumières des téléphones. Même l'eau c'est galère. Il y a des mamans qui ramènent des jerrycan de 10 litres, de 5 litres, faire des kilomètres de marche pour aller mettre de l'eau dans des pompes à eau. C'est beau, la Vigie mais c'est compliqué. Il faudrait des routes, de l'eau, de la lumière, des terrains de sport. Un truc pour se divertir, se bouger, un terrain de basket, je sais pas. Ou même ouvrir un centre de formation pour les jeunes qui ont pas de papiers, comme ça ils les suivent, au fur et à mesure, aussi avec les démarches administratives. Dagoni est le seul centre qui s'occupe un peu de la population. J'ai des éducatrices des Apprentis d'Au-

teuil [association caritative], les éducateurs, leur rôle c'est de nous sortir de notre zone de confort, de nous faire voir des choses qu'on peut pas voir dans notre zone. On peut pas circuler comme on veut, alors qu'avec eux on peut faire des sorties bateau, des randonnées, des picnics, des bivouacs, du kayak, tout ça. Ils nous aident aussi administrativement. On est protégés. Même quand je suis au CRA, je les appelle et eux transfèrent mon dossier au CRA, chez l'assistante sociale, mais elle ne peut rien faire, du coup on est obligés de payer l'avocat. Plus les 1000 euros que je lui ai donné pour faire avancer mon dossier auprès de la Préfecture, jusque à maintenant. Ca va faire deux ans.

Je suis perdu, je sais pas si je suis en train d'aller de l'avant, de reculer ou si je suis bloqué sur moi-même. Mais je fais avec et je crois en Dieu, c'est tout. Je fais la prière. Après... J'ai l'idée de partir depuis longtemps, de descendre à Madagascar pour essayer une autre vie là bas, voir comment ça peut se passer. Vu qu'ici j'ai fait plus de 5 ans sans papiers et que je suis bloqué, je peux rien faire, j'ai un diplôme qui me sert à rien, je peux pas travailler avec, c'est compliqué. Je dois respecter la volonté de ma mère, j'ai été élevé comme ça. Je lui explique de temps en temps que ce serait bien de m'envoyer là bas, même si elle est ici et qu'elle m'envoie même que 100 euros par mois. Je pourrais vivre avec ça là bas. Elle a peur que ce soit plus dur pour moi d'être là bas qu'ici. Elle a peur que je tombe dans la misère.

J'ai confiance en moi, je sais de quoi je suis capable. Avec le trading je suis à fond dedans. J'ai demandé à une éducatrice en France de m'envoyer un livre de stratégie qui m'apprend à prendre des positions, quand vendre et quand acheter des actions. J'ai déjà essayé avec de l'argent réel même. Je mettais 50 euros, soit je gagnais 100 euros dans la journée, soit 120, un truc comme ça. Après, c'est des rêves que je fais tout le temps. Quand je vois que je gagne plus, je prends la confiance, j'ouvre plusieurs positions et c'est ce qui me fait retomber. C'est ce que je dois changer en moi en fait. Quand j'ouvre une position je me dis : non, c'est pas comme ça, alors que je dois avoir confiance en ce que je fais. Je prends des alertes, les signes qu'on m'envoie. J'ai les formations mais sans ordi ou un écran plus grand je peux pas le faire sur mon téléphone. Ca marche pas. C'est juste ça qui me bloque mais à part ça, je sais. Mes éducatrices me disent d'arrêter, que c'est de l'arnaque mais j'écoute pas les gens. Le trading c'est pas de l'arnaque, ton argent tu le gères toi même, si tu brules ton capital, c'est toi même qui l'as fait. Tu vois ce que tu fais. C'est un robot, on peut pas te tromper, c'est toi qui vas te tromper. Le trading, c'est pas un humain qui gère les graphiques, c'est compliqué. C'est ma vie, je dors avec. Des fois je me dis que c'est un message de Dieu, je sais pas. De mon côté, je me dis que si je me concentre vraiment dans le trading... Quand j'explique ça à d'autres personnes, mes potes, ma mère, des connaissances, c'est difficile pour eux de comprendre. Je leur ai expliqué qu'il y a moyen de se faire de l'argent, un jeu difficile pour gagner de l'argent facile. Je travaille beaucoup pour ça. Le trading c'est facile, en un mois, une semaine, mais c'est difficile sur les années parce-que chaque année tu dois changer de stratégie. C'est comme les humains, chaque année on change d'âge, de mentalité, c'est comme ça que ça fonctionne.

Si Mayotte se concentrait vraiment sur ça, si les jeunes apprenaient vraiment ça, je crois que ça va mettre de la richesse sur l'île. Après je sais pas, c'est comme l'école, ça prend un an, deux ans, trois ans pour que ça rentre bien. C'est Dieu qui donne et c'est Dieu qui reprend. Je m'en sors comme je veux. Les jeunes ne font pas partie des 1%, ils font partie des 99%. Les 1% ce sont ceux qui se préservent, à ne pas faire la fête, à se concentrer sur le travail. Je fais partie de ces gens là. Mon objectif c'est ma famille, il y a pas de plaisir, dans les soirées, concerts, tout ça. Je préfère rester chez moi même si je me retrouve tout

seul et que les autres sont sortis. Mes copains me trouvent bizarre, comme quoi je suis tout le temps sur mon téléphone. Je leur dis : vous comprenez pas, j'apprend des trucs. Je dis, venez si vous me croyez pas, c'est réel le trading, on cotise même. Je vais pas vous proposer quelque chose qui va vous mettre en faillite, j'ai envie de monter et de vous faire monter comme une équipe, un leader, il monte pas tout seul, il fait avancer l'équipe aussi. C'est en étant seul qu'on a du mental. Seul mais bien entouré.



J'aimerais

**faire la fête à la
Vigie.**

60

LA CLASSE MOYENNE, CEUX QUI
HABITENT EN VILLE, PLUS ILS
ACCUSENT LES JEUNES DE
DÉLINQUANCE, PLUS LA VIE
DEVIENT DÉLINQUANTE. J'AIMERAI
QUE CETTE FAÇON DE VOIR
DIMINUE UN PEU POUR QU'ILS
PUISSENT TROUVER UNE VIE
NORMALE COME TOUT LE
MONDE. (M)

MA YOUSRA.

Comment vous appelez-vous, mon père ?

Je m'appelle Mahamoudou M'hamadi.

J'habite la Vigie. Oui, depuis 2012.

Dites-moi monsieur, comment trouvez-vous la Vigie d'avant par rapport à celle d'aujourd'hui ? Est-ce que selon vous il y a eu une évolution ?

La Vigie d'avant, selon mon temps ? Ça a vraiment changé, car tu ne pouvais pas faire monter une voiture jusqu'ici par exemple, entre deux mètres à trois mètres des maisons. Il y avait de route, même les routes non goudronnées ça n'existait pas ! On a créé les poubelles dans les kawé (lit de rivière), tout ce qu'on pouvait jeter ! A cette époque il y avait pas de lumière. Tu comprends ?

Oui !

L'électricité partait d'en bas jusqu'ici, bon maintenant on commence à avoir des petits compteurs. Entre 2013 et 2014...

Quand les poteaux de lumières sont apparus, c'est ça ?

Tu comprends !

Oui, je me rappelle.

Du coup à ce moment-là, je suis là. Donc concernant les maisons il y en avait pas. Tout était verdure. Pas d'humain.

Oui, je me souviens.

Tu pouvais faire trois cents à six cents mètres pour voir une autre maison. Et maintenant c'est devenu une ville. Il y a plein de maison partout ! Il nous manquait une chose. On n'avait pas d'eau, aujourd'hui on en a. Lorsque y avait le feu, on pouvait aller éteindre l'incendie. Les pompiers n'y avaient pas accès. On était obligé de prendre la terre.

de prendre...

La terre, la terre !!

Aah d'accord !

La terre ici, n'est pas assez fertile. Même les bananiers ne pouvaient servir à grand-chose comme éteindre le feu. Si tu veux d'autres histoires, vois avec mon père, lui il s'est réellement planté ici ! Hahaha.

Oui j'aimerais bien, mais j'entends finir avec vous.

Parce-que lui il pourra bien t'expliquer, que Dieu le préserve.

Mais je souhaiterais aussi savoir, par rapport à votre vision de la Vigie d'aujourd'hui ?

Il y avait un tout petit changement, pas grand-chose. Juste un peu... Si par exemple ils mettaient des poteaux avec leurs panneaux solaires pour que je puisse mieux voir quand je pars à la mosquée. La Vigie d'aujourd'hui a changé un tout petit peu, y a pas encore beaucoup de route, les camions n'arrivent pas à monter jusqu'ici.

D'accord, mais dites-moi ça vous dérangerait si jamais on construit des maisons ici ?

Non, la maison, c'est important.

Oui !

Les personnes autour : Achetons-nous des routes !

Oui, ça n'appartient à personne ! Lorsque vous partez dans l'au-delà tu ne ramènes rien dans la tombe.

Merci, alors c'est juste que vous soyez informé, cet enregistrement va nous aider à écrire un livre.

J'aimerais

**créer quelque chose
d'innovant, qui
sorte le quartier de
sa monotonie.**

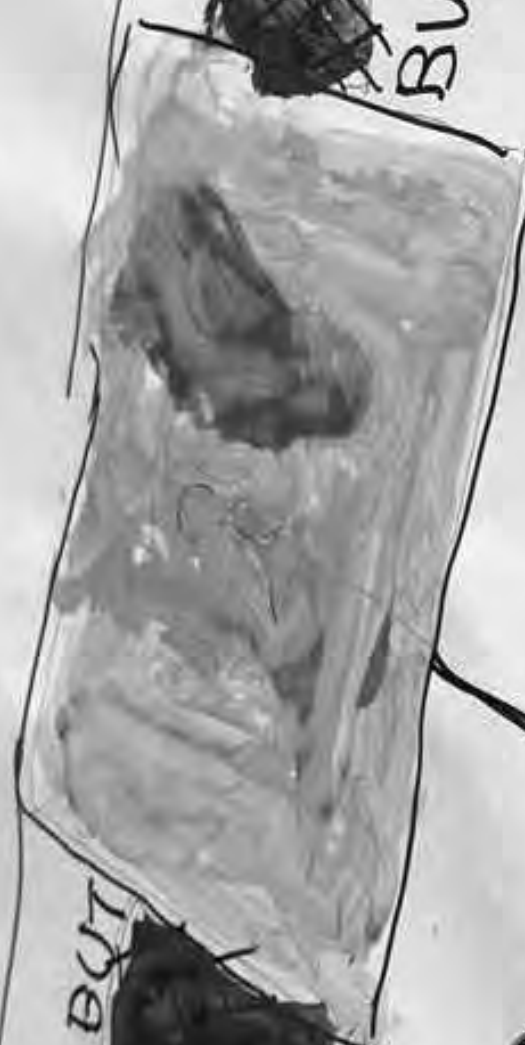


JE ME SOUVIENS, A L'ÉPOQUE, JE TRAÎNAIS
À LA VIGIE AVEC MON VÉLO, AUCUN
JEUNE NE M'ARRÊTAIT, MAIS AUJOURD'HUI
JE PEUX PAS FAIRE ÇA, ÇA A CHANGÉ,
LES JEUNES QUI ME CONNAISSSENT
SONT TOUTS PARTIS, ET MAINTENANT
C'EST D'AUTRES PERSONNES QUI SONT
DANS LE QUARTIER, LES HABITANTS
CHANGENT AU FUR ET À MESURE
- HABITANT -

DANCE



BUT



BUT



Nous, on a les plans cadastraux de ce terrain,

de la personne qui est propriétaire. Tout ce qui est là c'est à nous. La personne dont on veut absolument mettre le nom (sur les documents de propriété), ça ne lui appartient pas, ces gens, ils n'ont rien. Il faut que je voie avec ma grande soeur. Je suis vraiment pas intéressée comment ces gens sont arrivés, comment ils veulent exclure mon père, alors que c'est son terrain ici. Ils ont fait surgir le nom de x. Or c'est à Monsieur x, c'est mon père.

Avant, on cultivait, le terrain appartenait (à mon père), il l'avait acheté. Il y avait pas que lui qui cultivait. C'est des villageois, en fait ils étaient tous d'Anjouan, ils se mélangeaient facilement. Ils se sont retrouvés là, ils se sont dit, moi c'est là, ils se partageaient (les terrains) comme ça, ils arrivaient à cohabiter, à parler et à ne jamais se bagarrer. J'ai envie de prendre là bas, tiens. Comme ça, ils se parlaient, ils communiquaient beaucoup et du coup ça a permis à tout un chacun de se dire : 1+25, eh bien je fais 25 + 45. Au fur et à mesure ils ont séparé chacun leur terrain. Nous, ma grand mère, on vient de Dzaoudzi. Du côté de ma grand mère, on est des grandes personnes, on dit des bourgeois mais j'en sais rien. Tout ça nous appartient, à ma grand mère, j'ai les plans, la totale, le plan de x, je l'ai, le plan de x je l'ai. Bon on s'exhibe pas pour montrer que oui on a des terrains, je peux faire la fière, la gonflée, mais ça ne m'intéresse pas. Je vis même pas ici, je vis en métropole. Ma grande soeur aînée, la propriétaire de la maison, elle est là, il y a ma soeur qui est là, moi ma maison je peux vous la montrer, là bas. C'est celle dont on voit le toit de tôle. Ici c'est mes deux petites soeurs et là c'est mon frère qui est décédé. Ici là (elle indique l'endroit) Et en bas là, c'est mon grand frère. Donc à la Vigie, tout nous appartient, je sais pas si je devais vous raconter tout ça. Je l'ai dit.

Les jeunes, non, c'est pas des délinquants, moi je suis là, je peux même tous les rassembler, c'est mes potes, j'ai besoin de quelque chose, ils viennent, ils m'aident. Je viens de la métropole, ils pourraient dire oui, la poule blanche. Je suis noire, mais je suis une poule blanche. Dès qu'ils me voient, ils disent (voix de canard) Madame, Madame... Je m'exhibe pas mais ils savent. Ma mère c'est une grande dame, parmi les chatouilleuses. Ce sont les personnes qui se sont battues pour avoir l'indépendance. Toute la famille, on a jamais vécu ici, depuis l'âge de 16 ans je vis en métropole, j'ai étudié là bas, j'ai tout fait là bas, ici je suis une poule blanche, je suis venue comme ça... Mais je peux pas habiter ici. Je viendrai de temps en temps, même vous voir.

J'aimerais

**rendre le quartier
visible au delà
de la violence
qui bloque**

beaucoup de choses, alors que je vois des super scènes.

Une maison loge 4 à 5 familles.

Chez nous, il y avait 4 portes plus 1 banga derrière, un banga de pêcheurs au niveau de la terrasse. Ça veut dire que c'est 4 familles, des chambre - salon, chambre - salon. Du coup quand on décase, les gens se retrouvent avec plus de terres. Dans une cour il y a 5 bangas. Quand on décase, on va pas vous mettre tous ensemble. Pour ces 5 bangas là, on vous donne des maisons : tu as ta mère dans ta cour, indépendante, qui vit dans son petit banga. Il y a ton frère, ta sœur en famille comme ça. Quand on vient pour déloger les gens, la mère, aussi vieille qu'elle soit, elle peut avoir sa maison, la sœur peut avoir sa maison. Du coup les gens se sont retrouvés avec des maisons individuelles. La mère part (décède), du coup c'est toi qui récupères la maison. Donc du coup la sœur...

En fait c'était plus souvent les gens qui travaillent pour (les familles) qui viennent d'ailleurs, qui travaillent et ont leur dépendance dans la cour. Sauf que quand on leur donne une maison, c'est à mon nom. Du coup, j'ai 3, 4 maisons de décasés. C'est comme ça que les gens se sont trouvés avec beaucoup d'espaces à eux, avec des maisons en dur. Donc oui, l'arrivée de maisons en dur a déconstruit, a déplacé les (structures familiales). Je me souviens quand je suis arrivé, Labattoir, c'était comme Bandal (un quartier de Kinshasa), il y avait du monde, c'était vivant, c'était plein. C'était vers 2005 et tu pouvais voir encore des maisons en paille, en torchis.

Le banga, chez nous, était une construction très agréable. C'était la maison de Hakim, sa garçonnière. Il y vivait et après son passage, il l'a laissée à ses frères. Puis c'est devenu un lieu de passage, les pêcheurs laissaient leurs affaires à l'intérieur, on l'appelait la maison des pêcheurs. La rue et la petite allée là, c'est la rue des pêcheurs. Nous avons 2 adresses : la rue des Pêcheurs et rue Georges Nanda. Tu vois, déjà ça, c'est comme si on a 2 espaces, on paye deux taxes d'habitation dans une même cour. Le banga était considéré comme une maison qui pouvait se déplacer pour aller ailleurs. Le banga a une adresse qui n'appartient pas du tout à l'adresse de George Nanda. Là où on s'assoit sur la terrasse aujourd'hui.

65

LE BANGA CHEZ NOUS ÉTAIT
UNE MAISON TRÈS AGRÉABLE

J'aimerais

créer à partir de la
nature,
de la vie,
des histoires.

CE QUE L'ON
DIT... DU PAS-
COMMENT ON LE
DIT
L'IMPORTANT

DEVENIR DU
MONDE

[place du]

66

SACRÉ

SACRÉ

[DU]

DIS

NE
POSSÈDENT PAS

DEVOIENT PAS -

DE QUOI PARLE
T'ON ?

VIGIE - MÉMOIRE -

[CAPACITÉ]

DES MODES
DE VIE...

~~NOUVELLE~~ QUESTION

LIEN AVEC HISTOIRES
CHANSONS
CONTES

VIVRE LA NUIT -

LA VIGIE EST UNE
GRENIÈRE

+ FORÊT

+ DES CHAMPS

[SON + IMAGINAIRE]
SES + MONDES MYTHIQUES

+ ...
+ ...
+ ...

RÉCITS
EN CHIMAOIRÉ
[PEU]
[BEAUCOUP] ?

DEVIENT VILLE

>> DISPARITION DE LA
MÉMOIRE

"OBSESSION" DES TEMPS
ANCIENS

[RÉCURRENTÉ DANS
TOUS LES RécITS]

PARITION
DES MONDE VILLAGEOIS

JOUER ...
+ TEMPS ...
+
+

DE LIBERTÉ -

La Vigie c'était comme un jardin, un lieu de liberté

où on s'amuse, où on est entre amis. Ce lieu est en train de disparaître, il a disparu. A l'époque, comment c'était ? Un exemple, le mois de Ramadan, une fois fini le Futari (repas de rupture du jeûne), quand on mangeait avec les familles, pour attendre le Tsahu (repas avant l'appel à la prière du matin), les gens sortaient dehors, ils s'asseyaient dans les arbres près des bangas, on parlait, on discutait jusqu'au petit matin avant de manger, avant l'Alfadjr (le moment du lever du jour). Il y avait jamais eu de problème, il y avait jamais eu de souci. Tu viens maintenant, tu vas voir que des familles, dès qu'elles font le fouthah (ou Futari), tu verras personne sortir, à part lors des foires, et encore, ils vont pas descendre jusque à minuit, une heure du matin, ils vont rentrer, de peur qu'on les attaque.

Il y a des contes, nos parents, nos grands parents nous racontaient des histoires, telle personne a vécu ici, telle personne a vécu là, c'était comme ça, il y avait des chefs de famille, le vendredi, on se retrouvait, on parlait de ce qui va se passer. Tout ça n'existe plus. Lorsque je raconte la mémoire de la Vigie, c'est aussi ça qui est en train de disparaître. Les temps changent et les gens aussi changent. Quelque part c'est bien de changer, mais c'est aussi... Les histoires disparaissent avec la disparition de la vieille Vigie. Il y a rien qui va montrer que là il y avait ça. Tu m'as demandé si j'ai une photo de l'ancienne Vigie, je te dirai qu'il y en a plus. Et même si j'essaie de trouver je vais pas. A l'époque ça existait pas, ça. La Vigie, c'est une mémoire collective et elle est en train de s'effacer.

68

Les djinns (esprits) de ma grand-mère me portaient partout. Tout le monde est né avec un djinn, c'est ça que les gens arrivent pas à croire. Chaque être humain est né avec son djinn. Soit ton djinn, il devient catastrophe, soit il est tranquille mais chacun de nous a un djinn. Il faut savoir les contrôler, c'est tout.

Il y a pas qu'à la Vigie, je pense que dans toutes les îles des Comores ces histoires sont déjà vécues. Une histoire s'est passée vers 2007, l'histoire de Ngnombe, un homme avec un pied de vache, cette histoire vraiment elle a fait flipper tout le monde, pas qu'à la Vigie. Les gens avaient peur de sortir la nuit parce-qu'ils avaient entendu que Ngnombe, lui, tu le vois, donc tu disparaîs, on a pas de traces. Quand on parle de djinns, il y a deux sortes de djinns. Il y a les djinns de la mer, ce sont des djinns vraiment très très puissants, et il y a aussi les djinns qui vivent dans les maisons. Il y a les djinns qui sont tranquilles, qui sauvent des gens, mais il y a aussi des djinns méchants, qui détruisent.

Il y a quelque chose à creuser sur les figures d'Androa (Mindre Kolo) dans le quartier, dans ce qu'il fait (voir photos), des gestes performatifs qui marquent les gens et renvoient aux djinns.

Il y a des cérémonies de djinns pour faire venir les esprits. Les grandes cérémonies se passent dans des grottes, on laisse des pierres, des sacrifices et à un moment donné, il y a des djinns qui rentrent dans le corps des gens et qui parlent. Dès qu'ils arrivent ils détruisent d'abord, ils ont une force incroyable, je l'ai déjà vécu. Une femme peut soulever une voiture, une force surnaturelle. Il y a deux méthodes pour les faire sortir, ces djinns là. J'ai une cousine éloignée qui habite à Majimoni, en Grande Terre, quand son djinn arrive, elle peut disparaître pendant 24 heures, tu sais même pas où elle est partie et quand elle revient, tu lui poses des questions, elle n'arrive pas à te répondre.

Androa Mindre Kolo, Performances,
la Vigie, août 2023





Je me suis trouvé, et je me sens bizarrement bien. Je suis en harmonie avec le reste de mon quotidien. Mes esprits me guident, me parlent, me montrent. Une plantation verte de joie. Mes émotions me transforment, me fascinent selon leurs espoirs. J'existe tel que le sacré l'a voulu. Et j'habite Mayotte. Je m'appelle Vigie.

Je suis un caméléon et j'aime ça. Je suis une personne ordinaire. Qui vit sur une ville, un territoire, un espace, d'où un ensemble d'éléments raconte ce que je suis réellement, ce que je pourrais nommer. Mais que je n'ai pas encore trouvé le mot pour le décrire. Mes nuits ne sont que contes, des mahadith (prêche musulman), des mahadiss (dialogue, discussion) qui traversent les langues, des contes qui traversent les bouches, qui montrent le geste de la parole.

L'invisible parcourt mon temps, mon endroit.

L'intouchable se définit de plusieurs manières, de plusieurs nominations. Je nomme mes Djinns, par exemple. Considérés comme esprits et mythes.

Les djinns de ma grand-mère, eux me portaient partout.

Tout le monde est né avec un djinn et ça, c'est ce que les gens n'arrivent pas à croire.

Chaque être humain est né avec son djinn.

Moi j'ai celui de ma grand-mère.

Soit ton djinn est une catastrophe, soit il est tranquille. Mais chacun de nous a un djinn.

Il faut savoir les contrôler, c'est tout.

Un Djinn qui a longtemps résidé dans la tête de ma communauté, l'ilot sur lequel je suis.

Il y a longtemps un Djinn qui a vécu son époque, M'du Wa M'bé (ou Gnombé) qu'il s'appelle. Il n'est ni esprit, ni Djinn, il est la transparence de tout ce que tu ne peux qu'imaginer.

Il est fantôme, vêtu de Shiromani (un pagne anjouanais renvoyant à la beauté des femmes). Très beau dans sa tenue, élégant dans sa posture, moitié mirage, moitié vivant. Son tissu t'enflamme et te dévoile l'éclat de son attirance.

Il apparaît sur les chemins improbables, dans la rue, dans les champs, dans ton être. Il t'envoute dans son espérance de vie. T'emmène vers la folie, dans un moment où ton existence n'a plus de sens.

Une histoire s'est passée vers 2007, l'histoire de M'du Wa M'bé, un homme avec un pied de vache, et cette chose vraiment, elle a fait flipper tout le monde.

Il n'y a pas que moi, je pense. Je suis sûr que dans toutes les îles des Comores cette histoire est innée et déjà vécue. L'histoire de celui qui surprend les Hommes dans son heure précise. Cette histoire vraiment, elle a fait flipper tout le monde, et pas que moi. Et les gens avaient peur de sortir la nuit parce-qu'ils avaient entendu que M'du Wa M'bé, était dans les parages. Tu le vois lui ! Tu es pris sous son emprise, tu disparaissais sans laisser de traces.

Je pourrais vous en raconter sur ma vie, comme creuser dans les figures du Djinn.

Androa dans mon quartier, fait partie d'un des esprits mal compris et paradoxalement le

mieux saisi. Il est une figure de style en ce qu'il fait de gestes, du corps, du lieu, en gros ce qui marque les gens.

C'est un esprit dédié à s'en aller. Le Djinn de passage.

Très longtemps je me suis cru spéciale. Moi, Vigie de Dagoni. Très long ce temps.

Les images s'urbanisent sous mes yeux. Les esprits prennent alors possession de nos âmes. Discrètement. Sans feindre le moindre mouvement qui pourrait faire frémir nos cœurs.

Les cocotiers se plient d'enthousiasme, lorsque la grue arrose les racines de cette terre beige. Dans la terre des maisons en tôle. Là où tous les esprits se réunissent, se trouvent des cours qui nous servent de repère.

Un jour pendant une promenade comme ça, dans les chemins mêlés de mon quartier. Le soleil brillait à midi pétante. J'avais encore l'esprit naïf. Ce jour-là, je sortais de l'école coranique. Tout près de chez moi se trouvait un grand jacquier. Au tronc de l'arbre étaient écrits nos noms. Matsozini, Bahoni mes voisins dans ces temps-là, et moi Vigie.

C'était un endroit, qu'on appelait Pingu. Les vieux comme les jeunes passaient des heures et des heures à jouer, surtout les jeunes jusqu'à tard la nuit.

Durant mon trajet en bas de l'arbre des jacques j'aperçois une personne.

J'avais huit ans à cette époque-là.

Intrigué par cette chose étrange, je m'avance, et m'avance découvrant un petit garçon de mon âge. Cette chose était un garçon.

Il, l'enfant de Inssa se retourne et me regarde comme si on se connaissait déjà. Il se lève, me tient la main m'emmène avec lui. Je n'hésitai pas à le suivre comme si je lui faisais confiance. Au fond de moi j'avais l'impression de le connaître. Il était d'une couleur assez claire, ou plutôt beige, le teint très mat et une chevelure bouclée. Je me souviens de lui comme si c'était hier. A moitié surhumain. Il déposa une marque sur la paume de ma main droite. Il laissa une rose blanche entre mes doigts. Puis il est parti. Apparemment c'est un signe divin, la légende raconte que lorsque l'on croise on devient alors la personne la plus chanceuse au monde.

Lorsque j'ai raconté l'histoire à ma grand-mère. Elle est tout de suite partie chercher un seau d'eau, et des feuilles de plantes étranges. Elle m'a demandé de m'asseoir, et ça encore c'était très bizarre.

J'obéis et elle s'est mise derrière moi, pour réciter ses incantations. Peut-être coraniques. Quand j'ai senti qu'elle me tapait le dos avec, je me suis alors dit qu'elle faisait ses trucs bizarres comme d'habitude. Jusqu'au moment où je l'ai entendue dire. « Que ton corps ne soit jamais l'habitat du malin. Que les esprits te protègent et te guident vers un monde meilleur, que ton corps fait de chair et de sang ne soit l'ombre d'aucun autre esprit que le mien » Elle continue son rituel, en soufflant sur les oreilles. Les deux oreilles. Ça c'était bizarre.

Le fils d'Inssa n'a pas voulu de moi ? Peut-être.

En revanche il a un effet sur moi. Les Dieux de ma grand-mère ne me soutiennent plus. Je sens que mon ventre est habité. Je les entends courir hurler chanter danser de joie. Mon estomac n'en peut plus, je n'arrive plus à mettre quoique ce soit en moi.

Je ne suis pas rassasié, mais j'ai plus d'appétit, les verres qui me grognent m'ont coupé l'envie. Maintenant que je crois avoir compris ce qui m'arrive, je ne comprends pas pourquoi ça m'arrive à moi.

L'enfant de Inssa, a-t-il réussi son coup ?



1.

Les histoires s'en vont
avant tout les histoires
les récits
s'évaporent
s'effacent
ils disparaissent
Vigie je suis
forêt champs
je change
m'évanouis me retirer
je vais
à mesure que le béton monte
la nuit venant les ouvriers travaillent
encore exploités

74

je ne serai plus forêt
à travers champs
le cocotier le manguier le goyavier
les sentiers

j'étais Vigie surveillant les bateaux
la mer autour
ciel lumière nuages éléments
le silence la nuit venue le chant
du muezzin les chants montaient
les chauves souris si grosses
planteuses de mangues
j'étais montagne
lunette au dessus de la forêt
je deviens déchets
mon nom perdurera seuls
les noms de ceux
qui m'ont habitée
je protégeais le noir la pénombre
les étoiles
les récits la mémoire
comment les retenir
si je m'estompe

le monde change vite
pour ne pas se perdre
ne pas se perdre comment
entre les tôles
les bangas
nos maisons de passage à l'âge adulte
devenues bidonvilles
on veut on veut des
maisons en béton
elles sont grottes greniers
maison sur la maison sur la maison
brutes briques grises coulures
un lino un lit
une moustiquaire un bois
sur la fenêtre
on l'habite déjà
Vigie on me construit partout
on empile
fers en attente dalles grises
à qui prendra la plus haute vue
la plus grande richesse
je ne vois presque
plus rien
les toits
l'horizon bouché si vite
l'hélicoptère tourne
les chauves souris tournent
j'étais Vigie
ce n'est pas le béton
ce sont les histoires les mots
les courses dans la forêt
assis la nuit tard sous l'arbre
les fruits les champs les hérissons
sans danger
la forêt nourricière de mangues
était la ville
l'autre versant de
la vie
où est-il
où sera-t-il à présent ?

2.

La chair de mes récits s'estompe, inerte, désactivée elle se putréfie, ruine, lambeaux, fragments éclatés, restes entre les murs encore gris tramés par les briques fraîchement jointées. Je ne sais plus que faire, Vigie je me nomme mais je ne vois presque plus rien, trop de poussière lorsqu'ils marchent, creusent, excavent, déblaient, coupent, jettent, lorsqu'ils transportent les sacs de ciment, le sable, lorsqu'ils creusent et recouvrent le champ de la poussière et des déchets du chantier, lorsqu'ils s'acharnent sur les arbres voués à disparaître, coincés déjà dans la palissade. Montagnes de terre, nuages opaques de poussière qui collent au corps.

Mes récits étaient chairs, rythmes, intensités invisibles et avec leur évanouissement, désorientés entre les murs des maisons nouvelles, ce sont les corps dans leur plénitude au monde, leur jouissance, qui se replient, se froissent. Mon corps de langages secrets et d'histoires, Vigie. Vous m'habitiez, vous m'habitez encore, mais de quelle manière ? Vous n'entrerez plus en contact avec les entités non humaines, les vivants partent, ailleurs, s'ils peuvent, certains resteront dans les interstices, les laissés, les restes et les ruines, le long des hauts murs, au bord de la route ou sous la lumière du lampadaire. Et vous qui m'habitez autrement, vous vous replierez entre vos murs, ensemble vous ne danserez plus au milieu des arbres à la tombée de la nuit avec les fantômes, sous les nuages moutonneux sculptés de lumière, enfin si, peut-être encore un peu parfois, cela persistera. Vraiment ?

Je ne sais.

Je ne comprends pas ce qui se passe,
êtes vous devenus fous ?

Envoutés, par ^{qui} quel fantôme ? Pourtant vous en aviez tant, et tant, et tant, tant d'imagination, tant de vies possibles, tant. Pourquoi consentir alors aux sirènes et mirages qui aveuglent et vous verront disparaître avec les histoires que vous enterrez ? Quand crierez-vous la nouvelle montagne sur laquelle je veille encore ? Une montagne sans consentement au sombre monde urbain qui la dévore, l'avale et la nivelle.

Quand ?

Quand redeviendrez vous attentifs à ce qui vit et se tait déjà en attendant d'entrer à nouveau en relation, loin au-delà de la destruction que vous menez avec détermination, vous, persuadés qu'ainsi votre vie sera meilleure, ce qu'elle sera peut-être un temps, alors que vous manquez déjà d'eau, que cela ne fait que commencer. Quand, vous qui croyez mieux vivre, redeviendrez-vous attentifs, nourris des mondes anciens que vous enfouissez, nourrie de ce que vous inventerez sur les ruines encore

agissantes, irradiantes, de votre aveuglement.

Quand ainsi reconstruirez vous une présence qui me réveillera, et ^{avec moi}
la mémoire souterraine des temps lointains.

3.

La terre glisse
je marche en forêt
en spirale
sol terre pierre
les pas
ajustés serrés
incertains
cherchent leur assise
où poser le pied
les arbres la végétation
débordent les canyons jonchés
de frigos
de matelas accumulés
les escaliers de pneus

un jour tout sera
à réinventer
pour
passer à nouveau d'un champ à un autre
sur les ruines du désastre
qui vient
écrase les vivants
parmi les chiens errants.

Je me réveille
le jour monte
les nuages glissent lentement
il pleut ici et là au loin de l'autre côté
la mer miroir opaque
les jardins vivants sont là
ils chantent.

76

j'ondulais entre les palissades
de bambou
nouées de lambeaux d'habits corps
colorés brodés
déchirés de vie domestique

j'ondule dans les sentiers
les tôles étroites sinueuses bâches
aux portes dérobées
deviennent murs
enclos métalliques
barricadés barbelés

subsistance jardin
au coeur de la ville
forêt jardin niée
écrasée par le
rouleau compresseur urbain
hachée broyée

**J'aimerais
faire la fête à la
Vigie.**



Je me présente, M. Sadi Louwai Alfred,

je suis agent du patrimoine, mon travail consiste à relater, faire des enquêtes, faire le travail que vous faites, mais dans le long terme. Je travaille à la mairie et je participe souvent dans le cadre de la sauvegarde de la mémoire, aux Journées Européennes du Patrimoine pour la commune. En aparté je suis en train de travailler sur un scénario de film qui traite de la Vigie, un long métrage. Vous êtes la première personne à qui j'en parle, c'est un film sur l'histoire de Mayotte, la Mayotte authentique.

Le mot la Vigie, vient de Vigie, en français. Voilà. C'est un point, rattaché à Matsozini (un quartier voisin de la Vigie). Matsozini avait une base militaire qui communiquait avec Dzaoudzi, c'est le premier endroit qui a utilisé une longue vue pour visualiser et détecter les bateaux pirates qui passaient le long du canal du Mozambique et qui pouvaient menacer Petite Terre, en particulier les malgaches qui montaient sur des bateaux comme ça (il montre une maquette) pour faire des razzias à Mayotte. Donc il fallait les détecter et envoyer un signal d'alerte à Dzaoudzi afin qu'on puisse mobiliser l'armée et les interpeller. L'armée n'était pas fortiche, d'où la présence de cette Vigie, c'était une Vigie avec tout son rôle, son mirador pour détecter tout bateau qui arrivait en provenance de l'océan indien. Le nom est resté. La Vi-gie. C'était un lieu physique d'observation qu'on ne retrouve plus mais c'est Matsozini qui le représente maintenant. C'est aussi un haut lieu des esprits, on vient y faire des incantations pour faire monter les esprits.

78

La Vigie qu'on connaît actuellement, c'était le grenier de la Petite Terre. La Petite Terre pendant un temps, était autonome, autosuffisante en matière d'alimentation, puisque tous les gens cultivaient à la Vigie. Tout le pan de la Vigie qui est là, c'est des familles par secteur, des familles issues soit de Bambao, un lopin de terre qu'ils cultivaient là bas, de Mbuyuju, un lopin de terre, de Racini, un lopin de terre. Chacun un lopin de terre pour cultiver à la Vigie. La base c'était des manguiers, il y en avait beaucoup mais c'était pas une culture comme on la voit actuellement, tout n'était pas barricadé, on pouvait passer d'un champ à un autre, les gens cultivaient, il n'y avait pas de clôture, donc les gens passaient. C'est cette histoire de cueillir des mangues, des noix de coco. En fait on pouvait passer de Pamandzi à Labattoir sans qu'il y ait de barrière. Les terrains n'étaient pas clôturés mais on savait à qui cela appartenait. La délimitation physique était là, c'était des pierres, des arbres, de tel arbre à tel arbre, à tel endroit. Avant quand on mesurait le terrain, on savait. Mais une ville nouvelle a poussé, elle a à peine une vingtaine d'années. Elle a poussé et continue à pousser.

Les jeunes de la génération d'Alhad racontent que c'était le lieu de la liberté, le lieu où ils allaient s'amuser, trainer la nuit, le lieu où on faisait les mariages...

Les gens ont commencé à arriver dans les années 80, 90... Je ne sais pas ce qui s'est passé à un moment donné... Mayotte est une société matriarcale. La richesse de la famille était liée au terrain, à l'endroit où on avait de quoi manger. On ne dépendait de personne. Ce qui fait que si on a pas de clochards à Mayotte c'est à cause de ça. On savait toujours aller cultiver un peu de manioc chez la tante, chez la voisine pour venir manger. On ne dépendait pas de l'aide sociale. Or c'est en train de changer. La société change. Le grenier est devenu maintenant un lieu de résidence. Les gens vivent là bas, ils clôturent chez eux. Je me rappelle un enseignant qui nous disait dans les années 80 : profitez-en, bientôt les

Wami hirowa mogné Salim Abdou Abdallah Saïd,
Hazi yangu dé u ngalia zi taréhi, yani ni zunguhé mahadiss yachi
halé. Wami ufagna hazi la Mairie. Wami ka haw wangavu, Harimoi
malanguadzo ya patana na trongo za hale zali dago.

La Vigie ija ha sibabu ya dzinala la Vigie harimoi luha ya
chuzungu. Mana la Vigie iyo, lilo lika dé Matsozini, naho vuka
malago ya djesh lachi frantsa, lako parana nali dago la Dzaoudzi.
Woho dé vahanu watru wa fundriha uvima na jumelli. Paré mutru
awoné zi markabu za ma fudjari, markabu zako vira harimoi i
canal de Mozambique. Amba zako kurubia hunu Gnambo Titi.

Mfano wa Buchi, wako vingua markabu mori dé ini. Wako fagna
ma yendréleo ya rongolojiwo « Razzia » hunu Maoré. Safké iké
ilazimu riparé chuware tawa jul hané léra wajao. Léra iyo Djesh
lachi Dzaoudzi lako hima léindré lissiki ya ma fudjari. Bé la Vigie
likana pia trongo zahé. Woho dé vahanu watru wako ngalia
markabu zi virao mabarani.

Safké lo lika dago la kweli rangu halé. B vanu Matsozini dé ya
reingua dé yaja . Na woho dé vahanu vukawo yama Djinnns. Haya
la Vigie ya léo ika halé woho vahanu voika zahoula Gnambo Titi
vanu. Mana wakati uwo Gnanbo Titi kayoko mia mutru harimoi
trongo za patana na zahula. Mana pia watru wako lima woho. Mori
udjama wa Bambao, aou wa Mbouijou, aou tsena Racine. Kula
mutru akana chandza yahé yaw lima. Halé woho kavoika
miraba, mana wako juwa uviri Pamandzi ata Labattoir wala
kavoika m'raba. Rako chindra rijuwa amba ini chan'dza ya mutru
kada. Watru wako vima nayi mi nadzi, aou m'manga, aou zitru
zanguina.

Watru wako juwa wandra puwa manga, nadzi. Yo dé chitru nitso
chindrao ni moimbiyéni ya patana na la Vigie. Lilo dago laja
avassa, madza rina maha chirini rangu la handrissa uja.

Watru wa handrissa ukétsi woho (vers les années 1980-1990) mana ta
bakoko wangu né na chandza woho. Tsissu juwa héli trongo zavira
b ilzimu ujuwé amba maoré chissiya ya watru waché. Safké halé
woho, u tadjiri waho uka dé chandza yaho. Wako reingua
chandza yaho uvayo moinaho m'trumché. Watru mama dé wako
vola zi zandza. Yo dé i mana kavu ma (clochard) maoré. Mana wako
juwa ulimi m'hogo haho aou ha mabolé waho, aou djirani waho.

gens vont mettre des clôtures partout, on ne pourra plus circuler ni chercher des mangues chez les voisins, mon chez moi sera chez moi, ton tien sera ton tien. Ce qui est arrivé.

La Vigie était un lieu de liberté, un lieu qui pourvoyait tout ce qui est arbres fruitiers. Un lieu nourricier. Le principe venait du jardin à Pamandzi, actuellement l'hôpital. Il y avait dans les années 40 un monsieur qui s'appelait Loukmandji, il était le premier gouverneur de Pétain pour l'Océan Indien, il a été ambassadeur plusieurs fois, il était millionnaire et avait des contacts dans les pays avoisinants. Or il avait une passion, celle d'importer des fruits exotiques. Donc il y avait différentes sortes de manguuiers entre l'actuel rond point où il y avait Mayotte La Première (la chaîne de télévision), toute cette zone là jusque à la Vigie. Il avait réussi à implanter des mangues rares, venues d'Indonésie, d'Australie. Il avait un tel pouvoir qu'il avait réussi à les faire importer, d'où le nom de jardin, et ce nom a complété celui de la Vigie. On dit aussi que les animaux tels que les chauves souris sont des planteurs nés. Elles viennent choper une mangue mure là, elles vont la manger dans un autre endroit et font tomber la graine et puis ça pousse. Donc il y a eu des mangues, et puis l'inverse s'est produit. Ce qu'on observe actuellement c'est l'inverse. Avant on plantait beaucoup d'arbres, de manguuiers pour espérer avoir une mangue rare, venue d'Indonésie, venue de Zanzibar. Maintenant les manguuiers sont devenus trop encombrants, on les coupe pour mettre des dalles de béton, construire des étages et faire vivre ses enfants. On a coupé, ce qui explique le manque d'eau, c'est ce qui explique que que, on extrapole les choses, la société a basculé d'un côté vers un autre de manière brutale, rapide et non préparée. C'est un peu absurde, mais je ne mets pas ça sur le dos... Dire c'est la faute des Mzungus qui étaient affectés à Mayotte pour deux ans, les VAT, (Volontaires Aide Technique). Chacun amenait sa vision des choses, donc ils ont peut-être fait engranger l'idée que la Vigie pouvait appartenir à quelqu'un alors que l'autre disait : non, laissez la en l'état. Ou encore : non, construisez des maisons rapidement parce-que dans deux ans tout ça va être interdit. L'un disait le contraire de ce que faisait l'autre, etc. Donc, à la fin (le doute s'est installé), ne veulent-ils pas nous exproprier, nous spolier nos terrains, donc on préfère quitter cette vie (d'avant) pour aller vivre là bas dans les (maisons en béton).

80

Le banga, en soi, c'est pas le banga dont on parle là (le bidonville). On a extrapolé un nom sur des tôles ondulées, mais le banga en soi, c'est une identité. C'est une maisonnette dans laquelle on passait de la génération de l'enfance à l'âge adulte. C'est une case contrôlée par la famille qui permettait ce passage, un marqueur très puissant d'identité qu'on a perdu. Il ne s'est pas métamorphosé, je dirais plutôt prostitué.

ÇA VA ETRE UNE ZONE NOURRICIÈRE
PARCE-QUE JE VAIS LOUER UNE MAISON À L'ETAGE ,

Il n'y a pas d'obsession du béton. Il faut revoir l'image de tout ce qui s'est passé. La maison, en soi, au tout début, c'est un facteur de richesse. Montrer qu'on a une maison, montrer qu'on a deux maisons et arriver à mettre une dalle de béton ça veut dire la possibilité d'avoir une maison au dessus de l'autre. Je peux vous accueillir. C'est comme le passé de la Vigie en tant que zone nourricière. Ca va être une zone nourricière parce-que je vais louer une maison à l'étage. C'est resté nourricier mais d'une autre façon, avec des dalles de béton.

Vous êtes en train de me questionner sur mon film. (Il lit un extrait du scénario) :

« Cela fait plusieurs mois que la pluie n'est pas tombé. La saison sèche bat son plein. La pénurie d'eau se fait. Enceinte de neuf mois, la reine mère prône que les villageois aillent faire des offrandes sur les lieux sacrés. Les Ziara et surtout les Naradju. Voila maintenant qu'on a abattu le taureau, voici sa peau, sa tête, ses

Paré, uparé chahula yaw dya(la).

Karako rumia marké ya cirkali, safké zitru zissu gahuwa ! Vahanu watru wako para zahula, dé vahanu watru wa triya miraba yawo. Nissu mayézi, vuka fundi likoli ako rambia amba « Nam profité », ako rambia « Tsihalé watru watso tria miraba hawo, kamtso para tséna moindra héli mutsahao ! Kamtso para tsena moindra puwa manga ha madjirani ! Hangu vutsoka dé hangu ! Haho dé haho ! » ako rambia.

Bassi zo kam dé zi hidjirio !

La Vigie vuka voihali voiwu ngadza, vuka voihali voi zahula ! Mana yaja nam'né iyo mana vuka voihali voiko hiroi « Jardin ».

Vuka mutru ako hiriwa « Lukumandji », uwo aka dé gouvernéra wa handra wayi Gnambo Titi ! Harimoi li bandza la Hindi. Tséna ako jul hana harina pia zitsi zangina. Wayé ako veindza soif zahula za muri. Mori mmanga, a n'dra zunguha piya zi qualité za manga. Za lawa Indonésie, Australie, ata Zanzibari. Hulé na Mayotte Premièri ata la Vigie. Yani akana u chindzi ata a chindri avingui piya qualité za manga. Yo dé i mana vu hiriwawo « Jardin ». Zi gnama mori

ndréma, zako dya zi manga zi vingui zi mbiya hulé. Halé watru wako tabu soif.

81

Avassa zitru zi gahuwa, wanadam wa gahuwa, zitru zi buzu chinam'na. Tsina haraka soif. Baanda ya vavo tsitso rongowa amba wazungu waka hunu dé wa gawdza zi trongo. Wako fagna hazi hunu baandza la maha mili wako hiriwa VAT, Volontaires Aide Technique. Kula mutru akana héli yahé ako wona i Tsi. M'kini wawo dé wa vingua li fikira lawudro ketsi la Vigie. Wassa liya wako rongowa « mu séindré moindra kétsi woho, mana yo chandza ya cirkali » wassa liya wako rongowa « Ahan halo rawahé mana vutso ka wakati karitso juwa ra waha ».

Halé woho watru wako tabu zahula, avassa mi manga issu kutruloï mana watru wassu woiha. Yo dé i mana kavu maji léo.

Haya banga lilo moina gnumba amba mutru baba ako yeinchi u chababi wahé. Léo dzina lilo li gawoudza harimoi tabiya zanguina.

Upatana nazi gumba zi wahao la Vigie, watru wassu waha mana watru wa yéléwa amba watso para marké wamo zi wadjirissa.

Ziara zo trongo kwéli, voi voihali vweingui nam nézo mori Vatuména, la Vigie. Woho voihali amba mutru kandré tout nam i neyo. Voi watru wahu buliao um lango, weindré wa towé malalao

intestins, la viande qu'il nous faut pour aller faire l'offrande. Il nous faut des êtres humains en offrande aussi ».

C'est juste un petit passage de mon projet de film pour vous dire qu'on en parle, des sites, des Ziara, ils existent. Batoumena, la Vigie, plein de choses existent, plein d'endroits où l'on ne va pas comme ça. Il y a des gens qui vous ouvrent les portes pour vous faire des offrandes, des endroits où (il ne faut pas aller). Mais aujourd'hui les gens ferment les yeux et malheureusement vous disent : ah, c'est eux, laissez les y aller, ils jugeront par eux-mêmes. Avant on était beaucoup plus prudent, on allait pas dans un endroit sans trouver là les gens qui ouvraient les portes pour y entrer. Notamment les enfants de la Vigie, il y en a quelques uns qui sont partis vivre à des endroits où il y a des Mwana Issa. C'est des esprits très pernicieux, très pernicieux. Donc, ces gens là sont venus s'installer parce-qu'ils n'avaient pas le choix. Et les Mwana Issa, comme ils aiment bien la compagnie, ils jouent avec leurs enfants, ils les poussent à consommer, ils les poussent à boire, ils les tiennent, ils les incitent à sortir, vers minuit quand ils dorment : réveille toi, c'est l'heure, faut aller jouer. Les gamins restent dehors, on sait pas pourquoi ils sont dehors, mais ils sont dehors. Pourquoi vous êtes dehors à cette heure-ci ? Non, j'ai pas sommeil, je m'amuse avec mes copains, mais les copains sont des Mwana Issa, ils sont un peu tout petits, mais eux ils ne les voient pas parce-qu'ils me parlent directement à travers leurs corps, mais les Mwana Issa existent en vrai et il y a des folies qui les nourrissent. Avant on les nourrissait, c'est pourquoi je vous ai parlé des offrandes.

82 On arrive à la partie mystique que vous voulez savoir, il y a des esprits qui aiment la chair humaine. La chair fraîche, la viande, la chair, le foie, le sang, ils aiment le sang. Comparé à ce que nous aimons, nous français, le sang pour eux c'est comme le fromage, la chair humaine c'est comme le pain. Ça a le même goût pour eux, et il y a des djinns qui ne supportent pas la vue du sang, qui ne boivent pas le sang, eux ils aiment le lait de vache, le lait caillé, tout ce qui est lait. Mais d'autres aiment le parfum, tu as déjà vu les parfums, là, eux ils boivent ça, c'est infect, tu peux pas boire une goutte. Ils adorent ça, ils boivent toute la journée. Quand tu as bu une goutte, tu as la tête qui part en l'air. Eux ils passent toute la nuit à boire ça et le matin ils se relèvent et ils sont droits, rien. Donc ça c'est les esprits qui, malheureusement, s'ils ont une dent contre quelqu'un, contre une famille, ils vont pas vivre en paix. Malheureusement il y a des gens qui occupent des parcelles, qui doivent vivre avec ces esprits là. C'est les Ziara, c'est des endroits bien connus. Je pense à un entretien avec une dame, elle est presque la toute dernière à identifier ces endroits. Il lui faut parfois aller faire des offrandes à des moments bien précis pour que le malheur se dissipe. Ces gens là, parfois ils s'en prennent à toute une foule, toute une population. Vous avez fait ça, on va faire ça. Et on va vous le faire faire. Comment expliquer des choses qu'on ne peut pas voir, mais qui existent ?

**J'aimerais
qu'il y ait des
graphes, de la
couleur dans ce
quartier.**

m'fano.

Avassa watru walissi zitru mori dé zizo, watru wamotsaha wa ndrè wo lichoi wandré. Bé halé woho watru wako ria. Voi watru wandra kétsi la Vigie, vahanu vulio wana Inssa. Wana Inssa wawo wo veindza wa ngadzé. Safké wo ziya ta watru wa lala léré iyo wamidzi u wona wandra nguadzé na wawo. Yani zo trongo kwéli, mana voi ta ma fundi wawa lissawo. Tsena vavo voi ma Djinns yo veindza damu, voi yo veindza dzia, voi yo veindza marachi, voi yo veindza uchi. Wawo zina taaaa assubwihi wahimi mori ka vavira ta trongo.

J'aimerais

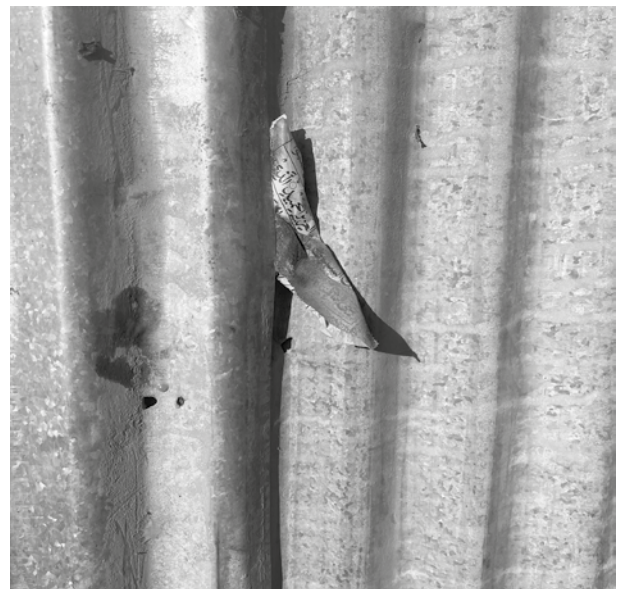
**passer du temps
avec les habitants,
à découvrir
l'invisible du
quartier.**

ON ALLAIT PAS DANS UN ENDROIT
SANS TROUVER LA DES GENS QUI OUVRAIENT
LES PORTES POUR Y ENTRER. [...] IL Y
EN A QUELQUES UNS QUI SONT
PARTIS VIVRE DANS DES ENDROITS OÙ
IL Y A DES MWANA ISSA. C'EST DES
ESPRITS TRÈS PERNICIEUX, TRÈS
PERNICIEUX...

83

J'aimerais

**une ville qui
fonctionne
autrement que
selon les modèles
urbains obsolètes.**



Mayahé kassi van, babahé, kassi van,
wajdéma zahé wandré ma hazini,
moina gnahé dé ana m'biya. Wayé ka
la Vigie woho na wami. Donku
risufagna projet mwézi wa aout,
ristsaha rijuwé héli mu yeinchi la
Vigie hunu. Yani rissufagna
« témoignage », mana voi ma
artitsti ya jawo hunu. Rijo fagna hazi
na wawo harimoi i « projet » iyo.
Safké (yani) risu ngulidza ma habari
paré wamoja waya paré. Donku wawé
84 uja la Vigie hunu, moiko yeinchi
havi ?

Hunu

Hunu ? Ta ritso juwa ri rongowé
amba udzaloi hunu ?

Ewa

Istawi! Mana vavo wadjéma zaho
wana zaw rambia ! B wawé wa dzaloi
hunu, trini dé wi wonawo, aou wi
fikirio harna maecha ya kila suku la
Vigie hunu ? Mori fano wamondra li
koli ta u réguéya. Trini dé wi fikirio

**ma ndzani, ata makati u wassiliwo
Dagoni ? Eba wawé vuwona vuzuri ?**

Ewa

**Bassi mana trini ?... U mbéli woho,
watso veindza ri gaoudzwé trini la
Vigie ? ha nam'na ta udzi kié
hawzuri. Utso juwa ulaguwé
Shimoaré usurié. Mana néka
urongowa trongo zaho watru watso
zikia. Wagnu dé mutso fagnao ata la
Vigie i gahuwé Mori u rongowé amba
utsaha parc, aou plateau, aou u
rongowé amba utsaha vutrilé para
tali wassili hunu mana sodicash ya
mbali... Utso chindra djibu su ala lilo.**

85

Ahan

**Ku chindri ? Aou kuss tsaha ? néka
ku chindri iyo tsi taanmbu. babaho
atsoka vanu léra trini ? Bwi léra iyo
itso amba madza ri malidza.**

**Je veux
changer
l'image
du quartier.**

**Natsò vèndzà,
ni gaoudzé
sura ya
la Vigie.**

Viviane Bellais
Idio Chichava
François Duconseille
Magalie Grondin
David (Ditoma) Kadoule
Djodjo Kazadi
Julie Kretzschmar & Lenaïg Le Touze
Jean-Christophe Lanquetin
Androa Mindre Kolo
Nathalie Muchamad
Yohann Quëland de Saint-Pern
Leyla Claire Rabih & Morgane Paoli
Jeff Ridjali

(Alifeyini Mohamed) Lil'C
(Mohamed Bacar Abdoul Anziz) Aptchie
Thierry Micomyiza
Hamza Lenoir
(Inssa Hassna) Jesus

ARTISTE VISUELLE [Mayotte]

DANSEUR & PERFORMER [Mozambique]

ARTISTE & SCÉNOGRAPHE [France]

ARTISTE VISUELLE [La Réunion]

PHOTOGRAPHE [ogo]

CHORÉGRAPHE & PERFORMER [Mayotte]

METTEUR EN SCÈNE & COMÉDIENNE [France]

ARTISTE & SCÉNOGRAPHE [France]

PERFORMER [rd Congo]

ARTISTE VISUELLE [Indonésie / France]

ARTISTE VISUEL [La Réunion]

METTEUR EN SCÈNE & DRAMATURGE [France]

DANSEUR & CHORÉGRAPHE [Mayotte].

DANSEURS, PERFORMERS,
ARTISTES [LE ROYAUME DES FLEURS]

ARTISTES INVITÉS

13 artistes et équipes participent à la résidence, auxquels se joignent les artistes du Royaume des Fleurs, principalement danseurs. L'enjeu est de construire une relation au quartier, et d'inscrire des gestes d'artistes en dialogue avec le milieu.

Viviane Bellais

avec les enfants de Dagoni

Viviane Bellais a mené des ateliers créatifs auprès de jeunes du quartier de la Vigie. Les jeunes coupent, enroulent, nouent, cousent, tordent, tressent, tissent assemblent brins de raffia et fibres de coco ; des matériaux naturels et de récupération complètent cette matière première du vivant. Elle invite les jeunes à métamorphoser leur réalité en la rendant précieuse par le fil ténu de l'implicite. Des formes ont émergé, fragiles, à fleur de peau, de leur imaginaire. Des silhouettes d'un rêve, d'un désir se sont mis à danser en girant : une épée peut-être ? une libellule de paille ? Un anneau magique ? etc. Posés sur des socles fragiles, mus par les vents, des «stables» s'animent, en regard. Une chorégraphie de l'enfance se dessine. Ici, la vie git.

J'ai commencé par montrer des techniques aux enfants, pour pouvoir avancer dans les créations. Lors d'une visite du village, on a récolté quelques plastiques, quelques fils qui traînaient, et je leur ai appris la technique. La deuxième semaine, j'ai ramené beaucoup de couleur. On a travaillé plutôt sur du papier, c'était du découpage, etc. Au final, ce qui m'a le plus marquée, c'est là où je les ai laissés libres : vous avez la technique, vous savez découper, maintenant vous faites tout. Vous faites ce qui sort de vos rêves, de vos pensées. Ils ont bien maîtrisé le travail. C'était tellement fort que je me suis dit que je ne peux pas le laisser comme ça sur une table. L'enfant ne va pas se reconnaître, tout sera mélangé. J'ai donc décidé de faire des girouettes où l'enfant peut voir où il est. Ce qui m'a fait plaisir c'est le fait qu'ils aient envie que ça soit tout le temps là et qu'ils soient les gardiens de leur travail.

91

Tu es partie des secrets, des rêves, des histoires des enfants, qu'ils ont mis en forme,

C'était comme un exutoire.

C'est presque des petits ex-voto.

Je leur disais : ça sera emporté par le vent, dans la nature, que ça soit la pluie, le vent, le soleil, tout le monde écouterait vos messages. C'est là qu'ils ont commencé à faire des choses sympathiques. J'ai découpé les girouettes chez moi et on les a installées ensemble.

La manière dont tu les a faites correspond à ta pratique d'artiste, avec des matériaux naturels.

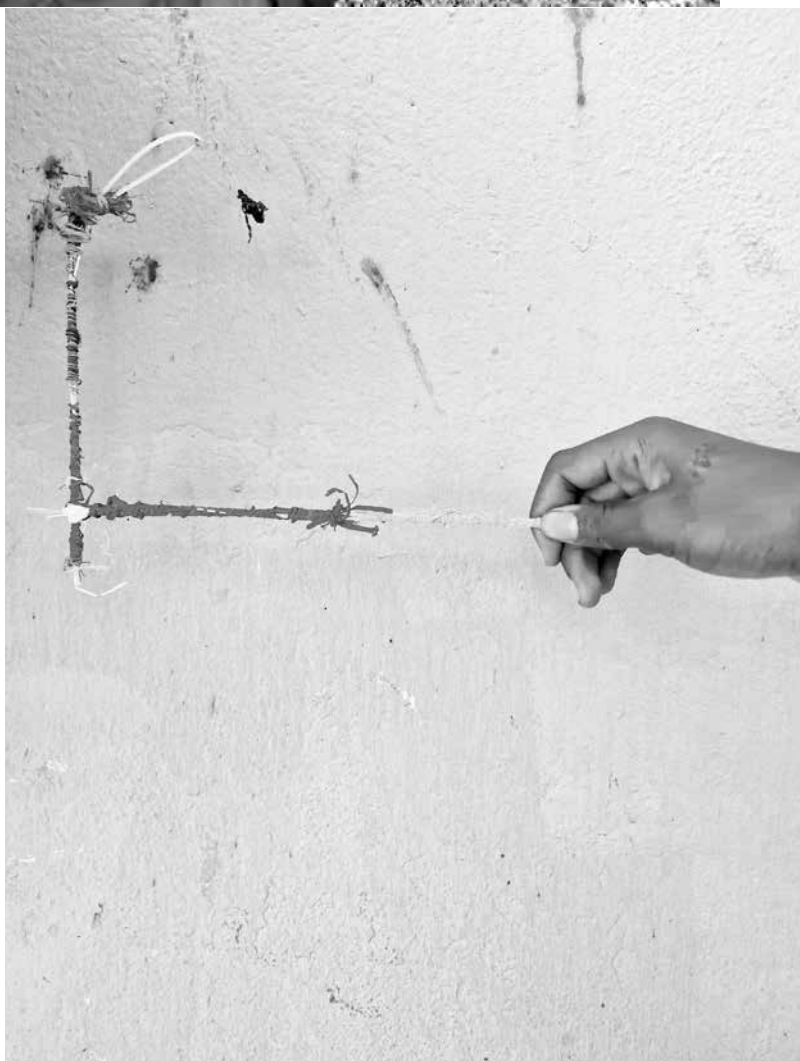
J'ai eu du mal à m'en sortir car au départ j'étais partie pour leur montrer comment je travaille. Et je me suis dit non, ils sont trop jeunes, ils ont pas l'esprit à ça. Ils ne pensaient qu'à manger. Je me suis dit : il faut que ce soit moins pénible, qu'ils puissent rêver même en discutant. Parfois leurs rêves, leurs envies, ils les disaient à haute voix. Normalement, ces rêves doivent rester secrets, mais quand c'est spontané... C'est pour ça que j'ai pas dit secret, mais caché. Secret ça peut aller jusqu'à la tombe alors que caché, ça peut être dévoilé.

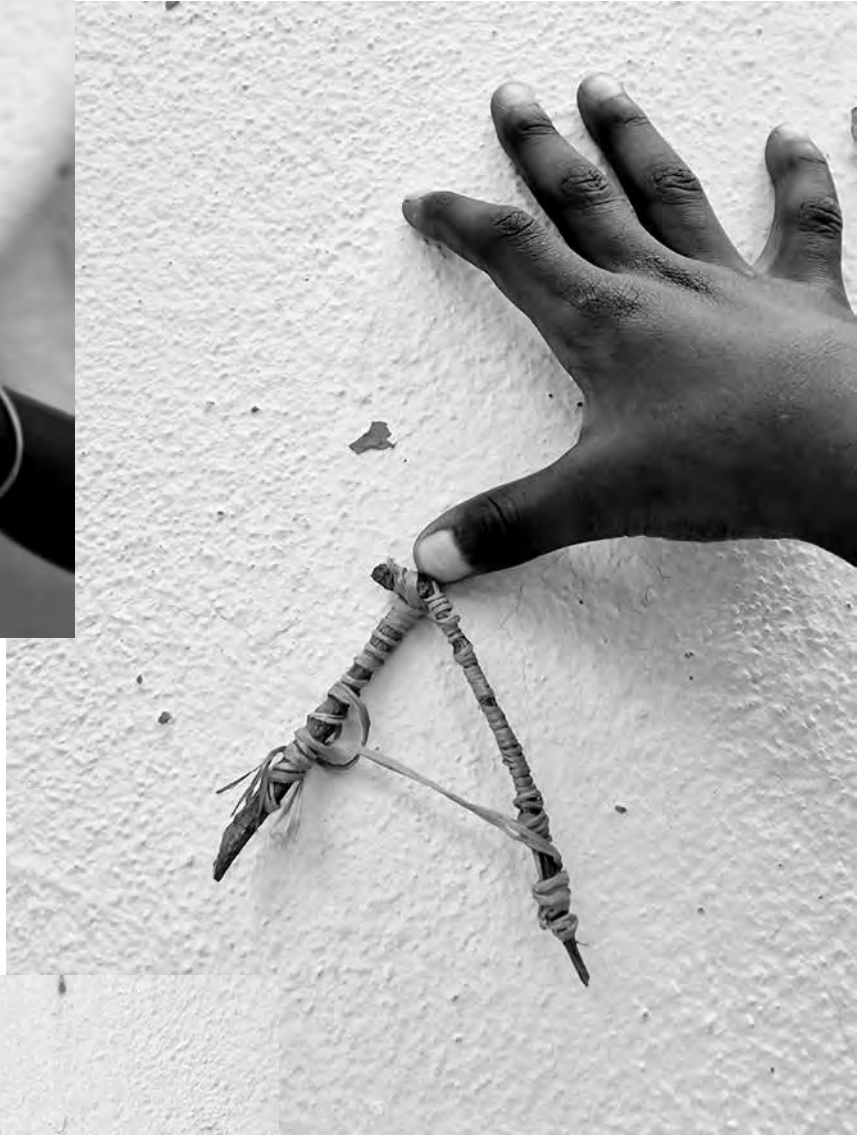
Ce projet des Scénos est très important, ça apporte de la joie, ça a changé leur quotidien pendant un mois. Je sais qu'ils vont en parler pendant un moment. C'est le sujet de conversation le soir. Je fréquente ces coins, mais c'est la première fois que je travaille vraiment, je connais comment c'est, la misère. C'est facile de dire : c'est la faute de la France, mais en fait les politiques mahorais ne sont pas vraiment investis et j'espère que ce genre de travail pourra peut-être sensibiliser. Ils ne vont pas s'investir parce-que ce ne sont que des sans papiers, la seule chose à faire, selon eux, serait de les expulser. Je pense au contraire qu'il faudrait les former, les accueillir, les aider. De toute façon on a toujours vécu comme ça, et que cela change aussi vite, du jour au lendemain, c'est pas possible. Les 4 îles, nous avons des liens, jusque à Madagascar, à la Réunion. Donc, normalement ça devrait être harmonieux, mais ce n'est pas le cas.

Les artistes peuvent faire beaucoup, j'en suis persuadée, les artistes c'est pas politique. Les créations parlent. Les enfants ont parlé sans s'en rendre compte dans ce qu'ils ont créé. A Mayotte on a un sacré problème d'identité et avec le fait de créer, on peut savoir qui on est. Mayotte pour l'instant je trouve que c'est du copiage, on copie sur l'étranger, sur le muzungu, sur ce qu'on a pas. On a beaucoup de choses et on est tout le temps là à copier sur l'autre. Or ça peut leur permettre de se centrer un peu sur eux et de savoir qui ils sont.

J'espère que le quartier ne sera pas 'à l'européenne'. Avec les matériaux que nous avons ici, c'est ce que tu vois dans notre village, à Ajangua (où Viviane habite), on peut construire comme avant. Ca résiste aux cyclones, il fait frais, on a pas de clim, ça ne coute pas cher, les modes d'habitat traditionnel en terre, tout le monde y participe, la terre est présente, il y a le bois, le bambou, le cocotier, on peut faire plein de choses. Il y a des maisons qui ont duré 150 ans. C'est très frais dedans. Je ne comprends pas, là tout est dans la consommation, à outrance.







Idio Chichava

avec Tekar Miradji, (Alifeyini Mohamed) Lil'C,
(Mohamed Bacar Abdoul Anziz) Aptchie,
(Inssa Hassna) Jesus, Chance Monalysa Giramata,
Hamza Lenoir (texte), David Kadoule (photos)

Idio a nettoyé, chaque jour, patiemment, les chemins du quartier, dans un geste réitéré qui participait d'un ensemble performatif mettant en corps et en espaces, des bouts d'imaginaires de la Vigie. Une démarche proche du quotidien, qui a débouché sur une déambulation jusque dans les hauts.







On a commencé les visites avec David et Lilce,

et à chaque fois qu'on parlait, on s'arrêtait. Au final je me suis dit que c'est ça qu'il faut faire. Je voyais que les gens avaient des automatismes dans leurs allées et venues, leurs montées et descentes dans ces chemins. Asslam Alaykum etc. Tout ça. Je me suis demandé : est-ce que c'est ça tous les jours ? Le lendemain, quand j'y suis retourné, c'était la même chose. Je me suis dit : comment changer ces automatismes pendant le temps qu'on est là, les danseurs et moi. Intervenir dans cet espace et prendre les passants dans nos répétitions, nos interventions. Je me suis dit : on va s'arrêter à chaque fois dans un endroit, chez les gens, devant les portes, là où on discutait, on va essayer de faire une balade où les gens s'arrêtent pour regarder l'espace, les corps dans l'espace. D'où l'idée des stations. Par rapport aux matières que les danseurs proposaient je voyais une liaison avec la journée. Par exemple la station 'L'esprit de l'allée', vient de la façon dont Tekar disait des trucs en performant. Il ressemblait à un esprit et je me suis dit : je vais nommer les stations par rapport à ce que les danseurs sont en train de proposer. C'est de là que c'est parti, travailler et nommer les stations.

98

Aussi, pendant les rencontres qu'on a eues au QG, le fait de voir le projet des autres, ceux de David (Kadoule), d'Hamza (Lenoir), j'ai eu envie d'amener d'autres artistes à l'intérieur de cette balade. D'où la demande des photos et des textes. Avec Hamza, de la même façon que je voulais nommer les stations j'ai voulu que les textes racontent ce que cela fait aux passants de voir un corps qui gueule, qui est par terre et chante en même temps. Je voulais juste cette impression là des corps. D'où la demande faite à Hamza de chroniquer la réaction des gens. Hamza nous a accompagnés deux fois et a écrit par rapport à ce qu'il a vu, comment il a ressenti les choses. Je voulais que quelqu'un qui a vécu ces moments vienne avec ses textes, ses impressions, ses émotions, ce qu'il a vécu à l'intérieur. Pour les photos de David, j'ai dit : tu peux faire des photos des danseurs mais tu es libre de faire avec ce que tu ressens de l'espace en lien avec la performance et ton regard. J'ai trouvé ses photos pleines de sens, il n'y avait pas seulement l'image que je voulais, il y avait un regard sur l'espace et ça c'est bien. Le triangle, le regard d'Hamza, celui de David et celui des danseurs avait des cotés très égaux. Et le fait d'avoir des panneaux était une manière de matérialiser tout cela. Je ne voulais pas imposer mon regard, mais plutôt rassembler plein de regards et de strates avec les stations.



Le frigo avec les sons est une continuation du travail avec Hamza et avec toi, JC, en lien avec les écoutes qu'on faisait au QG et le sens du projet des autres inscrit à l'intérieur du trajet. Je me suis dit : si je suis là pour deux semaines, je ne pourrai pas changer seul avec mon regard de chorégraphe, cette routine, cet automatisme. Il me fallait aussi le regard, la perception d'autres artistes autour. Après la conversation qu'on a eue au QG sur les récits (publiés en première partie de cette revue), je me suis dit que j'allais faire un point d'écoute même si mon intention n'était pas vraiment de faire entendre clairement les récits. Il s'agissait de jouer avec la curiosité des gens, ce qui se dit à l'intérieur. C'était des couches de sens.

99

Au départ, je t'avais dit que je me demandais si ici je suis vraiment un artiste. Avec le projet Scénos, j'ai découvert qu'il n'y avait pas d'imposition des formes. Du coup, à l'intérieur de ça, de ces moments de recherche, comment je vais inscrire une forme à l'intérieur de ce projet, ça m'a donné l'impression d'être un chercheur plutôt qu'un artiste.

Observer avec l'intention de créer une forme, et pour la créer, être en contact avec les gens, en insistance avec l'espace. Mais cette insistance, n'est-ce pas aussi envahir l'espace de l'autre, percer l'espace de l'autre ? Du coup, à l'intérieur des Scénos, c'est le truc que j'ai trouvé intéressant. On y va, et sur le terrain on découvre ce qu'on va faire, quelles formes on va créer. J'ai trouvé hyper intéressant le fait d'être dans l'espace des autres, cette ouverture, aller visiter les espaces qui se créent, en fait.

Le plus gros apport du dispositif Scénos, c'est le fait que du jour au lendemain quelqu'un comme toi qui ne connaît pas du tout ce quartier a la possibilité d'y être



totallement et de plein pied. Un énorme travail est effectué, ici surtout par le Royaume des Fleurs, un travail de préparation et du coup le quartier est immédiatement accessible. Les gens savent ce qui se passe, vous avez accès aux choses, des équipes connaissent et peuvent vraiment vous emmener dans le quartier.

Un chose est bien, c'est l'assurance. Tu te sens assuré. Je n'ai pas senti d'appréhension à être dans cet espace. Sans que ce soit dit, tu sens dès ton arrivée l'énergie des gens qui ont préparé la résidence. Tu sens que tu vas faire ça, que tu vas être dans cet espace sans aucune crainte. J'ai bien senti cela, le travail de préparation. C'est super. Aussi, le coté où les Scénos ouvrent les portes c'est aussi le fait d'être dans le regard, dans la pensée des autres artistes, c'est aussi super. C'est pas commun d'avoir cette possibilité d'entrer dans l'univers d'un Androa, de construire avec lui. Du coup il y a un double truc, cette accessibilité et le fait de vivre avec un créateur, un penseur de l'espace. C'est une richesse avec laquelle je rentre, laisser des portes ouvertes.

C'est ça pour moi les Scénos, des portes ouvertes.

100



STATION ANACONDA

Tsina ulenga, tsina ulenga !

**Les habitants se sont réveillés,
aujourd'hui encore la fête
continue dans le corps du
serpent.**

**Les enfants autour ne semblent
pas effrayés.**



STATION L'ESPRIT DE L'ALLEE

**Elles restent dans
l'hésitation, les personnes
qui traversent son espace.
Elles le regardent,
le dévisagent.**

**Et Jésus lui, il est ailleurs,
serré par ses vêtements qui
prennent le décor du sol.**



STATION INITIATION

**Jésus crie dans la cour,
aujourd'hui c'est un jour de
fête.**

**Il lance l'alerte, au
moment où la poussière s'est
soulevée de la terre.**



STATION LE MUR DES FRIGOS

**Les mouvements que fait Idio,
chamboulent les gens. Il respire fort,
je crois qu'il est inspiré. L'inspiration
vient de la danse des frigos.**

**Elle vient aussi de ces corps qui
transforment la terrasse abandonnée
à côté d'un atelier de bois.**

**La fête continue cette fois sous les
regards du manguier, encore une
fois les gens observent.**



STATION POINT D'ECOUTES

**Au bout de ce tracé, se trouve
un autre chemin.**

**Celui-ci monte vers le chant de
l'anaconda.**

**Aptchie nous y attend
fermement.**



STATION LES SIRÈNES DE LA VIGIE

**Les passages se font de
moins en moins.**

**Jésus continue à performer
jusqu'à ce qu'il arrive vers la
queue de la sirène.**

**C'est son trajet du jour. C'est
le jour où Jésus s'allonge, et
se laisse aller.**

François Duconseille

Décembre 2020

(...) durant ce séjour des premières pistes de projets personnels sont apparues, portées par les rêveries, les promenades réelles ou sur internet. Marie attire mon attention lors de la visite à la Vigie sur l'organisation formelle-informelle des boîtes aux lettres, les mêmes qu'en métropole, normalisées, répétitives, leur présence nous rappelle que nous sommes bien sur un bout de France. Elles marquent une appartenance administrative, nomment le rattachement, elles parlent aussi du voyage, du départ de certains pour de lointaines destinations, y construire une vie que certains peinent à réussir ici où les choses peuvent sembler arrêtées. Ces boîtes on à voir avec ce qui est au-delà des mers, elles deviennent nichoirs à oiseaux migrants colonisant un vieil arbre mort, ou agencées en grappe au sommet d'un mat planté au sommet de la Vigie tel un sémaphore appelant les nouvelles, pourvu qu'elles soient bonnes...

Août 2023

Les boîtes aux lettres souffrent à la Vigie, quasi seules représentantes d'une République française dans le quartier mise à part la présence régulière de la PAF, elles sont la cible de la colère juvénile. Les carcasses souffrent, se déginglissent, les portes sont la plupart arrachées, sans noms sont-elles encore en activité ? Il faudrait interroger le facteur. Une habitante m'explique alors que je photographie sa boîte éventrée que c'est la cinquième qu'elle achète au prix de 45€ pièce, elle préférerait que le facteur glisse le courrier sous son portail de tôle, idéal, sauf en saison humide...

102

Le projet consisterait à accrocher dans un arbre mort foudroyé qui se trouve à côté de Dagoni, un ensemble de boîtes aux lettres abandonnées du quartier, plus ou moins en bon état, qui seraient repeintes de couleurs vives et qui produiraient un effet de fruit dans cet arbre mort.

L'idée derrière ça, c'est une intuition poétique que j'ai eu en décembre 2020, quand je suis venu pour la première fois ici. Elle vient du choc de voir ces boîtes aux lettres métropolitaines, complètement déginglées, supposément abandonnées par des gens qui ont peut-être été expulsés. L'idée de produire des nichoirs à oiseaux pour des gens qui sont peut-être expulsés, qui ont voyagé, qui sont loin et qui pourraient revenir. Je ne sais pas, c'est un truc un peu poétique comme ça, produire une image étrange, à partir d'objets très très communs du quartier, objets dont l'usage est assez trouble, vu l'état de ces boîtes. Une sorte d'imposition républicaine qui ne passe pas dans le quartier. C'est faire une association entre ces objets et cet arbre mort qui est assez beau. Un choc, une étrangeté visuelle, comme une sorte de totem dans le quartier.





Tu dis intuition poétique et tu es immédiatement en train de parler de politique.

Oui, les deux sont liés. Ce qui est intéressant c'est de partir du poétique pour raconter du politique.

Pourquoi le projet ne s'est pas fait ?

C'est étrange, j'ai nommé ce projet très vite début août, je l'ai rappelé régulièrement pour savoir comment ça avançait. On me répondait : on va le faire, je vais m'y mettre, et puis ça n'a pas avancé, jusqu'au moment où c'était trop tard.

Ce ne serait pas lié au fait que la présence de ces boîtes aux lettres est complexe et que l'idée d'aller les meuler en sachant qu'on meule certaines parce-qu'elles ne sont plus utilisées alors que d'autres le sont, et que peut-être celles qui ne sont pas utilisées en apparence restent utilisées... Est-ce qu'il n'y a pas un enjeu autour de la possibilité même d'extraire certaines des boîtes aux lettres pour en faire le projet ?

C'est une chose. Alhad m'en avait repéré 3 qui étaient objectivement abandonnées, il avait enquêté. Et il y en a régulièrement dans les décharges. Il y avait donc des possibilités de récupérer. Mais je pense qu'effectivement c'est un sujet extrêmement sensible ici, une zone floue sur la boîte aux lettres, son usage, l'adresse en France, sur le fait qu'effectivement les rues ne sont pas forcément nommées, le fait que la plupart des gens dans le quartier n'ont pas de papiers... Tout ça rend le projet compliqué, peut-être trop pour le mener en parallèle de tout ce qu'il y avait à faire.

L'apparente simplicité du geste, l'apparente clarté de la raison pour laquelle il ne se réalise pas, « on a pas le temps, on y arrive pas », ne recouvrerait-elle pas le fait que ce projet touche à quelque chose de beaucoup plus informel et de beaucoup plus sensible.

C'est ça qui est intéressant et qui fait qu'il mériterait d'être réalisé, de prendre le temps, de creuser cette histoire, d'enquêter à la Vigie puisque c'est principalement là qu'on les voit. Interroger les gens sur leurs usages et leur relation à la boîte à lettres. J'ai interviewé une personne quand, devant chez elle, je photographiais une boîte éventrée, elle était là et je lui ai demandé si je pouvais le faire. Elle me dit : oui, pas de problème.



Quand j'ai demandé pourquoi elle est comme ça, elle m'a répondu : c'est la cinquième que je change. Les boîtes sont détruites par des gens du quartier. Elle ne sait pas pourquoi, mais je le prends comme un signe métropolitain dans le quartier, un des rares signes de cette soi-disant reconquête républicaine. Simplement ça devient une cible pour exprimer sa colère car ce sont des objets extrêmement vulnérables, c'est simple de donner un coup de pied dedans ou de balancer un caillou pour l'éventrer, pour produire un geste de révolte basique.

Je suis sans papier, je veux vivre ici, mais je n'ai pas d'adresse...

105

D'où l'idée de l'arbre, c'est une façon de dire, voilà,

c'est un arbre à boîtes aux lettres pour des gens qui n'ont pas de papiers, des migrants, comme des oiseaux. Longue histoire.

Magalie Grondin

avec Clément Dushime, Hadidja Djaanfar Saïd,
Raïna Ahamadi, Karima Nadhoiri Laguena,
Soubira Ahamada Mchangama, Nida Youssef,
Nayla Mkavavo, Léon Nomenjanahary.

Un processus collectif de mise en peinture très colorées d'une ruelle de tôles ondulées dans le quartier, et tout ce qu'un tel geste implique d'engagement et de réflexion collective.

Clément :

L'ombre du midi

Racontes-moi, ton histoire. Où puis-je te trouver ? Vous n'avez qu'à les regarder dans les yeux.

Toute l'histoire est là. Tout le monde porte sa faim et sa hantise, tu sais ?

Dans l'abondance ou dans la misère, c'est difficile de complaire à l'être humain. Du point fictif ou commun, la Vigie des hommes est une énigme. Même si mourir est facile, vivre est la partie la plus piégée. « Ceux dont le destin est de finir pendu ne se noient pas. »

106 Raïna :

Une rencontre avec les filles... et les garçons, les enfants de la Vigie, des mots pour se dire, crier et écrire le futur avec Clément, des marches dans la Vigie, des rires et du partage pour apprendre à se connaître, soi et les autres, une rencontre...

Une fresque dans la Vigie, comme une porte magique qui fait rêver et s'évader. de la couleur sur les palissades en tôle, les pieds dans la poussière.

Un lieu qui vit grâce à ses habitants, qui donne à voir à la fois des habitants heureux et malheureux.

Une douleur à la fois amère et délicieuse, pour ceux qui se sentent à leur place et pour ceux qui ont peur d'être chassés un jour.

Des familles qui vivent dans ce lieu misérable pour ceux qui n'y sont pas.

La nuit le lieu devient tout noir par manque de courant dans certains coins. Il y a également la pollution, les déchets qui entourent les habitations. Malgré les difficultés qui touchent ces êtres merveilleux, le sourire est toujours sur leurs visages car l'avenir de ce lieu, c'est leurs enfants.

L'espoir fait vivre. Amour, éducation, réussite à toute cette jeunesse et leurs familles !

La Vigie est un lieu qui deviendra un lieu de guérison et plus un lieu de blessures. Ce lieu qui va raconter une histoire un jour.

Anna :

Je veux juste continuer mes études,
je veux juste aller à l'école pour
réaliser mon rêve d'indépendance et
celui de ma maman. Sinon je serai
obligée de me marier.

Pidja :

J'ai un CAP d'horticulture. Je n'ai pas
de papiers pour pouvoir travailler.

Ma vie est trop serrée.

J'aimerais changer ma vie.

Notre jeunesse est trop malheureuse

J'aimerais qu'on soit unis dans le
monde.

Qu'il n'y ait pas de différences de
nationalité.

Je suis née dans un quartier
bidonville de Saint Denis de La
Réunion jusqu'à l'exil de ma famille
en 1975 pour la Métropole avec
le dispositif du BUMIDOM. Nous
avons chacun une question brûlante,
la mienne est cet arrachement et
ce désir inassouvi de grandir sur
mon île, près de ma famille et dans
ma culture, malgré la pauvreté
de l'époque. Ce que je retrouve à
Mayotte, à la Vigie, et ce que je suis
venue chercher, c'est cette vie dont
j'ai été coupée. Vivre pendant un
mois dans la Vigie, c'est réaliser ce
rêve, c'est vivre cette enfance
fantasmée avec les enfants du
quartier, c'est réparer. Dans ce
projet de fresque murale, mon désir
est d'apporter la joie par la couleur et
d'ouvrir une porte magique, un rêve,
un miracle dans la Vigie pour ces
habitants. Mon choix de peindre sur
les palissades en tôle plutôt que sur
les murs en béton veut sublimer la
beauté du quartier et de ses
habitants. Cet acte est de marquer une pause dans le temps avant la
disparition d'une époque, d'une architecture, d'une organisation qui
fonctionne dans sa culture, au-delà du chaos et de la misère, avant la grande
fracture.





Je suis plasticienne et j'aime, selon mon idée, exploiter un médium ou un autre. Ça peut être de la performance, de la photographie, de la peinture, sur toile ou sur un mur. Au début j'ai eu envie d'aller vers un projet intime avec un groupe de jeunes femmes, c'aurait été quelque chose d'assez délicat, de plutôt petit. Mais j'ai vite choisi vite d'aller plutôt vers la réalisation d'une fresque sur les murs parce-que j'ai bien senti qu'on allait vers un festival pour les habitants. J'ai eu envie de faire un projet plus grand, spectaculaire, d'apporter de la couleur dans la Vigie qui est pour moi un terrain de jeu incroyable, avec une liberté que je ne pourrais pas avoir ailleurs. Ce labyrinthe de tôles, bien sûr que les habitants l'ont accueilli, ils ont envie qu'on vienne peindre leurs murs qui sont pleins de poussière et qui sont gris. Tout le monde a eu envie qu'on vienne peindre leurs portes. C'était, du coup, facile d'aller sur ce terrain parce-qu'il y a eu un vrai accueil des habitants.

J'ai travaillé avec un groupe de jeunes femmes que j'ai amenées vers ce terrain de jeu. Aller vers un projet de peinture, pour elles c'était complètement nouveau, un autre terrain, manière de montrer qu'une femme n'est pas une petite chose qui doit rester à la maison.

Sa vie peut être aussi professionnelle et artistique, aller vers un épanouissement personnel. Montrer au monde hommes, enfants, femmes, que même en tant que jeune femme, je peux me dépasser. C'est ce que j'ai eu envie de partager avec elles.

On a pris une « rue » de tôles et on les a peintes sur une centaine de mètres. Il y a eu plusieurs étapes : j'ai d'abord montré ce que je fais pour qu'elles se rendent bien compte de où on allait, puis on a choisi l'endroit ensemble, discuté avec les habitants, lavé la tôle sur des mètres et des mètres ensemble, un travail hyper physique. Il y avait des moments où elles s'effondraient sur la natte par terre et où il était très difficile de les faire se relever, des moments d'énergie aussi grâce au soutien de certains bénévoles et membres de Kazyadance, qui amenaient beaucoup d'énergie, comme Jesus, Léon, Clément. Etape après étape, je voulais les amener à se rendre compte d'un processus de création, d'un processus de production pour aller vers un objectif final, ensemble.

Elles ont été parfois très enthousiastes, du début à la fin, parfois très éteintes, parfois dans leurs vies de jeunes adolescentes. Je pense qu'elles vont mettre du temps à murir ce qu'elles ont vécu. C'est ce que je pressens. Il y a des moments où elles se rendent compte et d'autres où elles ne sont plus là et je pense que c'est un long processus pour elles, mais ça va prendre forme progressivement dans leur esprit.

109

Pour toi, c'est une manière de porter via un projet, des questions liées à la vie des femmes ici, leurs espaces de liberté, d'émancipation, sans aller dans l'intime et le très petit, parce-que leurs paroles sont difficiles à faire entendre. Mais de trouver un biais très visible et très public pour travailler ça.

On a fait un atelier d'écriture avec Clément, en attendant la peinture. On a produit des textes, des phrases extraites de leurs pensées, de leurs désirs, de leurs frustrations, de leurs fantasmes. Ces phrases de l'intime on est venus les écrire, les taguer dans la Vigie. C'était une première étape à travers le geste de peindre. Pour moi c'est la même chose, peindre c'est écrire, faire une peinture abstraite ou écrire des mots c'est la même chose. La peinture abstraite va porter tout ce qu'elles sont, leur âme, leur éveil, leurs écueils, en tout cas les amener à conscientiser qui elles sont.

Je suis née dans un bidonville, je suis quelqu'un qui aime travailler dehors, j'ai longtemps fréquenté des street artists, je suis curieuse, je ne suis pas seulement quelqu'un d'atelier, j'aime aller du dedans au dehors, cela ne me fait pas peur du tout. J'aime me confronter aux gens, aux matériaux, j'aime être sur le terrain, proche du sol, des murs, m'y frotter.

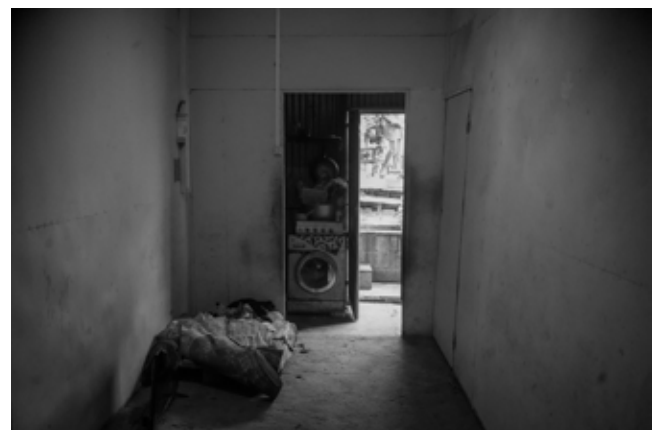
La Vigie a été le plus beau terrain de jeu que je puisse avoir.

David (Ditoma) Kadoule

avec Léon Nomenjanahary
& les habitant·es de la Vigie

Mon projet s'est focalisé sur le défi d'obtenir une certaine proximité avec les gens dans la Vigie et que ce soit visible dans mon travail. Cette proximité est importante, parce-que je ne sais pas faire autrement, c'est le seul moyen de montrer une réalité qui n'est pas accessible à tous. J'ai le sentiment d'y être parvenu, au vu le temps que j'avais. Ça a pris la forme d'une connexion qui va rester. Hier je devais me présenter à un diner dans la Vigie, même si j'ai pas pu y aller. C'est pour ce genre de relations que la photo m'intéresse. La photo est une manière d'être en relation avec les gens, de les mettre en confiance. A travers la photo ils me parlent de leur vie et je documente leur intimité. C'est ma manière d'être photographe pour le moment. Etre photographe c'est un aspect majeur de ma vie. Je parviens à être en société lorsque j'ai un appareil photo avec moi, ça me donne confiance, et une certaine légitimité qui me pousse à aller à certains endroits. Ce n'est pas parce-que j'y vais que j'y suis autorisé d'office, mais je m'y autorise parce-que j'ai un appareil, et donc un but. En permanence je cherche l'endroit juste sans presque aucune limite pour le trouver. La résidence était une découverte dans la moindre chose que je faisais, la relation avec les gens, le concept géographique de la question, l'espace et tout ça. C'était nouveau. Je l'avais déjà fait à Medellin (en Colombie, en 2017), mais ici c'est un autre monde qui n'a rien à voir. J'avais déjà fait la même chose, soit m'incruster dans la vie des gens et j'avais vraiment aimé ça. C'était la première fois, j'étais tout excité, mais je n'avais pas le recul que j'ai aujourd'hui. Aujourd'hui je fais les choses différemment et mieux mais cela implique d'avoir renoncé à une certaine naïveté. Je dis que c'était mieux à Medellin, alors que ce n'est pas forcément le cas, si on creuse.







Je suis un artiste qui ne sait pas dissocier ma vie et ce que je fais, pour moi tout est lié, ce que j'ai vécu ici est une partie de ma vie, ce n'est pas une parenthèse où j'ai fait de l'art, de la photo, non.



Je suis venu avant les autres pour observer et prendre le temps, c'est mon travail. Je ne peux me mettre sur un chemin qu'une fois sur place, sauf si je connais les lieux en avance. C'est ce que j'ai fait. Vu que l'un des symboles de la Vigie, c'est la tôle, pour moi c'était assez clair dès le départ que je devais prendre cette direction, montrer quelque chose dans ce sens. Le fait d'entrer dans l'intimité des gens et les tôles ne sont pas dissociés. C'est une suite, mais pas forcément dans un sens précis, ça va dans les deux sens. Ça peut être une suite de ce que j'ai fait à la fin (les photos dans les parcelles), la suite pourrait tout autant être ce que j'ai fait en premier. Les tôles ne sont pas uniquement l'ouverture vers les intérieurs intimes. C'est pas uniquement des portes qui s'ouvrent avant de rentrer dans la cour. On peut voir ça sous un aspect logique et rationnel. C'est comme ça que c'est venu, mais au final, je veux laisser la liberté que cela puisse prendre plusieurs sens, je ne veux pas que ça reste cantonné à cette lecture là. Quoique elle soit valable.



Cette résidence me donne le plaisir de m'immerger dans un monde nouveau, d'apprendre et d'offrir quelque chose de singulier aux gens. La démarche est importante en tant qu'artiste, pour les gens que j'ai rencontré et les gens avec qui j'ai travaillé. C'est important dans tous les sens.

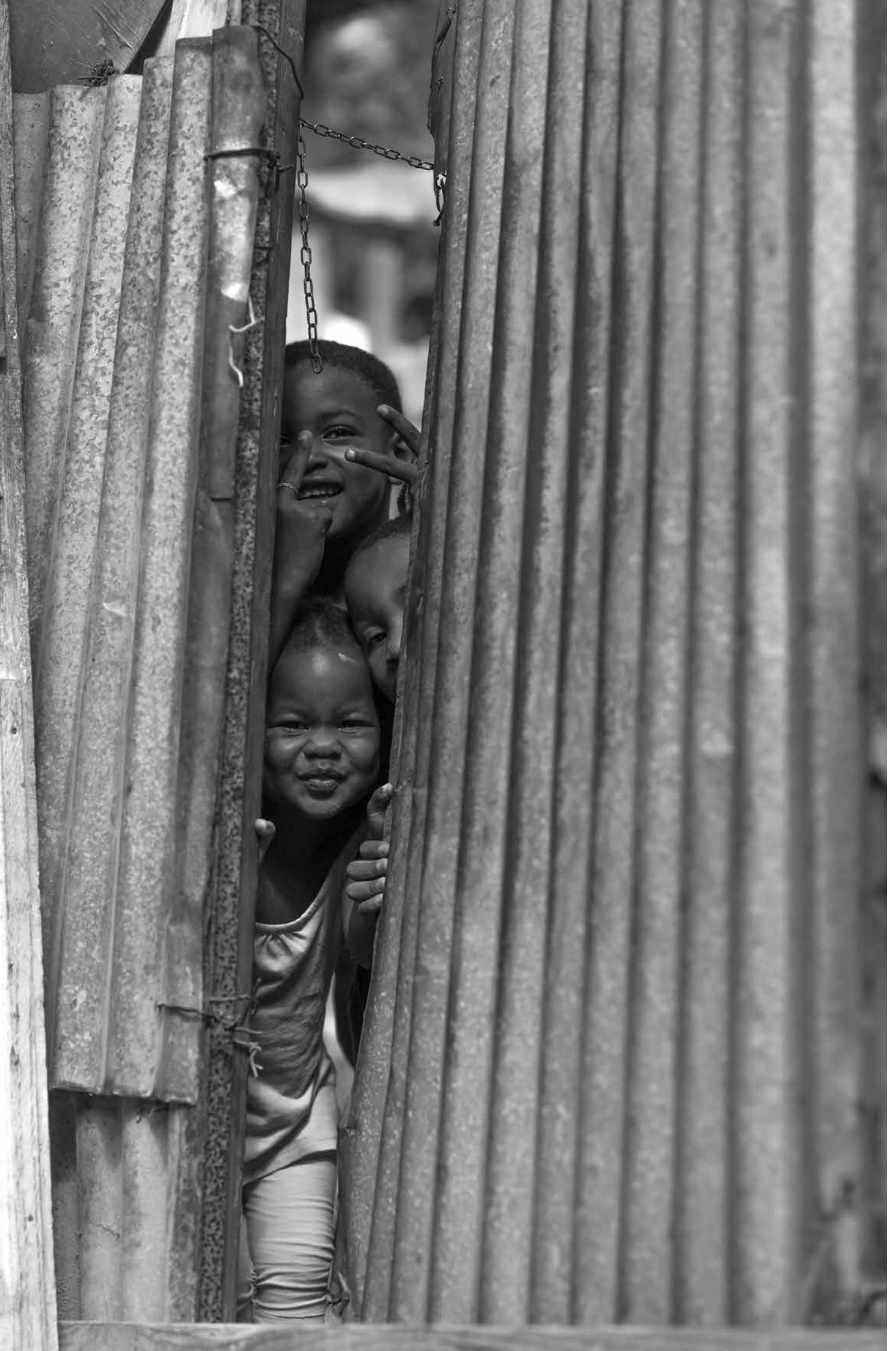


Exposer ces photos à Mayotte n'est pas la même chose qu'à Paris. Il faut un contexte précis. Cette question du contexte m'apporte une certaine liberté pour la suite, cela me permet d'envisager d'autres possibilités en termes d'exposition et en fonction de la réflexion que je continuerai d'avoir par rapport à tout ça. Cette réflexion n'est pas finie.



113







Djodjo Kazadi

avec l'équipe du Royaume des Fleurs

Djodjo installe sur une parcelle familiale en attente de construction, un gradin en parpaings et une scène fermée par un mur de tôles. L'enjeu n'est pas tant d'y donner des spectacle, que de poser la question de lieux publics de théâtre à Mayotte, et d'interroger la possibilité d'une place pour le spectateur.

Comment créer un espace qui donne cette image d'un théâtre, un lieu qui n'est consacré qu'à ça. Pourquoi un théâtre ? Je voulais qu'il y ait un espace autre où des gens se rencontrent, échangent et réfléchissent. Je me suis dit : j'ai des parpaings et vu leur nombre, pourquoi ne pas créer un gradin ? Dans le projet avec la Vigie, les institutions ont besoin d'avoir des idées, nous les inspirons, c'est une manière de poser quelque chose dont ils puissent s'inspirer pour avoir aussi des espaces de vie, de rencontre. C'était ça au départ, donner l'image d'un théâtre. Le côté antique est lié au matériel que j'avais, du coup, oui, les parpaings. Les gradins ça fait un truc à l'ancienne, avec une scène. J'ai choisi de rester dans cette optique. A côté je crée un espace de vie avec des nattes, on vient s'asseoir et on se repose. Souvent on dit qu'on trouve une scène d'abord, on nettoie la scène et le public s'installe par rapport à la scène. Là, on a fait l'inverse. On pose le public et on amène la scène après. Cette question du public est importante ici, à la Vigie, on n'est pas dans cette frontalité du théâtre, on est dans l'espace intime des gens.

Je t'ai posé la question c'est parce que dans ma vie ancienne, quand j'avais dans les 6, 7 ans - je comprends que c'était une forme de théâtre en étant dans ce projet avec vous - on avait à Kahani où j'habitais, des endroits spécifiques dans des cours où tu payais pour aller voir la télé. En fonction de combien tu payais, tu avais accès soit à la chaise, soit à la natte, le parterre. C'était un spectacle numérique, tu vas regarder un film, un truc posé là mais il fallait que tu payes. La question que je me pose est liée à la manière dont tu ramènes ton espace privé, dont tu parviens à le rendre public en retrouvant un rituel que j'ai perdu il y a longtemps et qui n'existe plus, avec une architecture qui n'est pas la nôtre, qui vient d'ailleurs, mais avec des matériaux qui sont d'ici.

C'est un peu ça. Je crois que ce qui m'a poussé à faire ce projet ici à Mayotte, c'est à la suite de discussions avec des gens de théâtre, on parlait de Tanda, Tchitanda, une cour (en RdCongo) où il se passait des danses. Dans une cour. C'est ce côté-là que je souhaite remémorer, la cour de quelqu'un, comment rappeler aux gens cette forme qui existait avant. Or, dans les Scénos nous allons plutôt dans les espaces du public, dans le quartier, dans l'intimité des gens, pour faire nos performances.

De manière très éphémère !

Oui, mais dans leurs espaces intimes. Du coup ils ne sont pas dans un état confortable, ils se demandent ce qu'il se passe, alors que si cela se passe dans un théâtre, un centre chorégraphique... Ça pourrait être quoi ce centre ? On n'est pas dans la même configuration que quand nous sommes dans leur espace intime. Là j'ouvre mon espace intime au public pour qu'il vienne et on crée de la frontalité, on s'assoit face à face pour discuter de tout ça.



Je peux comprendre ce que tu dis car j'ai vécu dans cet espace-là. La question qui me trotte dans la tête est liée à quelques mots et images clef de ce que tu fais.

Tu te donnes un regard à toi et c'est ce que je cherche, j'ai posé un acte et qu'est-ce que les gens de la Vigie vont voir de cet espace-là. Qu'est-ce que ça leur fait, leur dit ? Ce n'est pas nécessairement ce que je veux. Je connais le théâtre et je pose cet acte là pour savoir ce que ça crée dans ce public-là. C'est un terrain privé que j'ouvre mais dans cet espace il n'y a plus l'intime, la proximité qu'il y avait lors des performances dans la rue. Il y a la frontalité.

D'où mes questions : qu'est-ce que toi, ou moi de mon côté en tant que spectateur qui regarde et qui connaît l'environnement dans lequel j'ai vécu, qu'est-ce que ça peut créer chez moi, aussi pour d'autres personnes qui ont connu cette époque-là, qu'est-ce que ça va créer chez elles ? Il y a la question de ces personnes qui ne connaissent pas cet environnement que tu poses et qui vont penser que c'est un espace quotidien, dans lequel on pourrait aller voir une telle chose (non quotidienne, théâtrale).

Ce sont des espaces qui peuvent inspirer, un acte qui pousse les gens, ou même les politiques, à les penser. A Mayotte, on n'a pas d'espaces comme ça. L'idée c'est de pousser les gens à les aimer, les rencontrer, les chercher sur Mayotte. Certains vont aimer mais d'autres vont détester, c'est des briques, ça ne leur dit rien. D'autres vont se demander : où est-ce que je peux continuer à vivre ça, à cet endroit ou ailleurs ? Tu vois. Or cet endroit n'est pas ouvert pour faire des spectacles, il est fait pour réveiller certaines choses en eux, pour qu'ils puissent désirer de telles expériences. Si j'en avais les moyens ça resterait un théâtre, mais bon. Et pendant les Scénos Urbaines c'est mon installation. J'installe ça à cet endroit, qu'est-ce que ça crée ? Une scène vide sans spectacle. Le spectacle, on peut l'imaginer en étant assis. Le public s'assoit et regarde le spectacle, sauf que le public, c'est lui qui se crée ce spectacle. Ce n'est pas le spectacle qui fait asseoir le public mais le public qui s'assoit et imagine le spectacle devant le mur.

Ce qui m'intrigue c'est qu'il s'assoit sur sa fondation, le matériau avec lequel il construit pour être en sécurité. C'est la matière sur laquelle le public s'assoit, puis regarde. Il y a aussi la question des conditions de cela. Quand j'ai vu un théâtre à Avignon, avec un grand mur, j'ai essayé de rentrer dedans. Il est beau et les gens ne ressentent pas la matière de la beauté sur laquelle on s'assoit. Ce que toi tu proposes c'est la beauté, la matière et le fait de te déplacer de chez toi pour t'assoit sur ta propre matière qui te protège.

Ce qui est bien, c'est que ça crée toutes ces images dans la tête des gens. C'est pour construire, faire une clôture pour construire une maison pour mes enfants, mais cet endroit-là c'est un espace intime qui est ouvert vers d'autres personnes qui viennent s'asseoir et imaginer, regarder vers le rêve. Le fond de cette scène là ce sont les tôles, rouillées. C'est comme si c'était tout ce que nous vivons, les tôles sont partout, ce sont les murs, partout. Mais est-ce qu'on s'est déjà assis une fois dans un théâtre pour regarder ces tôles-là. Regarder les vies qu'on imagine dans ces tôles. Rien que regarder. C'est comme déplacer la population de la Vigie au Pôle Culturel de Chirongi, mais dans la Vigie. En regardant la Vigie. Comment on fait pour se déplacer pour se regarder. Le reste, les spectacles, comme il y a une scène, des spectacles se créent. On revient au début, quand il y a une scène il y a le spectacle, mais d'abord je pose cet espace, cet amphithéâtre. Je me suis inspiré d'espaces antiques, grecs ou romains. Il y a un vide. Tu te crée une scène avec un podium, les entrées, tu imagines tout, sauf qu'il n'y a rien.

Je t'ai longuement observé dans ton espace, au Royaume des Fleurs, où tu n'as jamais pris la

position physique du public, t'asseoir avec le public. Il y a toujours ce temps où tu es concerné parce-que tu regardes surtout en tant que directeur artistique par rapport à ce que tu présentes, à ce qui est là. Ce que nous produisons c'est une branche de ton identité. On a appris de toi pour présenter, se nourrir, dont on s'approprie pour présenter. Et là je te pose la question parce-qu'un terrain, sur un plan cadastral ou dans le droit, c'est une chose précise, mais toi tu extrapoles ça, tu le déplaces sur un plan imaginaire, dans des conceptions différentes par rapport à la manière dont chaque personne voit les choses. D'où ma question : au moment où il y aura une diffusion est-ce que toi tu seras avec nous avec le public, ou sur les parpaings ?

Oui, je pense que pour entrer en profondeur de moi, j'ai besoin de m'asseoir et de regarder aussi. Ça fait longtemps que je ne me suis pas mis dans cette position-là, celle de regarder et d'apprécier. Je suis toujours dans l'action. C'est moi qui crée, je suis toujours dans ça. Créer cet espace de public, c'est l'espace que je n'ai jamais eu, même au Royaume des Fleurs, On a la scène, on n'a pas de chaises, de gradin, on loue des gradins. On est en train de construire cet espace, c'est une scène, mais le public, il n'y en a pas. C'est un espace que je n'ai jamais eu. Au Royaume, l'espace du public c'est chez quelqu'un (l'école voisine où l'on pose temporairement un gradin), il peut fermer demain. J'ai l'espace pour la scène, mais pas pour le public. Le public va se créer, se trouver une place, s'installer. Mais on ne sait pas où. On dit : la scène s'apprête et le public s'installe, mais on ne sait pas où. On peut le mettre ici, ou là. Il y a une scène qui est posée. Or l'idéal, mon obsession c'est cet endroit du public, dans mon spectacle, Parcours Vers j'en parle, le public que j'aime, je suis obsédé par le public.

Et là tu arrives à un stade où il faut que tu montres ce que toi tu sais faire. Cette parole m'a plu, je suis en train de parler et des larmes sortent. Ça m'a plu. En contrepartie, la personne qui dit ça, dans tout ce qu'elle a présenté, montré, il y a des espaces de signature qui disent que lui il a fait ça, on s'est inspiré de lui, etc. Mais dans tout ça il y a toujours le fait que le public s'assoit là-bas, et que tu es là, tu regardes la manière dont tes artistes ont été inspirés. Sur ton territoire cadastral, municipal, bien précis...

119

Est-ce que je vais m'asseoir ? C'est une question, c'est mon envie. Poser cet acte est un désir profond, car j'ai besoin de m'asseoir et de regarder en tant que spectateur. C'est un acte, un geste artistique. Les artistes, le public, et moi je suis là, entre les deux, ni sur scène, ni dans le public. Maintenant j'ai pris cette décision d'être sur scène et j'ai aussi envie de me poser, c'est comme si j'avais envie de me regarder. Dans mon texte je dis : je suis sorti pour aller chanter, finalement ma chanson est devenue un spectacle. Sauf que ce n'est plus moi l'acteur, l'acteur est devenu le public. Et moi qui suis la personne que le public devrait regarder, c'est moi qui regardais le spectacle, en public. Le public se déchaine, je suis là observateur. Le public est devenu le spectacle.

Le public est devenu acteur

Kazyadance

Karim Abdallah, (Alifeyini Mohamed) Lil'C, (Mohamed Bacar Abdoul Anziz) Aptchie, (Inssa Hassna) Jesus, Hamza Lenoir, Thierry Micomyiza, Tekar Miradji, Judicaella Ramilison.

LilC : Au départ il s'agissait juste trouver des pierres dans la Vigie, de les colorier et de trouver des histoires à raconter par rapport aux différents espaces, quartiers, maisons. C'était ça le projet. Je l'ai commencé seul, mais j'avais pas trop de temps. La première fois que je suis allé dans l'espace avec François, j'ai commencé à avoir d'autres idées. Avec Hamza aussi, au niveau du texte. Hamza avait commencé un texte (publié dans la partie Récits) et je lui ai expliqué ce que je voulais. J'ai commencé à penser aux autres artistes, à mes collègues danseurs du Royaume. C'était l'occasion de faire vraiment un truc ensemble qui définisse les artistes du Royaume. Le projet d'origine parle de la manière dont chaque pierre raconte un vécu, une histoire du quartier. Par exemple, les maisons détruites dont les gens ont pris les briques pour faire des escaliers, des chemins, etc. En parlant avec les autres, en leur expliquant ma démarche, ma vision par rapport à ce projet, j'ai pu définir le rôle de chaque personne, j'ai parlé avec chacun et je leur ai fait deux propositions. J'avais choisi l'espace de chaque pierre et je me suis dit, c'est là que tout doit se passer. Mais il y a aussi la déambulation, le chemin entre chaque pierre. J'ai donc proposé soit de faire une performance, de raconter quelque chose pour chaque station de pierre colorée, soit de présenter quelque chose dans l'espace entre les pierres. Une troisième piste, c'était de faire les deux. Par exemple Apchie a choisi une pierre, un espace où a senti qu'il pouvait trouver une histoire. Pareil pour Thierry. Pour l'espace de la première station, c'est Apchie qui a choisi avec Kayla. Il avait déjà un projet pour elle,





porter la robe de mariée. Pour chaque station j'avais choisi des noms différents, des mots que je voyais par rapport à chacun et son projet. La première, c'était la naissance, après j'ai oublié. Pour Karim, j'avais nommé sa pierre extrait de naissance (en lien avec son solo).

Apchie : Le moment où LilC est venu nous parler du projet, quand il m'a montré les photos des cailloux, j'ai tellement aimé que direct j'ai eu des idées à développer autour des pierres. La pierre de la naissance, Kayla a un projet qui interroge comment une femme va s'habiller, une femme jeune, mariée jeune, violée, un projet autour de la femme. Comme LilC avait proposé les cailloux de couleur, direct on a vu que cette pierre rouge était l'endroit où Kayla pouvait performer. Mon caillou est jaune et j'ai pris cette couleur pour montrer que ce lieu est un passage. Beaucoup de choses se passent à l'intérieur de cet espace, qui ne sont jamais construites. Et aussi beaucoup de choses que nous on sait, qu'on ne dit pas. Chacun avait sa propre histoire autour des pierres. D'où les parapluies de Karim à la fin, avec son solo autour des papiers (d'identité, en lien avec sa situation administrative). On l'a joué dans un espace libre, en attente de construction avec tous ses papiers et les parapluies de son projet.

LilC : Quand Hamza nous a fait écouter son texte, une cohésion est apparue par rapport à chaque espace. Hamza nous avait dit de choisir des paragraphes par rapport à son texte. J'ai choisi d'être un Mwana Issa, un petit djinn, très gentil. C'est ce que j'ai joué. Thierry a joué le caméléon dont parle le texte d'Hamza.



Apchie : Le moment où on l'a lu, le texte nous a directement emporté vers ce à quoi on pensait. Il y a un moment qui parle d'un djinn de passage qui s'appelle Androa (référence aux improvisations collectives menées par Androa Mindre Kolo dans le quartier durant la résidence). C'est ce que j'ai pris pour mon parcours, un djinn de passage, d'où la pierre jaune.

Kayla est préoccupée par autre chose et refuse de répondre.

LilC : Au début, je l'ai dit en réunion, notre place était de suivre un artiste invité par rapport à son projet. Collaborer et proposer des choses avec lui. Je me sentais bloqué, même si un artiste fait un projet où je propose des choses, comme avec Idio. J'avais déjà raconté ce que je voulais faire par rapport à mon projet. Je me sentais un peu bloqué parce-que nous aussi on peut proposer des choses. C'est ce que je voulais vraiment.

Apchie : Ce festival m'a fait vraiment rêver. C'est la première fois que je rencontre un truc comme ça. J'ai besoin de créer mon solo et comme tous les artistes sont venus faire un truc avec nous, j'ai aimé, ça m'a nourri, même si j'ai fait des choses où les gens disent que j'ai fumé du shit. J'ai fait des choses que je vais utiliser dans mon solo, que je vais essayer d'améliorer, les rendre vraiment vivantes, en lien avec les choses que j'ai vues avec les artistes. Ça m'a ouvert l'esprit sur comment je peux créer, comment créer des scénographies aussi. Je suis fier de ça et j'espère que cela va continuer, que d'autres gens vont venir voir, d'autres que nous.

LilC : Dans notre performance, on a pris le pouvoir, on a dit : ici c'est chez nous. C'était notre objectif. J'ai trouvé que le faire seul était un peu égoïste, je le suis dit : il n'y a pas que moi qui peux dire quelque chose, je connais les gens avec qui je travaille et je sais que chacun a quelque chose à exprimer, c'était le moment de poser cela, à la suite de Play>Urban (la résidence de recherche-crédation qui a eu lieu en septembre 2021 avec les étudiants de la HEAR, Strasbourg). C'est chez nous ici et on veut raconter nos histoires.





Julie Kretzschmar & Lenaïg le Touze

avec (Ibrahim Artadjidine) Didier & Assadilah Saïdali

C'est l'ambiguïté de ces déplacements, voyager et découvrir, qui se racontent parce-qu'ils viennent du désir de se mettre à un endroit où l'on est pas à la bonne place et en même temps de désirer cet inconfort. De chercher comment on résiste à emprunter ou à se fondre dans des gestes ou des traditions situées, à refuser de se déguiser par exemple et à trouver comment être là autrement qu'en affirmant son extériorité. Le spectacle est aussi une enquête inquiète qui s'attache à comprendre ce que les mots recouvrent, à tresser le présent et l'histoire, l'intime et le politique pour exercer une quête identitaire sensible et politique, des outre-mer d'hier aux mondes ultra marins d'aujourd'hui et un territoire colonisé de l'intérieur, la Bretagne.

Julie Kretzschmar.





Julie : Ce projet est issu de notre rencontre à un moment où je travaillais en Algérie autour d'expériences un peu croisées avec des sans papiers. Quand je l'ai rencontrée, Lenaig faisait des dessins pour le collectif des Bancs Publics (à Marseille). J'ai fait une thèse en droit des étrangers. Les choses se sont croisées, puis j'ai proposé à Lenaig de venir dessiner un week end par mois lors d'ateliers que je menais avec une chorégraphe, avec des jeunes femmes et des femmes comoriennes à Marseille, en situation de grande précarité. Des ateliers de danse autour desquels j'imaginais écrire quelque chose avec elles. Cela a été un échec, ce qu'on vivait était intéressant et fort mais je n'avais rien à en écrire. Suite à cela j'ai commandé un texte à Jean Luc Raharimanana, auteur malgache, sur le crash Yemenia (le crash d'un vol vers les Comores en 2009), C'est le moment où Marseille dans son entièreté s'est aperçue qu'y vivaient des comoriens car la communauté a été très visible en termes de revendications, de manifestations. De ce crash a survécu une petite fille. Je lui avais demandé d'écrire un texte qui faisait de cette petite fille une forme de ligne pour parler de l'histoire contemporaine des Comores. Le lien entre, comme il le dit dans son texte, l'île à la maison et la république à l'école. Surtout pas un texte documentaire, ni rencontrer cette petite fille. On a fait un premier spectacle avec ce groupe de jeunes filles et il y avait ce texte qui racontait comment Lenaig essayait de s'incruster dans ce groupe de jeunes femmes, dans leurs pratiques de danse, leurs pratiques communautaires. C'est ça l'origine du projet. C'était assez beau ce projet, les gens étaient émus. Tout cela a fait que on a eu envie de poursuivre. Mais très vite une forme d'empêchement est apparue, un empêchement à penser, à créer, à déployer de l'imaginaire. Ce texte a été écrit par un auteur malgache, il fait parler un Je qui est une femme comorienne. C'était il y a 4 ans et Lenaig s'appelle Lenaig. Tu vois la question que cela pose. Cette question dès qu'on en parlait, on se noyait et on avait pas envie de l'aborder frontalement. Il nous semblait surtout que dans tout ce qu'on se racontait toutes les deux de nos voyages, on avait un enjeu commun, en tout cas lié au Burkina Faso et à l'Algérie où on a beaucoup travaillé toutes les deux. L'idée était de comprendre cet enjeu entre nous. Mais on est très conscientes qu'en étant blanches et en allant travailler en Afrique, se posent de vraies questions. Donc l'origine du projet c'est tout cela, notre rencontre, ce premier projet et cette fameuse question. Du coup la vie a fait que j'embarque Lenaig en Grande Comore, qu'on rencontre un ethno psychiatre comorien, que j'avais déjà croisé il y a 10 ans. Et qu'on prend plutôt le biais de l'inter-culturalité. Je regarde une autre culture, qui m'intéresse, j'essaie d'en parler mais depuis ce que je suis, donc je parle aussi de moi. Et d'où je viens. Et du coup, d'où Lenaig vient.

Pour moi la partie la plus forte du spectacle, c'est la Bretagne. C'est celle qui me parle le plus directement, par écho, par analogie de ce qu'il se passe ici. C'est

là que le spectacle est le plus lisible, qu'il a le plus sa place dans un contexte comme Mayotte, et des Scénos. On entend quelque chose de Mayotte.

Lenaig : L'ethno-psychologue c'est Saïd Ibrahim (Ethno psychiatre grand comorien). Je m'intéressais à des formations qu'il donne pour des médiateurs en ethno clinique, et du coup j'ai fait un an de formation (à la Maison des Mondes). Dans cette formation on te demande de faire un récit de ta marmite, c'est à dire de ta vie. Et d'un coup, comment tu la racontes ? Tout le monde y passe, c'est hyper dur, ça peut durer longtemps, le temps que cela dure. Mais ça m'a mis grave en travail car leur point de vue c'est : si tu veux accueillir l'autre il faut déjà savoir t'accueillir toi-même, donc si tu ne sais pas te présenter, tu ne peux pas. Me présenter, alors que j'étais en rejet de la Bretagne depuis 20 ans, même si j'étais en train d'amorcer ce trajet là, non pas comme un retour au sources, mais j'avais lu dans d'autres cultures et voyages et quelque part j'étais évidemment capable de le lire en Bretagne. Jusque là c'était sous terre. La rencontre avec Julie m'a accompagnée sur ce chemin là. Ça fait 2-3 ans que cela s'épaissit, que je m'y intéresse. J'ajoute que c'est quelque chose qui est apparu plus clairement ici. On avait les matériaux, des bouts, mais comment en parler, comment les situer. Je rigole vachement moins quand il s'agit de la Bretagne, je suis plus concernée. J'ajoute que notre manière d'en parler, c'est qu'on est constituées de plein de mondes différents et que le travail de Julie essaye de saisir quelque chose qui se perçoit d'un certain angle et d'une certaine vision. Etudier la logique de fabrication des mondes d'un être humain pour moi c'était l'un des enjeux du travail.

126

Julie : Pourquoi ici ? Me concernant, ça fait 17 ans que tous mes spectacles ont d'abord été situés dans un autre endroit que celui dans lequel je vis. 10 ans depuis l'Algérie, puis au Burkina, à Kinshasa, aux Comores entre temps. Mon travail en Afrique est passé par les Comores, c'est là que j'ai rencontré des acteurs du Burkina, etc. En fait, pour moi il y a une continuité très forte dans le fait d'être beaucoup allée en Afrique, mais c'est vraiment passé par 2 ou 3 voyages aux Comores, une équipe. Et aussi dans un rapport à Marseille. L'Algérie c'est avant tout Marseille, comment je m'inscris dans cette ville, qu'est-ce qui m'intéresse, pas de manière auto-centrée, mais avec qui j'habite, qui sont mes voisins, d'où ils viennent, quelles sont leurs appartenances souterraines, que je ne vois pas ? Pourquoi ils s'inscrivent dans cette ville Marseille, de cette façon là ? Ma seule façon empirique de le travailler c'est d'être allée en Algérie 20 fois. Les Comores ça m'a fait ça aussi, comprendre quasiment 10 ans après qui étaient les petites filles qui étaient à l'école avec ma fille aînée, elles étaient toutes comoriennes. D'où elles venaient. 10 ans après, en arrivant en Grande Comore, d'un coup je comprends en me promenant dans la rue. Ce qui a fait cette envie de venir ? Quand tu inities des gestes artistiques dans un autre endroit, où en l'occurrence se pose la question décoloniale - quand j'ai commencé on disait nord-sud, puis post-coloniale - forcément, c'est ma question de travail. Elle existe beaucoup dans le spectacle, déployée de manière politique mais surtout intime. Le choix de ce titre là, Déplace, n'est pas une injonction au spectateur de se déplacer. Ce que j'adore profondément quand je suis notamment en Afrique, c'est sentir qu'il y a quelque chose en moi qui se ressaisit, un autre moi se met à exister et je le regarde toute la journée. Dans le théâtre, il y a quelque chose de cela en jeu tout le temps, dès la première personne à qui on parle. Il y a une forme d'éveil démultiplié, dans un double mouvement de regarder et de voir comment on est perçu. C'est une chose que je fais tout le temps, alors évidemment il y a des strates et cela m'intéresse beaucoup de me dire, ici de manière énorme à Mayotte, avec quoi j'arrive et qui me précède. J'arrive là, au delà de ce que je sais et apprend ici, me précède l'histoire. Cela m'anime beaucoup. C'est ce que ça m'avait fait de manière déflagrante et jouissive en même temps, j'avais trouvé très fort et très beau d'être responsable de quelque chose. Ça ne m'a jamais agressé qu'on me parle en tant que française en Algérie. Sachant que mes parents ne sont pas pieds noirs, n'ont pas fait la guerre d'Algérie. En fait,

je me dis : ah oui, je suis responsable de ce merdier. C'est pas formidable de l'être mais ça m'avait chargé de quelque chose de lourd, de fort. Ok, très bien, allons y, à l'échelle de ce que je suis. J'ai du coup l'impression de travailler dans quelque chose qui me dépassait largement. C'est un peu comme quand on vient ici, il y a le rapport de ce petit endroit à la métropole. Toutes les deux on vit à Marseille, on a une forme de conscience forte du lien économique, social, culturel entre ces deux endroits là. C'est très imbriqué dans la vie des gens, dans les imaginaires qui se croisent beaucoup. Après, l'invitation est la chose la plus passionnante, celle de venir créer le spectacle dans un cadre qu'on ne se propose pas à nous mêmes. Quand on était en Grande Comore, on se le proposait à nous mêmes. Viens on va d'abord en Grande Comore puis à Mayotte, on aurait pu faire l'inverse, on décide de le faire comme ça, on va faire des images là, finalement on en a quasiment pas fait à Mayotte. Ce qui me porte c'est un cadre avec quelques contraintes, pas énormément mais quand même quelques unes. Cela centre la façon de chercher, la discipline qu'il faut s'inventer dans un endroit où les repères sont différents, proposés par différentes personnes. Tu as ta façon de voir, Djodjo a la sienne, chaque artiste présent s'emparait de la chose différemment. J'ai trouvé assez belle cette dimension collective qui finit par se sentir au moment du festival, qui s'est sentie dans prête moi ceci, aide moi à faire ça. Je peux être un peu rétive au fait qu'on s'épie, qu'on se regarde les uns les autres et que ça met une forme un faux challenge. Quand tu crées tu ne sais tellement pas ce que tu es en train de faire, quand par exemple Androa nous pose des questions sur notre rapport au territoire, ta réponse était juste, tu as dit qu'en fait on va pouvoir en parler quand on aura joué. Pour nous la rencontre se fait à ce moment là. C'est là que ce qui est mis en jeu, on va le sentir. On raconte et c'est notre rencontre qui commence. C'est ça le



127



théâtre. On n'a écrit qu'in situ sur des choses qu'on a entendues et vécues ici. Une fois que les gens parlent, qu'ils mettent des mots sur des choses, tu dis ok, on peut commencer à parler de ce qui s'est passé avec ce territoire car les gens nous renvoient quelque chose. C'est pas nous qui décidons ce qu'on fait dans ce territoire.

Lenaig : Je suis passée par plusieurs pratiques, mais on s'inscrivait dans les Scénos Urbaines alors que c'est du théâtre. Cela m'a ramenée aux fondamentaux : d'où tu parle ici, c'est complexe. C'était génial d'explorer à qui tu t'adresses c'était un peu complexe mais super. Quel espace tu sacralise. Fermer à moitié la porte (de la cour de Dagoni), c'était dire : l'espace c'est ça. C'est maintenant que ça va se passer. Circonscrire les choses et faire des choix. Cela vient ré-interroger ta pratique d'interprète, le rapport à l'objet que tu créé en étant ici. Ca m'a un peu déplacée. J'ai l'impression de dire des choses banales.

Cela recentre sur les fondamentaux du théâtre. C'est une question que j'ai défendue à vos cotés. Tu le sais, j'ai une pratique qui déconstruit la scène, qui interroge son histoire impériale, mais la scène est un espace que je continue à investir aux coté d'autres gens. Pour moi c'est une évidence, il est important de voir de quelle manière ce dispositif là, sa puissance, car il en a une, est possible dans des lieux où rien n'est prévu pour ça. Comment tu le réinventes, tu le refabriques, quels sont les fondamentaux que tu poses spatialement pour que ça devienne possible alors que tu n'as pas le bâtiment, la structure, l'institution. Tu es obligé de le re-fabriquer en te servant de choses qui sont des fondamentaux, des classiques, en disant : cela j'ai pas envie de le garder et je vais plutôt faire comme ça. Comment tu le tord, comment tu le réinventes.

128 Julie : Par rapport à ça, Assadilah, ce jeune anjouanais qui habite à la Vigie, je crois que le fait de se retrouver 3-4 heures par jour dans un espace où quelque chose était simple, le fait de lui dire : tu es assis en face de nous, de lui demander de faire des choses, peu au final, soit une forme de contrainte que je n'ai pas nommée comme telle, mais qui est arrivée : tu regardes les répétitions, tu es en face de quelque chose qui se re-produit. Quand on lui a demandé : viens, monte, je crois qu'il y avait quelque chose qu'il avait intuitivement pigé. Il ne m'a jamais vue monter sur le plateau, faire un truc n'importe comment alors que Lenaig était en train de travailler. A partir du moment où on a dit : on a besoin que l'espace soit nettoyé, au premier sens et au sens métaphorique, il le faisait avec une rigueur absolue. Sa place à tous les sens du terme, comme elle était simple, une chaise toujours au même endroit, à partir de là il a pu explorer des choses et rentrer dans le travail bien au-delà de ce qu'on avait imaginé. Finalement il joue dans le spectacle. Au début on lui a dit : on te prend comme témoin, on essaye avec toi, et finalement c'est lui qui l'a fait. Ca n'a pas de sens que ce ne soit pas lui qui fasse. C'est un code, on fait semblant de demander, mais c'est intéressant que ce soit un complice. Ca pose aussi un code. On fait semblant d'inventer des choses, il y a une marge possible à l'imprévu, la forme est ouverte, on a un texte qui pourrait se perdre, mais c'est écrit ainsi, mais finalement la forme a une durée, et un temps donné. C'est du théâtre, il y a un corps qui est construit. Et ça, dans une cour qui n'est pas un théâtre mais qui en même temps a des appuis qui ne sont pas abstraits. Si tu y passes 2 mois cela deviendra autre chose. Mon histoire de porte qui s'ouvre et se ferme (la porte de la cour de Dagoni, où se répétait et jouait le spectacle) est importante parce-que c'est une entrée. On va dire que c'est un espace, c'est pas pour le fermer à des gens mais il y a un dedans et un dehors. Même si le dehors arrive avec les lumières, la chauve souris, le bruit, les mecs qui lancent un caillou. C'est du dehors qui rentre dedans. C'est un seuil.

Jean Christophe Lanquetin

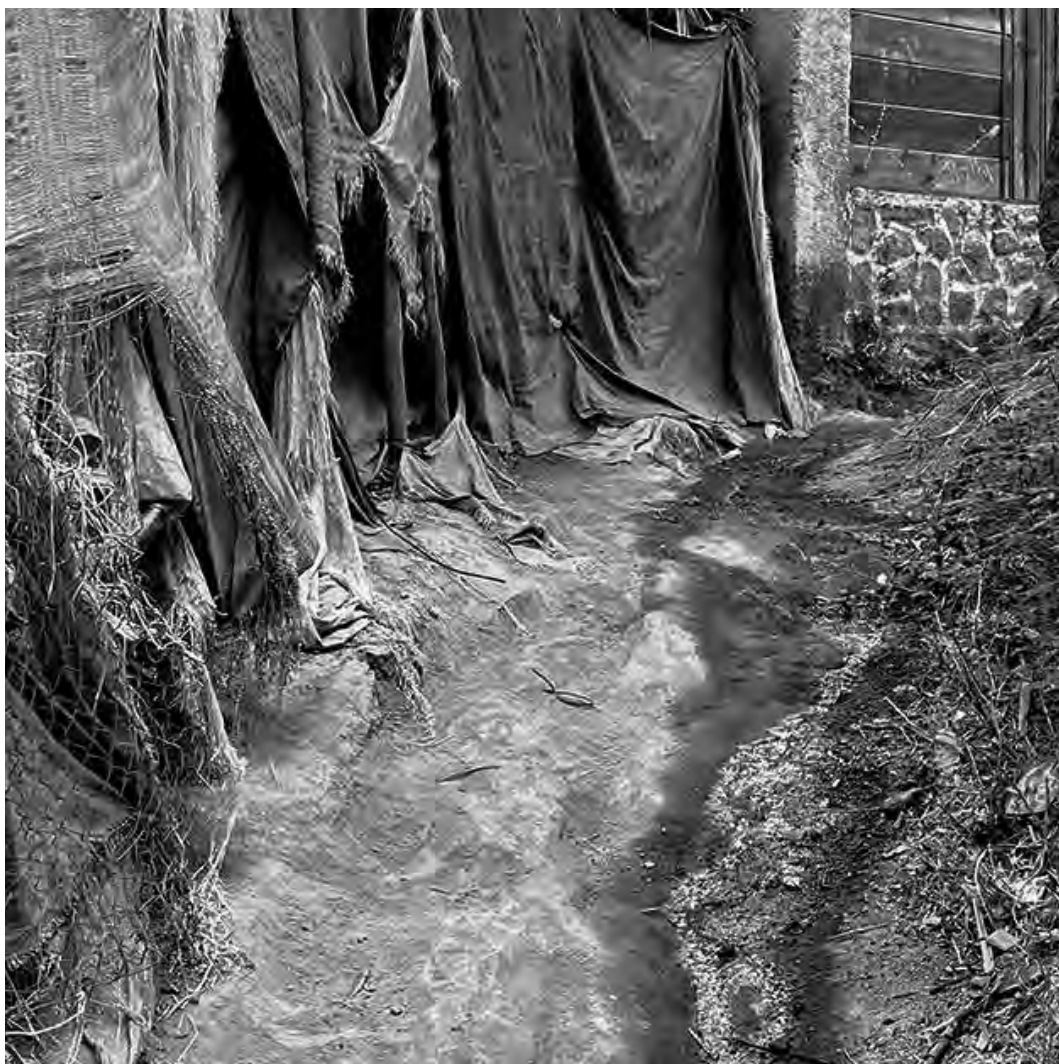
Cela pourrait s'appeler Mutation. Au fil de la résidence, je prends des photos de ce que l'on ne regarde guère, les indices pourtant évidents de la mutation de l'écosystème vivant de la Vigie, la destruction des arbres, le bornage et le retournement des terres, les piles de parpaings, les sols de chantier, la poussière. Le devenir terrain vague de la forêt verger. S'y glissent encore des indices d'une occupation humaine plus ancienne, faite de tôles, de noeuds de tissu pour lier les palissades végétales... un monde fragile qui n'est pas ce que l'on veut en croire ou en penser, encore un monde qui disparaît.



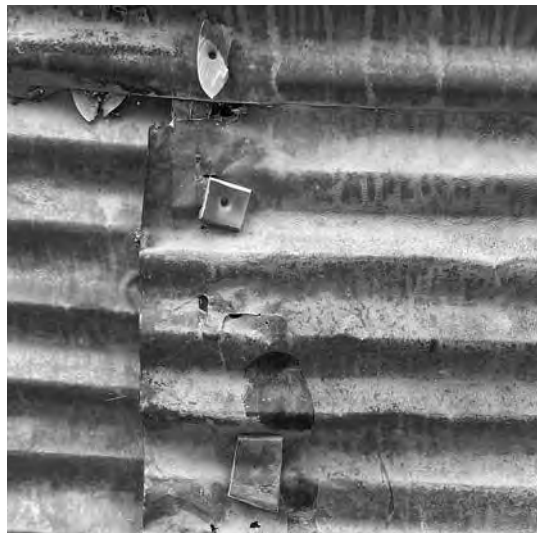
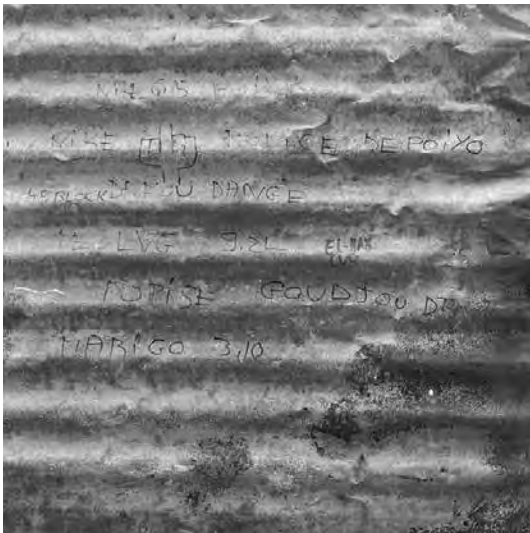


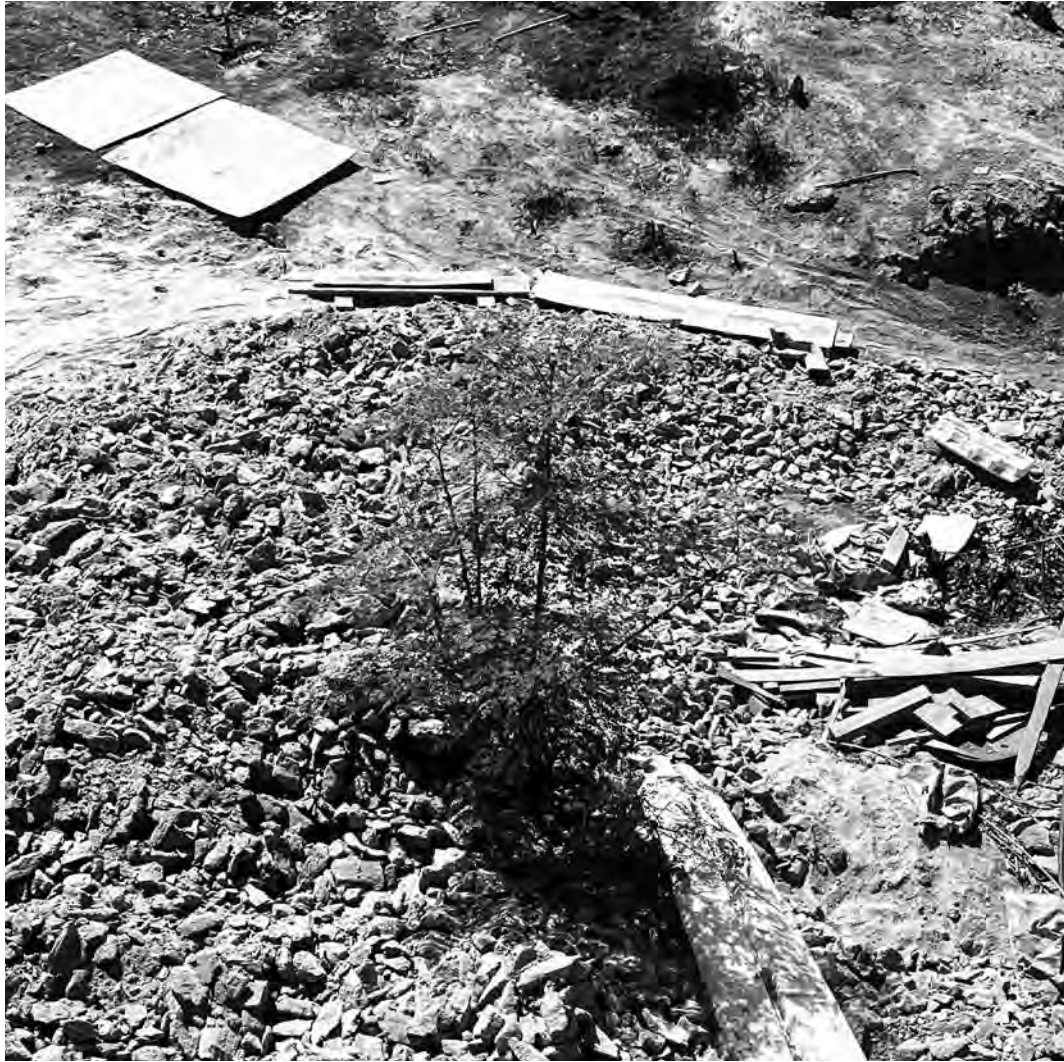
130













Androa Mindre Kolo

avec les danseurs du Royaume des Fleurs & Léon Nomenjanahary

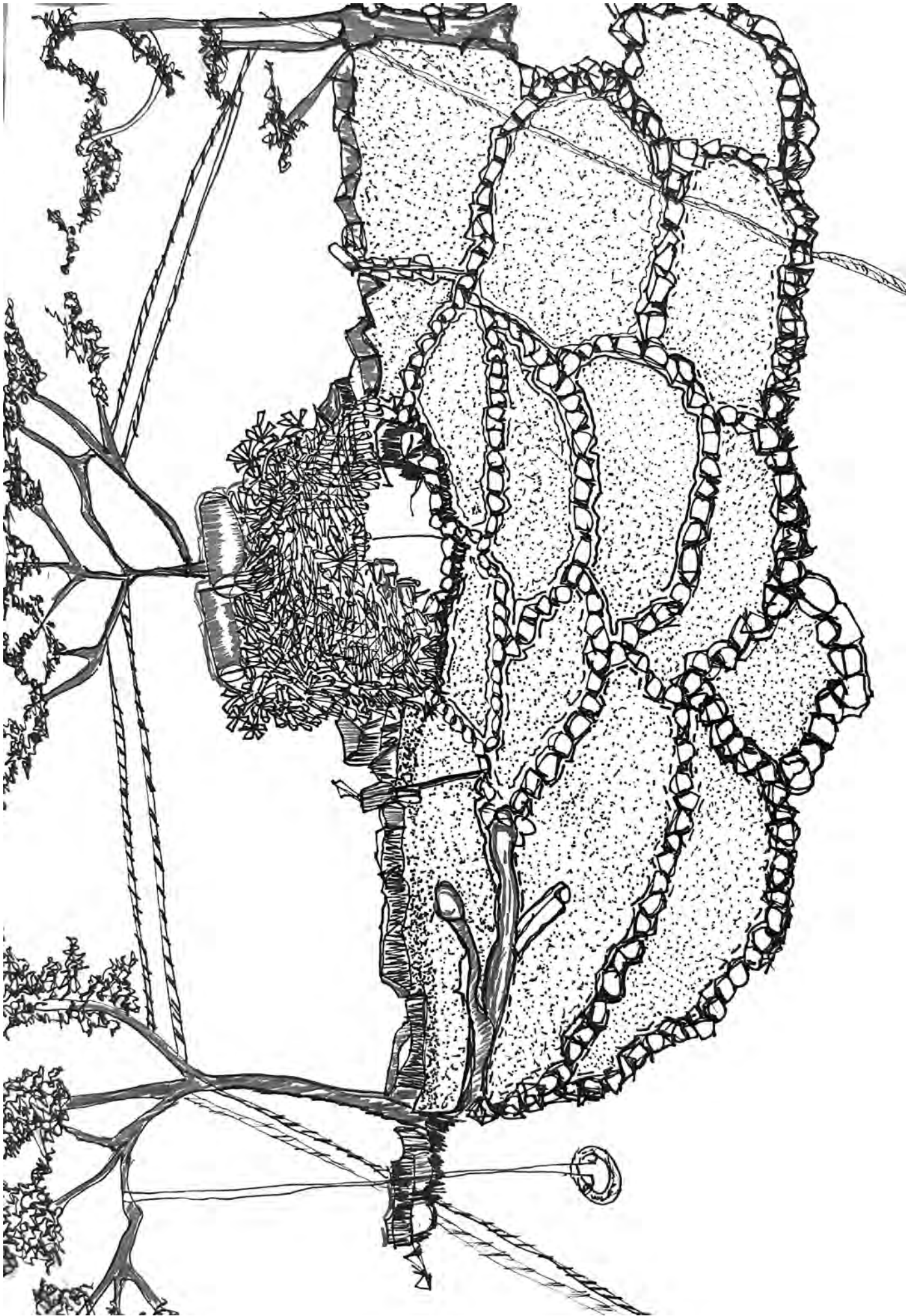
J'ai remarqué que la tradition est présente.

Au delà de ce qui est colonisation, rattachement français à Mayotte, les mahorais gardent leurs racines traditionnelles. Je le vois chaque jour, chaque nuit, il n'y a beaucoup de fêtes, chaque semaine, c'est bon signe. Mon travail s'inspire de la tradition, des coutumes, de la spiritualité d'un peuple. Ça m'a amené à concevoir un projet sur le manzaraka, un mariage traditionnel. Il me rappelle certains mariages coutumiers en Afrique, la fête, la mobilisation. Ces fêtes, c'est vraiment là que les gens se retrouvent. À partir du manzaraka, j'ai voulu créer une performance car mon travail a trouvé un lieu d'hébergement à Mayotte, où la tradition est présente. Ce projet s'en inspire, c'est un mariage entre l'art et une rencontre avec moi. Mon travail m'appartient mais je le fais pour les autres et dans cette optique, cette performance est un moment convivial de rencontre avec les habitants, spectateurs, et aussi les expats qui vivent ici, dans le but de promouvoir la culture mahoraise qui est aussi culture africaine.

136

J'ai fait une installation, une sorte de totem de déchets, qui est aussi un message de sensibilisation sur les déchets, pour parler aussi des problèmes de salubrité qui traversent Mayotte. Cette installation est composée de bouteilles d'eau, d'une carcasse de voiture, d'appareils électro ménagers. C'est une maison, l'idée étant aussi de bâtir un toit à la Vigie, dont on dit qu'elle est un bidonville même si je ne la considère pas comme telle. J'ai voulu habiter dans ce quartier avec mon travail, dans cette cabane de déchets, de bidons d'eau. Pour la performance, il y aura 10 femmes qui vont cuisiner en temps réel et en même temps 8 performers mis en scène. Du coup la performance a un début mais n'a pas de fin. On applaudit pas les performers. C'est une manière de faire fondre cet élément artistique dans la vie réelle. Cette installation que je construis est une maison d'artiste poétique et imaginaire. On va vivre dans cette maison pendant une soirée, où j'invite à un grand mariage, une grande fête les gens du quartier et les spectateurs.

La Vigie me rappelle ma jeunesse à Kinshasa. Comment inventer une vie artistique là où les gens essayent d'inventer leur vie. Dans le regard des autres, on dit qu'ils survivent alors que pour moi ils vivent. C'est la ville comme ils l'imaginent, là bas il y a des naissances, les gens vont à l'école, comment peut-on dire que ceux qui vivent à la Vigie survivent et qu'un gars qui vit à Nantes, il vit. On ne vit qu'une fois et cette philosophie m'inspire beaucoup, m'encourage, me réchauffe le cœur. Je vis dans un endroit, Strasbourg, où tout est artificiel, aux normes, mais en voyant la vie de la Vigie, cela me donne envie de vivre. L'univers de la Vigie, ce que j'y ai vécu, c'est mon bagage pour supporter la vie en Occident. Ici on est plus près de la vie à laquelle j'aspire. Je suis plus en connexion. En Occident, il y a un certain confort mais les gens se plaignent. Quand je regarde les gens qui vivent ici, on a pas à se plaindre. Le confort qu'il y a en Europe, c'est aussi un piège. Ce confort est certes un rêve qui doit se réaliser, mais pour la Vigie il faudrait que l'Etat entre en dialogue, en concertation avec eux pour qu'ils l'aient, il ne doit pas être imposé.



Léon : Pour moi qui vis à la Vigie, ce que prépare Androa est impressionnant, comme je l'ai dit souvent, à la Vigie il n'y a pas trop d'activités, c'est comme une chance pour nous de vivre ça et d'y participer. La prison que je vivais auparavant (voir le dialogue avec Léon dans les récits), les quelques semaines que je viens de passer avec vous m'ont permis de découvrir des choses que je ne pouvais pas voir. Ça m'a aidé à participer et m'a permis de sortir de ma zone de confort, de voir autre chose que ce que je voyais d'habitude. Le festival est hyper intéressant. Des jeunes de la Vigie qui étaient contre et maintenant ils sont tous dedans, à participer. Ça me fait voir mon quartier différemment. La manière dont les gens réagissent à ce qui est en train de se préparer, c'est énorme, plein de gens se posent des questions, vu qu'il ne s'est jamais passé des choses comme ça ici, et même si certains ont peur, ça les intéresse. Hier, quand on a fait l'installation sonore (avec Leyla Rabi), des dames et des messieurs étaient contre, ils disaient qu'ils ne pouvaient pas rester là à écouter les sonores car si les gendarmes, la police montent là bas... On leur a dit que même s'ils viennent ils vont rien faire, ils sont informés de ce qu'on prépare et que c'est eux qui nous ont dit de parler autour et de dire que pendant le festival, même s'ils voient les gendarmes, qu'ils ne courent pas dans tous les sens parce-qu'ils viennent pour voir aussi le spectacle. Les gens faisaient des commentaires sur le fait que ce sont des paroles de femmes, ils me demandaient ce qu'elles disaient, ça consiste en quoi, et on répondait que ce sont des jeunes femmes de la Vigie qui expliquent leur situation et ce qu'elles voient autour d'elles malgré les difficultés qu'elles traversent. Ils ont pas l'habitude d'entendre ça. Ils n'étaient pas gênés. Quand on a installé les enceintes il y avait quelques personnes, puis ils se sont regroupés autour de nous et ont posé des questions. Une fois rassurés sur la police, ils sont venus écouter et ça les a intéressés. J'étais caméraman, ça gênait, mais je suis parti demander si j'avais le droit de faire quelques images, mais qu'elles ne seront pas partagées. Ils ont accepté, d'autres ont refusé et j'ai dit à ceux qui voulaient pas d'être à côté.

Androa : L'impact des Scénos dans des quartiers comme la Vigie me rappelle des souvenirs. C'est une opportunité qui me sort de cet endroit de la création qui est un confort en Occident. Je suis très touché par ma relation aux habitants et par les liens qui se créent. Ces publics m'ont permis de me découvrir. Il y a un côté où l'art est un vecteur de rencontre dans le sens où l'on pourrait même oublier qu'on fait des gestes artistiques. On se retrouve dans un environnement, un espace commun, vital. J'ai beaucoup à transmettre et quand j'arrive à la Vigie j'arrive à dire tout. C'est facile de communiquer. C'est plus difficile en France. Est-ce parce-que je suis noir, mais ici, si je suis étranger dans ce milieu, je ne le sens pas. Cette curiosité qui habite les habitants vers moi, cette petite graine de curiosité ramène tout de suite l'amitié et la famille. Ça n'arrive pas souvent, je fais des projets dans des endroits luxe, mais j'hésite à continuer. A la Vigie j'ai ressenti autre chose, cette conviction que vraiment j'ai pu toucher les gens. Je suis rempli de cela, de cet amour et ça va m'accompagner.



Nathalie Muchamad

avec Tekar Miradji, David Chazouli, (Alifeyini Mohamed)
Lil'C, Thierry Mycomitza, (Mohamed Bacar Abdoul
Anziz) Aptchie, (Inssa Hassna) Jesus.

Mon projet se nomme Subsistances Urbaines. Suite à la visite de la Vigie, ainsi que mes observations à Mayotte depuis 3 ans que je vis ici, de la manière dont les habitants s'organisent pour toujours avoir une parcelle, même au sein de la ville ou d'un quartier en voie d'urbanisation. Toujours avoir une culture de subsistance : manioc, fruit à pain, bananes à cuire. Le projet Scénos Urbaines comprenait l'observation de cet espace et dans le cas de Mayotte on voit bien la façon dont les cultures de subsistance sont organisées au sein de l'espace urbain. J'ai donc fait des peintures murales où je reprenais en shimaoré des mots qui désignent les plantes de subsistance, le manioc, le fruit à pain, la banane, le mataba (plat traditionnel mahorais à base de manioc et de lait de coco) aussi. J'ai aussi créé un paravent de taille humaine, de 2m x 1,80m avec des textiles, des batiks, que j'ai travaillés en couleur. J'ai reporté le texte dessus. Il y avait donc ces peintures sur le mur de Dagoni et plus bas, sur la place de la mosquée, les textiles qui permettaient aux danseurs de déambuler et de jouer avec cette structure mobile, installée pour cette occasion. Ensuite j'ai collaboré avec les danseurs du Royaume des Fleurs, en particulier Tekar. Comme il n'y a pas d'accès en voiture, on voit les gens porter des sacs, des sacs de riz sur la tête, tous les jours. La Vigie est une colline, donc c'est une lutte au quotidien, une survie, ne serait-ce que pour manger. Quand j'ai parlé de cette

observation, Tekar m'a dit qu'il avait commencé à travailler un solo autour du sac de riz et on a poursuivi cette collaboration. Il a performé devant les peintures, puis il a descendu l'allée avec le sac sur son dos, vers la place de la Mosquée, où le paravent l'attendait. Il a joué et performé autour de ce paravent. L'attendaient là deux danseurs, LilC et Thierry, Apchie et Jésus jouaient du tambour. Quand Tekar est arrivé sur la place, les danseurs dansaient le merengue. Ici c'est un combat qu'on pratique pendant le mois de ramadan mais pour l'occasion je leur ai demandé de le danser. Autrement c'est un combat à poings nus et ça fait mal. Dansé, cela symbolise parfaitement cette lutte quotidienne pour la subsistance. C'était important de collaborer avec les danseurs parce-que, ce quotidien qui est de survivre et de transporter, ce sont ces gestes que je voulais mettre en lumière dans l'espace urbain, cette lutte. Cet espace urbain, à Mayotte, département français, est géré par l'ANRU. Mais il faut prendre en compte les modes de vie, l'existence des gens ici, et je voulais



SUBSISTANCES

CHOVI

URBAINES

SUBSISTANCES

FURAMPE

URBAINES

SUBSISTANCES

**OUSSIKODZA
HAVI ?**

URBAINES

SUBSISTANCES

MUHOGO

URBAINES



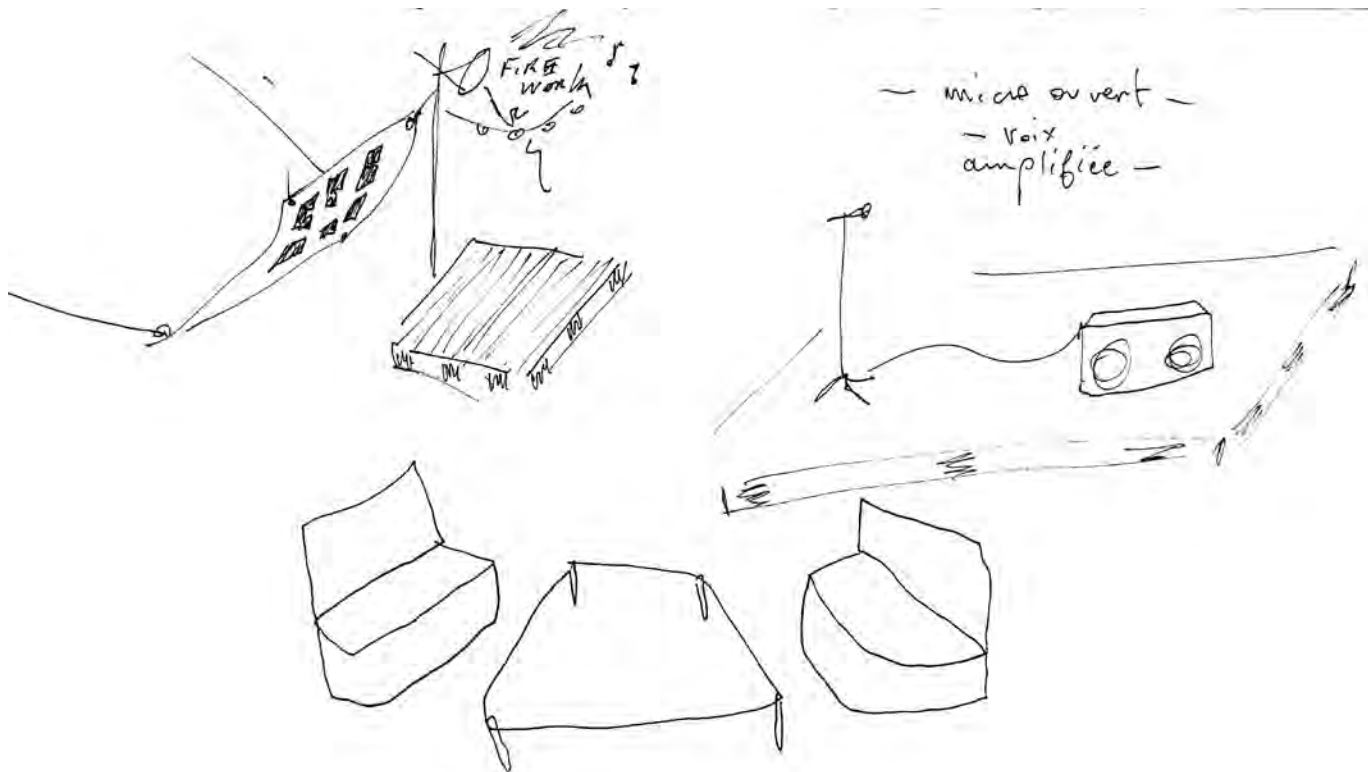
mettre en lumière cette façon dont les gens subsistent avec une parcelle pour cultiver. La Vigie est ce qu'on appelle un quartier informel. L'ANRU (Agence Nationale de Rénovation Urbaine), s'occupe en métropole de l'aménagement des banlieues, mais aussi dans tous les départements, à la Réunion, la Guadeloupe, la Martinique. Je suis originaire d'un Outre-Mer, la Nouvelle Calédonie où on a un statut particulier, on est une collectivité donc on a pas l'ANRU, mais j'ai vécu en banlieue parisienne. Je vivais à Nouméa dans un espace assez ségrégué... Il y a à Nouméa un quartier qui s'appelle la Vallée des Colons, et là il y a toujours la même population. J'habitais la vallée du Tir, où vit la population canaque. C'étaient des espaces ségrégués, là les canaques, là les blancs. En tant que femme racisée issue d'un territoire d'Outre Mer, quand j'ai quitté la Nouvelle Calédonie et suis arrivée en banlieue parisienne, j'ai subi cette ségrégation urbaine sous la forme d'un ressenti. Plus tard dans mes études en Ecole d'Art j'ai fait des recherches qui intègrent la relation à l'espace, l'humain dans un espace, les enjeux d'une population racisée dans un espace urbain français. Ici, à Mayotte, on est en devenir de francisation, c'est en cours de gestion urbaine. Je suis aussi membre du conseil citoyen de Kaweni et là les habitants donnent leur avis sur la manière dont on aménage un quartier. Je suis la seule non mahoraise mais je suis professeure au collège de Kaweni, donc au coeur du quartier. Avec mes élèves on a fait des projets dans le quartier et c'est aussi pour cela qu'on m'a demandé de faire partie du conseil citoyen. J'apporte ma contribution comme je peux au sein de ce conseil et en tant qu'artiste. J'interroge ces rapports, ce corps racisé dans un espace urbain où perdure un continuum colonial. Les rapports dans l'espace, à l'autre lorsqu'il est racisé, où il est toujours soumis à une relation coloniale.

Le geste ANRU pourrait être porteur de colonialité qui perdure, même implicite, mais les habitants d'une certaine façon résistent au formatage. Et l'ANRU n'a pas le choix que d'écouter, d'être en écoute, car autrement ça pourrait très vite être un échec. Les gens imprègnent le projet ANRU de leurs propres pratiques, dans la manière de construire, de se dépêcher de construire, c'est aussi une manière de faire que le quartier soit à leur façon.



Yohann Quëland de Saint-Pern

avec Chaanbani Mohamed [couture], (Ibrahim Artadjidine) Didier [technique].



144

J'aimerais
faire des
petites sculptures

d'objets fabriqués
sur place

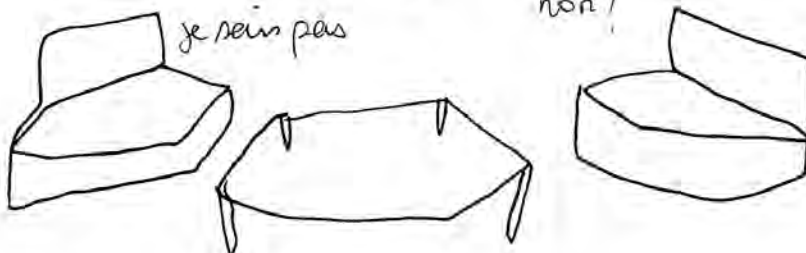
je sais pas
y'a aussi un travail
sonore

tranquille, je sais pas
je sais pas

de quoi?

du genre
en fait de quel type?

c'est un espace sonore
tranquille
non?

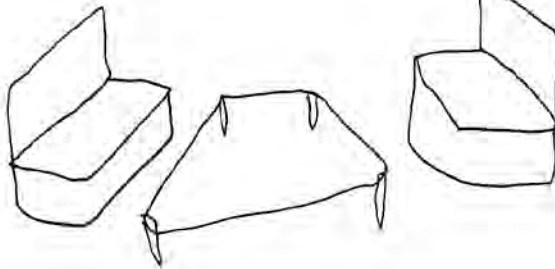


un mur
avec

avec

Article : tout.e migrant.e est un être humain
Article : tout.e migrante a droit à habiter
Article : tout.e migrant.e a droit à une sépulture
quelque soit l'endroit de sa mort, a droit
à l'accueil de ses ancêtres et à la transmission de
son récit aux vivants.

et traduire le texte
sur un autre mur, une autre
entrée



J'arrivais avec des lectures, des textes avec lesquels j'aurais aimé... des phrases, je voulais les mettre en discussion avec des personnes. Discuter, choisir.

145

Il s'agissait d'abord de les traduire et ce premier travail je l'ai fait avec des personnes qui vivent ici et connaissent le shimaoré. Un deal se passe, trouver le bon mot, le bon terme dans la langue afin d'approcher les concepts qui se trouvent dans les phrases. Ces phrases sont des outils de réflexion, traduits, l'objet de la rencontre, un deal. Je ne savais pas exactement ce que j'allais faire, par contre je savais que j'avais envie de fabriquer un endroit où on pouvait se rencontrer dans le sens de juste se poser quelque part et de se reposer. Pouvoir être à l'ombre, s'asseoir, accueillir le temps qui passe et s'inscrire d'une certaine manière et dans un certain rythme dans ces espaces de vie. C'est lié à de l'habitabilité. Du coup l'idée de la bâche m'est venue, parce-que venant au QG, il y avait ce chantier (une maison en construction juste à côté) et une grande bâche bleue qui couvrait les hommes qui travaillaient à côté de nous, à creuser une citerne pour habiter. C'est cette ombre là qui m'a semblée nécessaire. Cette ombre et cet échange de l'eau, de la soif. Du coup le thé est arrivé assez vite, par l'ombre, par l'idée d'inscrire une habitabilité dans un temps particulier.

Les premières phrases sont des citations de la fin d'un texte de Carpanin Marimutu, qui est poète et écrivain réunionnais. Il est assez important dans le milieu intellectuel réunionnais, il a été en binôme avec Françoise Vergès pour un projet de musée qui n'a pas vu le jour pour des raisons politiques. Ce texte, Pour une constituante migrante, je l'ai découvert à Paris. Je les ai rencontrés plus à Paris qu'à la Réunion. Lors d'un atelier, Carpanin Marimutu est venu avec ce texte, qui finit par des articles. C'est un texte très poétique, qui finit d'une manière assez belle, dans une justesse et une simplicité de l'énoncé, qui m'a fasciné. J'ai très vite voulu travailler avec ce texte. Mais comment mettre en oeuvre, en forme, installer ces phrases. Ca dit ceci :

Article : tout migrant.e est un être humain.

Article : tout migrant.e a droit à habiter.

Article : tout migrant.e a droit à une sépulture quelque soit l'endroit de sa mort.

A droit à l'accueil de ses ancêtres et à la transmission de son récit aux vivants.

Je me suis dit que traduire cette phrase en shimaoré est intéressant pour plein de raisons, cela réaffirme, ré-humanise des personnes qui, par le terme de migrant, sont objectivées. Du coup dans cette maison que j'ai construite, qui par la suite va s'appeler Baratza Latité, sur ses cotés on a deux phrases, une en français : nous ne sommes pas vos objets d'étude. Et de l'autre côté, vu vers l'extérieur il y a la même phrase mais en shimaoré. En face de nous quand on entre, il y a deux pans avec les deux premiers articles, et quand on est à l'intérieur, on a la suite de l'article, en fond de la tente, sur l'idée de la transmission et du récit. C'est important puisque c'est l'endroit de la rencontre autour du thé. Sur le toit, vu du dedans, on a phrase en shimaoré qui dit : l'avenir est ici. Et le ici, c'est vraiment le dedans de cette situation.

On s'assoit sur des nattes au sol pour discuter de tout, on peut discuter de la structure, mais pas tout le temps et pas que, on peut dormir, se reposer, on sait qu'on a un petit boucan (petite cuisine non-mitoyenne du reste de la maison à La Réunion), un petit feu, pour pouvoir boire un thé, un café, passer la journée là. La structure c'est Didier qui m'a dit : Yohann, je vois ça. Il prend son appareil photo, il a fait un voyage, il a vu en Europe une structure de bois faite avec deux triangles et me dit : j'ai toujours voulu faire ça. A la Box, de base c'est cela. Avec Thierry Rivière, on voyage et on re-fabrique dans notre île. Ce déplacement là décontextualise l'objet mais nous permet aussi de comprendre un peu le pourquoi de cet objet là, soit dans cette société, soit pour nous même. J'ai trouvé intéressant qu'il me l'ait proposé et que cela aille de soi, en fait, qu'on monte cette petite baraque de cette manière là.

Les Scénos sont le type de projet auquel il faut une durée un peu plus longue d'exploitation. Là, ça commence seulement, on a eu trois jours de festival, où tout a été prêt. Quand on a présenté les bâches tout n'était pas encore bien ficelé et fini, mais c'est ainsi. A partir de jeudi, si on avait eu deux ou trois semaines, ça aurait marqué encore plus son inscription. L'objet lui-même est un espace de rencontres et d'échanges. J'ai passé 3 semaines à imaginer cette ombre et à discuter avec Chambani, qui est couturier au Royaume des Fleurs, à voir aussi qu'il était motivé en lien avec son parcours de vie. Ce texte de Carpanin Marimutu lui parle tout de suite. Quand on dit : a droit à une sépulture..., il me dit oui et on en discute. L'objet a été préparé pour pouvoir être inscrit et pour rencontrer du monde, et sur 3 jours c'est court.

Des gens sont venus. Le voisin déjà, il était hyper content, il disait : c'est bien que vous soyez là, je suis un peu excentré de la Vigie et je me sens pas à l'aise là où je suis. Il est dans un angle où il n'y a pas encore de constructions, il est en bout d'habitation et là où c'est, c'est un espace assez libre et ouvert, il y a son voisin qui met sa voiture le soir, mais sinon l'espace est utilisé par les enfants, les ados, sous un manguier. C'est une aire de jeux, il y a des matelas sous un manguier, des petites balançoires, un espace qui switch les activités. Le fait de le poser ici, c'était bien, ça m'a permis de le rencontrer, c'est un monsieur de 80 ans qui a passé toute la première journée avec nous. Du coup il nous montrait des jeux anciens qu'il avait appris quand il était petit, avec des galets, des bouts de bois. Des petits casse tête que je connaissais aussi de par mon grand père à la

Réunion. J'ai vu que tout ce qu'il nous montrait, on avait un commun ensemble. J'ai beaucoup aimé. Le second jour, c'était plutôt les enfants et là les adultes étaient moins proches. C'est comme si un groupe prenait l'espace et qu'on lui laissait ce temps là. J'ai filmé les enfants notamment sur une interprétation de la pièce. J'ai fait en sorte que les poids des cordes soient des troncs. Au début c'était des assises, des troncs de coco, comme ça. Le fait que les troncs soient allongés, ils ont commencé à jouer aux motos, c'est devenu comme un petit manège, ils switchaient dans un jeu de chaises musicales en jouant à la moto. Les gamins jouent, ils en ont besoin.

Il faudrait que le projet reste pendant des semaines pour qu'il y ait un vrai espace. Il faut que je revienne avec le projet, que j'en discute avec vous, Djodjo et Marie, pour le poser, l'installer et voir un ensemble d'effets de contexte que cela va bouger. Cela va créer une espèce d'espace, des choses vont s'y jouer, intéressantes. J'étais content de pouvoir tester ce projet, c'est la deuxième fois, la première c'était un plancher, comme un radeau. Là c'est une tente. Un habitat de survie qui est en train de se mettre en place pour dire des choses, mais cela reste encore un peu archaïque. On verra comment cela va évoluer.

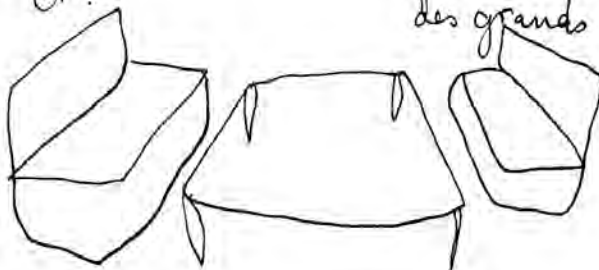
un mur avec ?

un mur avec
non, l'avenir n'est pas ailleurs
ou l'avenir est ici en shimaoré

et quoi d'autres

des photos de la ville
ou d'objets sculpture
des grands dessins

et ?



Leyla Claire Rabih & Morgane Paoli

avec Hadidja Djaanfar Saïd, Raïna Ahamadi,
Karima Nadhoiri Laguena, Soubira Ahamada
Mchangama, Nida Yousseuf, Nayla Mkavavo,
Hamza Lenoir [traduction].

Depuis 2021, nous avons effectué plusieurs séjours à Mayotte, dans le cadre d'une recherche au long cours, qui aboutira à un spectacle « Elles avant nous » (création à Chirongui en mars 2024). Nous avons réalisé des entretiens, des rencontres et des ateliers de pratique théâtrale avec des jeunes femmes entre 15 et 25 ans. A Mayotte, elles vivent cet âge avec une intensité particulière, tout est si rapide : leurs grands-mères ont connu l'île sans eau ni électricité, quand elles découvrent le monde sur internet. Riches des expériences de leurs mères, de leurs sœurs, elles font face à des questions existentielles : partir étudier ou rester travailler, revenir, se marier ? Se révolter ? Se plier aux traditions ou les réinventer en douceur ? Au carrefour de différentes influences, historiques, culturelles, religieuses, à la croisée de la tradition et de la modernité, les jeunes femmes de Mayotte tissent toutes ces appartenances pour trouver leur propre chemin : comment vivre sa vie ? Notre travail pour les Scénos Urbaines à la Vigie constitue pour nous comme une prolongation de ce travail et un détour. Nous avons décidé de rencontrer un groupe de jeunes filles du quartier et d'évoquer avec elles la façon dont elles vivent ici et les sujets importants de leur vie. Nous avons choisi de travailler en groupe non mixte, car nous avons fait l'expérience, ici à Mayotte, que la parole des filles est plus libre lorsqu'elles ne se sentent pas jugées, à l'abri du regard des garçons, et du reste de la société.

Déroulé du travail :

En arrivant, nous avons rencontré un groupe de jeunes filles entre 15 et 22 ans : Nida, Naïla, Haïrda, Mariane, Subra, Raïna et Karima. Toutes bénévoles du festival, certaines vivent à la Vigie, d'autres non. Nous nous sommes mises d'accord pour nous voir un peu tous les jours. Nous avons commencé par organiser des cercles de paroles, et fait ensemble l'expérience d'une écoute bienveillante, sans interruption, sans jugement, et surtout en



toute confidentialité. “Se confier entre femmes est très difficile ici”, nous ont-elles expliqué en chœur. “Tout va être répété et devenir public”. Discuter du cadre de nos échanges était donc important, et chacune s’est emparée de ces consignes avec enthousiasme. Les intimités ont commencé à émerger, mêlant histoires personnelles, vie quotidienne et débats autour de sujets de société. Nous avons été marquées par la force et la combativité dont chacune a fait preuve dans sa vie, sans pour autant s’en rendre compte, sans pouvoir les valoriser ou en être fières. C’est ce que nous avons essayé ensemble de mettre en lumière à travers nos choix de récits, éclairer leur créativité plutôt que leurs difficultés, sans pour autant les nier. Nous sommes aussi passées par l’écrit, elles ont produit des textes autour des notions de liberté et de transmission. Ces moments plus introspectifs ont permis une parole poétique, ouvert des espaces de sensibilité et de créativité. La variété des moments partagés entre filles en dehors de nos rendez-vous (les repas, un pic-nic organisé à la plage un dimanche, nos discussions informelles, les promenades dans la Vigie...) a complètement fait partie de notre expérience d’artiste et de notre processus de travail. Nous avons vécu ces temps avec elles et inventé des formes à partir de ce qu’elles ont partagé avec nous et de leur fantaisie. Nous avons essayé d’être les moins directives possibles, de ne pas imposer nos visions, d’accueillir avec respect des positions parfois éloignées des nôtres et de tisser doucement les fils de leurs préoccupations. Ce que nous présentons au festival n’est pas un résultat final, mais une visibilisation de ce processus et de ces rencontres.



Les choix de restitutions

En réfléchissant à différentes possibilités et envies de restitution, nous nous sommes demandées comment rendre présentes et audibles ces jeunes femmes dans l’espace public, quasi inexistant à la Vigie, autant pour les habitants que pour le public du festival. Dans le même mouvement, nous voulions contourner les injonctions individuelles (je ne veux pas parler en public) et collectives (la parole des femmes dans l’espace public c’est compliqué). Nous voulions faire entendre des récits intimes tout en préservant l’intimité des intéressées, sans créer de situation conflictuelle qui pourrait les mettre en difficulté par la suite. Il s’agissait donc de contourner la frontalité et d’imaginer, de manière assez ludique, des dispositifs qui permettent de TOUCHER les habitants : visuellement, auditivement, virtuellement.

REGARDER / OUNGALYA

un espace collectif virtuel

En échangeant avec les jeunes filles nous avons vite compris qu’internet et les réseaux sociaux étaient un espace d’expression individuelle très important pour elles, ayant peu d’espaces publics d’échanges. Certaines nous ont montré leurs vidéos TIKTOK qui nous ont beaucoup intéressées. Tik tok est un espace où elles peuvent se retrouver, s’exprimer, voyager, s’ouvrir sur le monde quand elles sont coincées chez elles, souvent après la tombée de la nuit. L’usage de ce réseau social est l’objet de conflits dans les familles,



d'interdictions, mais aussi de transgression, d'expression libre, parfois de manière dansée et chantée, de jeu avec les canons esthétiques de la féminité. Nous avons donc créé un compte Tik tok appelé Les filles de la Vigie, Wa nchou mama wa la Vigie, et nous avons créé avec les jeunes filles différents contenus et vidéos. Parfois il s'agit de messages à faire passer à différents groupes sociaux en adresse directe de manière humoristique et décalée. Chaque fois, nous étions à la limite d'une performance théâtrale, avec un moment de répétition, un message clair à faire passer, un choix vestimentaire : ce n'était pas elles qui parlaient mais un personnage un peu différent d'elles. Nous espérons, en mettant ce compte en ligne, qu'il continuera d'être alimenté après la fin de notre résidence et, qui sait, qu'il puisse devenir un outil de communication leur appartenant. Pendant le festival, nous projetterons ces contenus sur les murs de la vigie, dans certains endroits rassemblant du public. L'espace intérieur, virtuel, devient donc visible à l'extérieur, dans l'espace public.

150



ECOUTER / OUNGDAZA

Une installation sonore

À partir de différents échanges que nous avons eu avec les jeunes filles, soit en groupe, soit de manière individuelle, nous avons décidé ensemble de ce qui pourrait faire l'objet de récits qu'on pourrait partager au public. Nous avons parfois retravaillé les textes, parfois traduit en shimaore, puis nous avons enregistré individuellement, et même ré-enregistré par une autre locutrice afin de préserver leur anonymat. Ces récits, expériences de vie ou réflexion sur les espaces de liberté, seront diffusés via une installation sonore. Trois enceintes habillées d'un salouva, le châte traditionnel des femmes à Mayotte, diffusent dans l'espace public des paroles de femmes, récits intimes, combats qu'elles ont menés, poèmes liés à leurs rêves, réflexions sur leurs espaces de liberté ou sur les choses qu'elles aiment, qu'elles désirent. Les voix se succèdent, les langues se mêlent, les récits restent anonymes. Cette installation a lieu à deux moments et deux endroits différents dans la Vigie : un matin près d'une fontaine où les femmes vont chercher de l'eau et faire leur lessive, un après-midi dans une ruelle très fréquentée entre Dagoni et la Mosquée.

JOUER / VOULIKYA

Un happening déambulatoire.

En arpentant la Vigie, en croisant dans ses rues les habitantes et les habitants, nous avons vite observé que les hommes se rassemblent à divers endroits pour bavarder, et traditionnellement pour jouer aux dominos ou aux cartes, à des carrefours, dehors, parfois dans des petites maison dédiées appelées Pingo. A l'inverse, les femmes traversent d'un endroit à un autre, se déplacent. Elles ne stationnent que rarement dans les rues, ou alors à la lisière des espaces privés, en bordure de cour, assises sur les marches qui mènent à la maison, en famille ou entre voisines. En regard de ces pratiques nous avons proposé à notre groupe de jeunes filles un happening ludique dans les rues de la Vigie : nous avons défini un parcours selon lequel nous nous déplaçons, en groupe de femmes. A certains endroits, les femmes étalent des nattes, s'installent, se posent, s'asseyent, discutent, jouent aux cartes ou aux dominos, partagent quelque chose à boire ou à manger, écoutent de la musique, invitent d'autres femmes à venir les rejoindre... Puis le groupe repart, va plus loin et recommence ailleurs. C'est d'une performance inspirée du théâtre invisible, avec un début et une fin, mais qui renonce de manière consentie à la parole, qui se déploie dans d'autres espaces. Il s'agit de jouer ! Jouer aux dominos certes, mais aussi jouer la présence et la visibilité des femmes hors des espaces privés.

On proposera aussi des photos

Morgane Paoli / Leyla - Claire Rabih

Récit de Nida

Traduction Hamza Lenoir

Ma vie est trop serrée ici.

Tant que je n'ai pas de papiers je ne peux pas sortir pour chercher un travail.

Pour trouver des espaces de liberté à Mayotte, il faut d'abord avoir des papiers.

Il y a des espaces où je me sens libre, par exemple quand je suis avec ma famille, quand je parle avec ma mère au téléphone, ou quand je vais en Grande terre pour voir mon père et mes petits frères. Avec eux, je me sens mieux, je me sens en sécurité, je me sens libre.

Pour le moment je me sens comme un fardeau, pour ma cousine, pour mon père, car je dépends de leur argent et moi j'ai envie d'avoir un travail, de gagner mon propre argent pour pouvoir le dépenser. Pour le moment chaque fois que j'ai besoin de quelque chose, je ne pense qu'à l'argent, comment je vais trouver l'argent, je n'ai pas de travail, et je commence à pleurer, je me sens triste.

***Maecha yangu ya baliha pumu.**

Pindri tsa para kirtassi tsitso juwa na nandra zunguha hazi.

Néka utsaha ukané u chindzi maoré vanu, paka ukané kirtassi zachi farantasa.

Vahanu nidzi kiawo haouzuri dé namoka téléphoni na mayangu, aou namo ndra

Ngnambo Bolé amba nisondro nisondro muwona babangu na wana gnangu watru baba titi. Namoka na wawo, wami dzikia (en sécurité), wami yeinchi haw nafassi. Vanu

reindrao kam van, wami dzi wona mori mudzo mana wami kétsi ha moina wa matiti

152 wangu. Wami dzikia mori mudzo mana babahu dé anivao marké, na wami natso veindza ni fagné hazi. Paré ni rumié marké zangu.

Na, namo fikiri piya zitru zizo wami lila.

Quand j'ai beaucoup de choses dans ma tête, je vais me promener, pour réfléchir et voir les choses autrement. Je vais dans un endroit précis, je ne prends pas toujours le même chemin, je fais un petit tour et puis je vais dans l'endroit où je peux réfléchir, c'est un endroit où je me sens bien, je peux réfléchir, penser à ma vie, à comment je vais gagner mon argent pour me prendre en charge toute seule. Je me dis que tant que je suis en vie, je peux réaliser mon rêve.

Si j'obtiens les papiers, mon rêve, c'est d'être chef cuisinier et d'ouvrir mon entreprise moi-même, je peux faire des choses pour notre culture. Je peux faire de la cuisine pour les mariages, de la cuisine d'ici mais aussi de la cuisine française, de la cuisine chinoise.

Si je propose mes services pour les mariages, je peux gagner mon argent.

J'ai plein de rêves à réaliser, j'ai envie d'ouvrir aussi mon propre salon de coiffure, en plus des pâtisseries. Pour aider les jeunes filles, les encourager, même si on n'a pas eu notre bac, on a les moyens pour réussir nous-même. Et donner du travail aux gens qui n'en n'ont pas. Pour qu'ils s'en sortent tout seuls.

Mes rêves sont très précis.

***Makati nikanao trongo ngneingui chitsoini, wami lawa vweindzé paré ni gaoudzé yama fikira. Wami ndra voihali amba wami tu dé nivu juwawo. Wami para tsi fikiri**

mayecha yangu, tsi fikiri héli nitso parao marké. Wami dzi hambia amba pindri nitso kawo hayati, nitso chindra nidzi

sayidiyé weke wangu. Nitso chindra ni woihé nzdzozi zangu. Néka tsi para ma kiritassi yangu,

natso veindza niké fundi wama pichio. Natso veindza ni wahé djumba la hazi langu weke, mana nisto chindra ni fagné zitru ata ni sayidiyé mila zatru.

Quand je suis arrivée c'était compliqué pour moi, car je n'étais pas habituée à être seule sans ma mère, au début, j'ai fourni des efforts pour donner de l'amour à ma tante, pour qu'elle m'aide aussi pour chercher une école et tout. Et elle m'a laissée à la maison pour faire la cuisine et le ménage. Quand j'ai vu que je restais tout le temps à la maison, ça m'a saoulée, je me suis posé des questions. Moi je suis venue ici pour avoir une vie meilleure. Et je lui ai demandé pourquoi je n'avais pas le droit d'aller à l'école, et elle a répondu qu'elle ne pouvait pas me prendre en charge. J'ai effectué des recherches, j'ai trouvé une école mais elle a dit qu'elle ne pourrait jamais me prendre en charge si j'allais à l'école, si je n'effectuais pas le travail à la maison.

***Makati na wassili kayaka gnangu na wami. Mana tsaka dziya nike weke amba tsissi karibu na ma yangu. Tsi tamani ni muve ma titi wangu mahaba, pare ani sayidiyé ni pare likoli. Bassi ani lichi dagoni, hazi yangu upiha nawu fagna naw hoissa ziya. Tsim dzissa mana trini ta kussi ni licha nandra likoli ? Ani djibu amba kachindri ani leya tsena katso para tsena mutru amu fagniya hazi za dagoni zahe.**

Ma tante, elle dit que je n'aime pas ses enfants. Ce n'est pas vrai, ses enfants, c'est comme mes frères et sœurs, mais il faut s'aider et à la maison, c'est moi qui faisais tout. Ma tante me disait que ses enfants ont des papiers et qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent à la maison, ils peuvent commander ce qu'ils veulent à manger. Moi, elle ne me donnait que du mabawa (ailes de poulet frit) et du riz et ça a commencé à me fatiguer. Quand je lui ai dit que j'aimais ses enfants, mais que je trouvais qu'elle les éduquait mal, elle m'a dit si c'est comme ça, tu vas trouver quelque d'autre pour t'accueillir, elle a pris mes affaires et elle m'a mise dehors.

153

***Ma titi wangu waye rongowa amba wami tsi vendze wana wahe. Zo trambo, wami wa renga mori wana gnangu ilazimu watru wa sayidi yane dagoni. Wami tu deni fagnawo hazi dagoni vavo. Tsena waye rongowa amba wanahe wana ma kiritassi watso juwa wa fagne chitru wayi tsaho. Wa dayi nazizo wazi tsaho. Makati na moimbiya amba assu lela nanyi wanahe ana bassi neka de nam neyo ni lawe nendre dzagu. Arengue ngowo zangu azi latsa vwendze.**

Après ma cousine, elle m'a dit qu'elle allait prendre une maison, et m'a dit qu'elle pouvait me prendre en charge. Et elle m'a aussi envoyée à Dagoni la Vigie pour apprendre le français car avant je parlais, mais pas beaucoup, je parlais un peu mais je ne pouvais pas répondre. C'est grâce ma cousine, c'est une femme formidable, c'est une femme forte, parce-qu'elle, c'est quelqu'un qui aime se battre seule, et elle m'a montré qu'on pouvait se battre seule pour sa vie, elle m'a dit ne laisse personne t'affaiblir, ou détruire tes rêves.

***Moina wa moinagnahé wa mayangu ani rengue hahe dagoni hahe. Ani veleha Dagoni, pare n fundrihe shifrantsa. Hale tsako laguwa haguuvu. Moina gnahe wa moina ma yengu. Uwo mutru muche moingavu, waye wana weke. Ani sédzéya heli ilazimu ni wane weke. Ana mbiya tsissi liche aou tsissi liche mutru awula ndzozu zangu.**

Et j'ai mené ma bataille toute seule. Je me disais pourquoi pas moi ? Je peux apprendre aussi, je peux m'exprimer comme les autres personnes qui s'expriment et j'ai envie de m'exprimer, de dire ce que

je ressens, c'est pour ça que j'apprends le français. Parce que je sais que à Mayotte, tant que tu ne parles pas le français, tu n'es pas quelqu'un. Quand je vais aller dans un bureau pour chercher du travail, il faut parler français, si je ne parle pas le français, ça va être difficile. Il faut se battre jusqu'au bout, il faut que je sois aveugle, sinon je vais verser beaucoup de larmes, il faut que je sois sourde pour ne pas entendre les critiques. Il faut que je mène ma bataille jusqu'au bout, même si je vais payer très cher, il faut que je réalise mes rêves.

**Tsi wana kondro yangu weke. Nako dzi hambia mana trini ta ilio ka amba de wami ?
Nitso juwa ni fundrihe zitru, nitso juwa ni fagne mori dé wassalia ni rongowé trongo
zilio rohani hangu! Iyo de imana nifundrihao luha yachi farantsa. Mana Maoré van
néka kussi laguwa i luha wachi
faransta, wawe kurenguai mutru. Ilazimu ni wane, ilazimu nike m'fu matso pare tsissi lilé,
ilazimu niké m'fu kio pare tsissi kié. Héli yanguina itsoka n'dziro. Ta djéli ilazimu ni lavé
hali, né nitso i fagna !**

Jeff Ridjali

avec les bénévoles de la Vigie et les danseurs du Royaume des Fleurs

Mon projet consiste à retourner le sens du costume blanc que les bandes de jeunes utilisent ici quand ils sortent racketter.

En circulant dans le quartier je me suis rendu compte que ce costume est une manière pour eux de chercher à être vus, reconnus, de se mettre en scène. Ce costume me rappelait les années 80 quand je vivais à Paris et qu'on commençait à faire des performances dans la ville, de l'art urbain sur de la musique électronique. En voyant que les jeunes d'ici utilisaient ces costumes j'ai directement pensé à ça.

J'ai beaucoup circulé dans la Vigie durant la résidence, et comme je suis acteur dans une série mahoraise, les gens me reconnaissent. Du coup ils étaient heureux et me parlaient, même les enfants, les vieux, les imams. Ils m'ont confié beaucoup de choses personnelles, liées au fait que personne ou presque ne s'intéresse à eux et qu'ils ont envie qu'on leur prête attention. Lorsque j'en parle j'en ai encore des frissons.

Dans ces costumes blancs, on a d'abord performé sur la place de la mosquée, j'ai lu un texte de Saïdoune Ben Ali (poète comorien), Malmémoires, il fera partie de ma prochaine création. Puis, avec des jeunes qui font partie des bandes de la Vigie et des danseurs du Royaume des Fleurs, on s'est déplacés furtivement, on courait dans les rues. L'idée était vraiment de jouer avec le costume et de donner une image ludique et positive de ces bandes. On est descendus le long de la rue, en bas de la Vigie, à la frontière avec Labattoir. Lorsque la police nous a vus, ils ont reconnu le costume. Ils se sont arrêtés et nous ont demandé ce que nous faisions. Mais ils ne connaissent pas le mot performance. Il a fallu expliquer et une policière a compris. On a pu continuer. Mais après, quand un jeune de Labattoir a pris le chien d'un jeune de la Vigie que ça s'est tendu. Les jeunes de la Vigie, ils défendent leur quartier. Aussi lorsqu'on a traversé la rue, qui est une frontière entre la Vigie et Labattoir, les choses se sont compliquées. Mais on est remontés dans la Vigie et la police nous a suivis. Car c'est toujours la faute des jeunes de la Vigie quand il se passe quelque chose. L'idée était de continuer la marche dans la Vigie et de monter dans les hauts pour finir la performance.

L'art est pour moi une manière essentielle de faire que ces gens aient une vie, puissent faire des expériences et ici beaucoup de monde en a besoin tant ils sont délaissés.

J'ai beaucoup travaillé à Marseille où j'ai vécu longtemps, dans les quartiers nord avec des jeunes en difficulté et je crois à l'importance de ce genre de démarche. On devrait faire ça dans tous les quartiers de Mayotte.

Durant la résidence, chaque jour,
François Duconseille publie
en ligne un journal.
Il est reproduit ici.

Il est visible sur le site :
<https://urbanscenos.org/portfolio/dzaoudzi-2022-24>

JOU
DE
RÉS

L'ensemble des projets (vidéos,
photos et textes) sont
visibles sur le site :

<https://urbanscenos.org>

JOURNAL

LA

SIDENCE

JOURNAL DE LA RÉSIDENCE

par François Duconseille

DIMANCHE 30 JUILLET

préparatifs, sécurisation de la terrasse qui sera notre espace commun (repas, réunion, travail, repos...) avec vue imprenable sur Grande Terre

preparations, securing the terrace which will be our common space (meals, meetings, work, rest...) with a breathtaking view of Grande Terre



LUNDI 31 JUILLET



Présentation du projet aux artistes, suivi d'un premier tour dans le quartier à la rencontre des habitants



MARDI 1ER AOÛT

La terrasse devient un lieu de vie, espace de rencontres et de discussions, espace de repos et de repas... des jeunes résidents de la Vigie nous rejoignent pour participer au projet, c'est une très bonne nouvelle, Magalie Grondin qui souhaitait rencontrer des femmes du quartier est servie, 5 jeunes femmes échangent avec elle, Androa Mindre Kolo qui imagine passer quelques jours au coeur d'une famille voit son idée réalisable, ainsi que David Kadoule dont le projet est aussi de s'immerger dans des familles du quartier

The terrace becomes a living space, a place for meetings and discussions, a place to rest and eat... young residents of La Vigie join us to take part in the project, which is very good news, Magalie Grondin who wanted to meet local women is served, 5 young women exchange with her, Androa Mindre Kolo who imagines spending a few days in the heart of a family sees his idea come true, as well as David Kadoule whose project is also to immerse himself in local families.

Project presentation to the artists, followed by a first tour of the neighborhood to meet local residents



en début d'après-midi, nous partons pour une nouvelle marche dans le quartier en compagnie du groupe des jeunes habitants de la Vigie, les discussions s'engagent avec les gens, une dame livre ses déboires, plus loin dans une cour nous passons un temps avec une famille, David sort son appareil photo et joue avec les enfants, nous continuons la marche jusqu'à un espace dégagé où des jeunes gens rassemblés scrutent notre arrivée. Une partie de notre groupe passera un long moment à échanger avec eux. Ce sont des adolescents désœuvrés qui rêvent d'un terrain dégagé, un plateau, pour jouer au football ou au basket, ils ne comprennent pas pourquoi rien n'est fait pour eux dans ce quartier, ils ont une colère contenue, se plaignent des promesses régulièrement non tenues par les pouvoirs publics. C'est les vacances scolaires et ils ne savent comment s'occuper.

In the early afternoon, we set off on another walk around the neighborhood with the group of young residents of La Vigie, chatting with people, one lady sharing her setbacks, further on in a courtyard we spend some time with a family, David takes out his camera and plays with the children, we continue walking until we reach an open space where some young people are gathered to watch our arrival. Part of our group spends a long time chatting with them. They don't understand why nothing is being done for them in this neighborhood. They're full of pent-up anger, complaining about the promises regularly broken by the public authorities. It's the school vacations and they don't know what to do.





Léon posant après notre échange

Sur le retour, Assad, qui vient des Comores, me parle de son parcours et de ses difficultés actuelles, lui aussi est en attente de papiers, lui aussi est le seul de sa famille à ne pas en avoir, il ne comprend pas... il est suivi par les Apprentis d'Auteuil, s'investit dans de nombreuses activités, la couture, la danse, le théâtre... il est doué pour cette dernière, cela saute aux yeux quand on le regarde expliquer aux habitants le projet des Scénos Urbaines à la Vigie, je ne comprends pas ce qu'il dit mais sa façon de tenir son auditoire par les gestes et la parole est absolument convaincant... Nous nous reverrons pour mieux saisir la complexité de ce quartier pris dans la complexité de cette île.

On the way back, Assad, who comes from the Comoros, tells me about his journey and his current difficulties. He too is waiting for papers, he too is the only one in his family who doesn't have any, he doesn't understand... he is looked after by the Apprentis d'Auteuil, and is involved in many activities, sewing, dance, theater... he is gifted in the latter. I don't understand what he's saying, but the way he holds his audience by gesture and speech is absolutely convincing... We'll be seeing each other again to better grasp the complexity of this neighborhood caught up in the complexity of this island.

Avec Lil'c et Assadilah, un jeune comorien du quartier, nous poursuivons les rencontres, après cet échange avec les adolescents, nous trouvons sur le pas de sa porte en tôle un homme, la trentaine, avec qui s'engage une discussion en shimaoré. Cet homme est célibataire, sans enfant et sans travail, il vit de petits boulots, « des bricolages », il est comme piégé par sa situation, il nous regarde en espérant qu'on lui fournisse du travail. Se joignent à nous un autre homme désœuvré, marié avec un enfant, et un jeune homme, Léon, 22 ans, diplômé en mécanique. Il vit à Mayotte depuis ses 6 ans, y a suivi une bonne scolarité, selon ses dires, mais il est toujours sans papiers alors que sa mère et ses frères en ont, il ne comprends pas pourquoi son dossier déposé en préfecture en 2018 est toujours en attente de décision, en souffrance est le terme approprié. *Sous-France* comme il nomme sa situation et en extension celle de l'île. Il se sent piégé, dans l'incapacité de travailler, de circuler, descendre à Pamandzi ou Labattoir, les communes en contrebas de la Vigie, est même très compliqué, il dit « les gens d'en bas ne veulent pas de nous, ils nous considèrent comme des sauvages... ». Il est malgache et rêve de pouvoir partir, voyager pour vivre sa vie librement, il nomme la prison qu'est devenue la Vigie pour lui et de nombreuses personnes dans sa situation. La Vigie est comme un camp pour les personnes comme lui. Léon raisonne bien, ses analyses sont précises et amères, il veut vivre mais se sent doublement bloqué, à la fois physiquement dans ce quartier-camp et moralement par sa mère qui ne veut pas le laisser partir et à qui malgré sa majorité il ne veut s'opposer. En attendant il apprend les arcanes des cryptomonnaies, rêvant de faire fortune à Dubaï pour vivre la vie qu'il a l'ambition de réussir.

With Lil'c and Assadilah, a young Comorian from the neighborhood, we continue our encounters. After this exchange with the teenagers, we find a man in his thirties standing on his sheet metal doorstep, chatting in shimaore. This man is single, childless and unemployed, living from odd jobs, "bricolages", he's as if trapped by his situation, he looks at us hoping we'll provide him with work. Joining us is another idle man, married with a child, and a young man, Léon, 22, with a degree in mechanics. He's lived in Mayotte since he was 6 years old, where he's had a good education, according to him, but he's still undocumented, even though his mother and brothers have papers. He doesn't understand why his application, submitted to the prefecture in 2018, is still



La journée se termine par un premier repas

awaiting a decision - "en souffrance" is the appropriate term. He feels trapped, unable to work, unable to move around, even getting off at pamandzi or Labattoir, the communes below La Vigie, is very complicated, he says "the people down there don't want us, they consider us savages...". He is Malagasy and dreams of being able to leave, to travel and live his life freely. He calls the prison that the Vigie has become for him and many people in his situation. La Vigie is like a camp for people like him. Léon's reasoning is sound, his analyses precise and bitter. He wants to live, but feels doubly blocked, both physically in this camp district and morally by his mother, who won't let him leave and to whom, despite his majority, he won't oppose. In the meantime, he's learning the mysteries of cryptocurrencies, dreaming of making his fortune in Dubai and living the life he wants to succeed in.



collectif sur la terrasse de la maison du projet

The day ends with a first collective meal on the terrace of the project house.

MERCREDI 2 AOÛT

En contre-bas de la terrasse des ouvriers construisent une maison. Nous assistons jour après jour à l'évolution du chantier, le contraste de situation est marquant, alors que nous vivons dans un certain confort notre vie d'artistes, les corps sont mis à l'épreuve au service de l'expansion urbaine de la Vigie. Les parcelles familiales à l'origine dévolues à l'agriculture sont transformées par les générations suivantes en volumineuses bâtisses de béton qui progressivement s'étagent sur les flancs de la colline.

Below the terrace, workers are building a house. Day after day, we witness the progress of the construction site, and the contrast is striking: while we live our lives as artists in relative comfort, our bodies are put to the test in the service of the urban expansion of La Vigie. The family plots, originally used for farming, are transformed by subsequent generations into voluminous concrete buildings that gradually rise up the hillside.



Urban Scénos Mayotte - La Vigie - 2 août 2023 >>> béton

Urban Scénos





En bordure de terrasse j'interroge Karim sur sa récente arrestation par la PAF (Police de l'Air et des Frontières). Il m'explique avoir été emprisonné 4 jours au CRA (Centre de Rétention Administrative) de Pamandzi (le plus grand de France), me parle des conditions de vie sur place, de la saleté des lieux, du mauvais goût de la nourriture...

At the edge of the terrace, I ask Karim about his recent arrest by the PAF (Police de l'Air et des Frontières). He explains that he was held for 4 days at the Pamandzi CRA (Centre de Rétention Administrative) (the largest in France), and tells me about the living conditions there, the dirtiness of the place and the bad taste of the food...



Karim a été arrêté car il n'a pas de papier, pourtant Karim qui doit avoir une vingtaine d'année est né à Mayotte, mais son dossier a été bloqué en préfecture en raison d'un retard de déclaration de son père. Depuis sa majorité il vit dans la crainte d'une arrestation et une menace absurde d'un envoi aux Comores où il n'a jamais été et où, il ne sait pas s'il y a de la famille. Dans les faits il ne peut pas être expulsé car il



Pendant que Viviane explique à des enfants son projet, nous sommes dans la cour de Dagoni, la discussion s'engage entre Apchi, Assadali et deux jeunes congolais réfugiés qui ont rejoint le projet, ça parle dans un premier temps du voyage des congolais pour rejoindre Mayotte, la façon dont un bateau les a emmené depuis la Tanzanie jusqu'au large de Mohéli où ils ont été transférés sur un kwassa. Apchi dessine dans la terre poussiéreuse les trajectoires navales. La discussion glisse ensuite sur les volcans, question en partage entre les Comores et le Nord Kivu en RDC d'où viennent les 2 congolais. Toujours dans la terre sèche Apchi raconte les étapes de la montée au Karthala, volcan en activité qui tient les habitants de Grande Comores en haleine, nous sommes assis autour du dessin d'un cratère qui aspire notre attention et stimule notre imagination.

As Viviane explains her project to the children in the courtyard of Dagoni, a discussion gets underway between Apchi, Assadali and two young Congolese refugees who have joined the project. They first talk about the Congolese people's journey to Mayotte, how a boat took them from Tanzania to the coast of Mohéli, where they were transferred to a kwassa. Apchi draws the naval trajectories in the dusty earth. The discussion then shifts to volcanoes, an issue shared by the Comoros and North Kivu in the DRC, where the 2 Congolese

ou n'a jamais été et où il ne sais pas s'il y a de la ramme. Dans les ruelles il ne peut pas être exposé car il est père d'un enfant français. Karim porte en permanence une sacoche en bandoulière, ses amis le moquent car il ne la quitte jamais, dans cette sacoche il y a un sac plastique, dans ce sac plastique il y a les deux documents qui lui permettent d'être à peu près serein, d'une part un certificat qui lui a été remis lors de son arrestation récente, mentionnant que son dossier de demande de papier était à la préfecture et surtout talisman suprême, le passeport de son jeune fils, photo d'identité d'un poupon né pour sauver son père des tracas policiers...

Karim was arrested because he had no papers, even though he must be in his twenties and was born in Mayotte, but his file was blocked at the prefecture because his father was late with his declaration. Since coming of age, he has lived in fear of arrest and the absurd threat of being sent to the Comoros, where he has never been and where he doesn't know if he has any family. In fact, he cannot be deported because he is the father of a French child. Karim wears a satchel slung over his shoulder at all times, and his friends make fun of him for never leaving it. In this satchel is a plastic bag, and in this plastic bag are the two documents that allow him to be more or less serene: on the one hand, a certificate that was given to him when he was recently arrested, mentioning that his paper application file was at the prefecture, and, above all, the supreme talisman, his young son's passport, the identity photo of a baby born to save his father from police hassles...

Nous allons l'après midi à Dagoni, le Centre Communal, où les habitants peuvent régler des problèmes administratifs mais où les enfants et les jeunes gens de la Vigie peuvent participer à des ateliers de formation artistiques. Viviane Bellais cherche à rencontrer des personnes pour son projet, elle aimerait produire des objets avec les fibres naturelles présentes dans le quartier, son objectif est aussi de transmettre des techniques qu'elle pratique de longue date dans le centre d'art qu'elle gère dans le sud de Grande Terre.

In the afternoon, we're off to Dagoni, the local community center, where residents can deal with administrative problems, but where children and young people from La Vigie can also take part in artistic training workshops. Viviane Bellais is looking to meet people for her project, she would like to produce objects with the natural fibers present in the area, her aim is also to pass on techniques she has been practicing for a long time in the art center she runs in the south of Grande Terre.



come from. Still in the dry earth, Apeni recounts the climb to Karthala, an active volcano that keeps the inhabitants of Grande Comores on their toes, as we sit around the drawing of a crater that sucks in our attention and stimulates our imagination.



Sur le retour Viviane rassurée d'avoir trouvé des participants à son projet s'arrête devant une parcelle d'où émergent des cocotiers, fibre qu'elle convoite pour engager son atelier, nous cherchons à rencontrer le propriétaire pour obtenir l'autorisation de prendre quelques feuilles...

On the way back, Viviane.





reassured to have found participants for her project, stops in front of a plot of land where coconut palms are emerging, a fiber she covets for her workshop. We try to meet the owner to obtain permission to take some leaves...



travailler de façon énergique et autoritaire un groupe de jeunes performers sur des notions de base de la performance, corps, espace, esprit... le tout pour valoriser la présence de leurs corps

On the way back, we come across Androa energetically and authoritatively working a group of young performers on the basics of performance, body, space, spirit...all to enhance the presence of their bodies

Le soir, Léon rencontre la veille dans le quartier passe à la maison du projet pour un entretien au cours duquel il explique en détail sa situation et la façon dont il voit les choses.

Après le récit de son parcours et de sa vie à la Vigie, il m'ouvre à sa passion et ses espoirs. Léon est un trader, sur son téléphone, en l'absence d'ordinateur, il passe littéralement tout son temps à apprendre la façon dont les différents marchés fonctionnent, il teste par moment des positions en plaçant de petites sommes. Le trading est son ailleurs de la Vigie, sa façon aussi d'essayer de construire une vie meilleure pour sa famille qui est sa raison d'être. Léon est un ascète au cœur du quartier, alors que ses amis cherchent à se distraire et à vaincre l'ennui par des biais divers, lui est collé à son téléphone à dialoguer avec une communauté de personnes au quatre coins du monde qui comme lui partage cette passion pour la finance. Incultes en la matière Léon nous donne un cours et nous explique les différentes courbes qui guident l'économie mondiale. Il voit le trading comme une façon de vaincre la pauvreté endémique de son quartier, mais en bon ascète il prêche dans le désert et passe aux yeux de ses compagnons d'infortune pour un étrange personnage.

In the evening, Léon, whom we had met the day before in the neighborhood, comes to the project house for an interview during which he explains in detail his situation and how he sees things. After recounting his background and life at La Vigie, he opens up to me about his passion and hopes. Léon is a trader, on his phone, in the absence of a computer, he literally spends all his time learning how the different markets work, sometimes testing positions by placing small sums. Trading is his other side of the Vigie, and his way of trying to build a better life for his family, who are his reason d'être. Léon is an ascetic in the heart of the neighborhood. While his friends seek to distract themselves and beat boredom through various means, he is glued to his phone, chatting with a community of people around the world who, like him, share a passion for finance. Léon gives us a lesson and explains the different curves that guide the world economy. He sees trading as a way

À Dagoni, Viviane Bellais tient son premier atelier sur les techniques de fibres naturelles avec des enfants.

In Dagoni, Viviane Bellais holds her first workshop on natural fiber techniques with local children.



L'après-midi, sur la terrasse de la maison du projet, Androa Mindre Kolo anime un atelier d'entraînement à la performance avec un groupe de jeunes hommes, la séance dure, les demandes sont exigeantes, c'est une mise à l'épreuve des corps au travers de différents protocoles ludiques.

On the afternoon, on the terrace of the project house, Androa Mindre Kolo leads a performance training workshop with a group of young men. The session lasts, the demands are demanding, and the bodies are put to the test through various playful protocols



of overcoming the endemic poverty of his neighborhood, but as a good ascetic he preaches in the desert and comes across to his fellow misfits as a strange character.



JEUDI 3 AOÛT

rdv le matin à l'interco (inter communauté de communes) de Pamandzi - Dzaoudzi-Labattoir pour présenter l'état du projet à deux responsables travaillant sur la Vigie, discussion passionnante et constructive, nous avons de vrais partenaires de confiance, nous le savions depuis longtemps mais cette réunion le confirme...

morning meeting at the Pamandzi - Dzaoudzi-Labattoir inter-co (inter-community of communes) to present the state of the project to two persons in charge working on the Vigie, an enthraling and constructive discussion, we have real trustworthy partners, we have known it for a long time but this meeting confirms it...

- C.I.S.P.D. Petite Terre -
- France service (Liberté-Égalité-Fraternité) - SIP
- BACK and RELAX -
- Contrat De Ville - Petite Terre - Dagoni La Vigie -
- ESPACE DE TRAVAIL
- PARTAGÉ...



Au retour, nous croisons Androa faisant



caption video @ Micomyza Pacifique Thierry « KUPAWU »

En fin de journée Marie Sawiat accueille Yohann Quéléand de St Pern, fraîchement débarqué de la Réunion, Yohann est un habitué des Scénos Urbaines, il a déjà participé à celles de Dakar puis de St Denis La Réunion, il fut aussi avec nous pour la résidence Play>Urban Mayotte en septembre 2021. En bon connaisseur nomme les Scénos comme





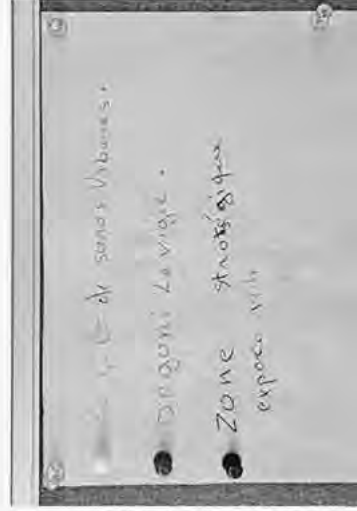
« Un laboratoire expérimental nomade », cette définition me plaît, nous passons à table.

At the end of the day, Marie Sawiat welcomes Yohann Quélard de St Pern, fresh from Réunion Island. Yohann is a regular at Scénos Urbaines, having already taken part in Dakar and St Denis La Réunion, and he'll also be joining us for the play>Urban Mayotte residency in September 2021. As a good connoisseur, he describes the Scénos as "a nomadic experimental laboratory", a definition that appeals to me, so let's get down to business.

VENDREDI 4 AOÛT

poser des repères, s'inscrire pour les repas du soir, apprendre à circuler dans le quartier...

get your bearings, sign up for evening meals, learn how to get around the neighborhood...



At the end of the day, there's a hullabaloo in the neighborhood, singing, shouting, we are wondering, the answer comes soon : a troop of overexcited children come up the street below the project house, following Androa Mindre Kolo and two artists from Le Royaume des Fleurs, Micomiza Pacifique Thierry "KUPAWU" and Karim Abdallah-Moussoik, improvising a happening started earlier in the afternoon further up the neighborhood. The 3 performers set up a funny and terrifying game for the children, as they chased after them, trying to catch them with grotesque and frightening facial expressions. I'm reminded of the "Faux Lions" shows performed in Senegal, the source of inspiration for Florent Mahoukou's performance at Scénos Urbaines de Dakar.



...quelques adultes filment la performance avec leur téléphone, situation commune dans ce genre de situation, un jeune garçon récupère une bouteille d'eau écrasée au sol, voici son téléphone-caméra avec lequel il filme les performers.

...a few adults film the performance with their phones, a common occurrence in this kind of situation. A young boy picks up a water bottle crushed on the ground, and here's his camera-phone with which he films the performers.





Depuis quelques jours Magalie Grondin, passe du temps avec un groupe de jeunes femmes du quartier, moments de rencontres entre femmes autour de la vie et de la place des femmes dans la vie locale. Magalie réalise de courtes vidéos montrant les gestes qui construisent leur quotidien.

For the past few days, Magalie Grondin has been spending time with a group of young women from the neighborhood, bringing them together to discuss life and women's place in local life. Magalie makes short videos showing the gestures that go to make up everyday life.



Préparation des chants pour un Manzaraca (grand mariage), une femme râpe le bois de santal sur le corail pour préparer un masque de beauté et de soin: le tsindzano, une femme prépare les ingrédients avant d'écraser le piment avec la tomate et l'oignon pour faire un rougail

vidéos sur la page de Magalie Grondin

Fin de journée, un charivari dans le quartier, ça chante, ça crie, on s'interroge, la réponse arrive rapidement, une troupe d'enfants surexcités remonte la rue en contrebas de la maison du projet, ils suivent Androa Mindre Kolo et deux artistes du Royaume des Fleurs, Micomyza Pacifique Thierry «KUPAWU» et Karim Abdallah-Moussouik, improvisant un happening débuté plus tôt dans l'après-midi plus haut dans le quartier. Un jeu drôle et terrifiant pour les enfants se met en place avec les 3 performers, ils les poursuivent en cherchant à les attraper en usant de moult mimiques grotesques et effrayantes. Me reviennent les spectacles de « Faux Lions » pratiqués au Senegal, source d'inspiration de la performance de Florent Mahoukou pour les Scénos Urbaines de Dakar...



Lors du happening du 5 août d'Androa Mindre Kolo est apparu un autre type de téléphone-caméra-sandaless sans oublié la simulation de captation avec un vrai téléphone mais sans images...

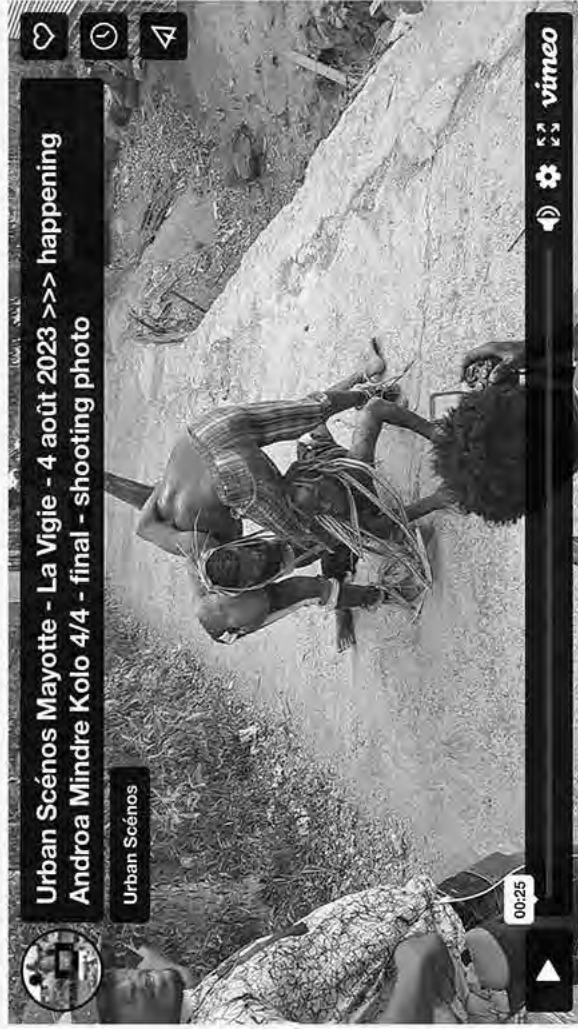
At Androa Mindre Kolo's August 5th happening, another type of phone-camera-sandal appeared, not forgetting the simulated capture with a real phone but without images...





... la séquence se termine par une séance de shooting photo par David Kadoule

... the sequence ends with a photo shoot by David Kadoule



SAMEDI 5 AOÛT

Nous suivons Androa Mindre Kolo et Micomyiza Pacifique Thierry «KUPAWU» qui nous emmènent au coeur du quartier sur la place où se tiennent les tournois de dominos (journal du 31 juillet). Un attroupement se forme qui accompagne notre progression. Androa souffle dans une trompe improvisée pour signaler sa présence.

We follow Androa Mindre Kolo and Micomyiza Pacifique Thierry "KUPAWU" into the heart of the neighborhood, to the square where the domino tournaments are held (diary of the 31 of July). A crowd forms and accompanies our progress. Androa blows an improvised horn to signal his presence.





La performance se poursuit entre les toiles des ruelles labyrinthiques du quartier, la marche est ponctuée de scènes improvisées dans différents espaces et souvent à la rencontre des habitants du quartier

The performance continues between the metal sheets of the neighborhood's labyrinthine alleyways, with the walk punctuated by improvised scenes in different spaces and often encounters with local residents.



DIMANCHE 6 AOÛT

C'est dimanche, journée off, Léon arrive tôt dans la matinée, une virée été programmée au lac, mais l'heure étant trop avancée elle est remise à plus tard. Léon me parle de ses animateurs des Apprentis d'Auteuil, on reparle de la possibilité de les rencontrer mais nous sommes dimanche, je suis gêné de les déplacer un jour de repos, pour Léon c'est en fait le jour où ils peuvent être disponibles... un peu plus tard, ils viennent à 3 à la maison du projet. Installés sur la terrasse, ils nous expliquent leur mission d'éducateurs de rue, la rue est leur espace de rencontre avec les jeunes du quartier, ils circulent pour les accompagner dans leurs démarches et mettre en place des animations pour les sortir de leur ordinaire d'habitants de quartier délaissé. À les écouter expliquer leur travail, je pense évidemment aux actions similaires que mènent les éducateurs de la JEEP, notre partenaire au Neuhof à Strasbourg du programme Play>Urban. C'est dimanche, la rencontre s'achève rapidement sur un principe de circulation d'informations entre nous, les projections de films programmées à Dagoni ainsi que le festival de fin de résidence seront une bonne occasion de se revoir et pour eux de venir avec les jeunes dont ils s'occupent. Léon sera notre intermédiaire avec eux.

It's Sunday, a day off, and Léon arrives early in the morning. A trip to the lake had been planned, but the hour is too early, so it's postponed until later. Léon tells me about his Apprentis d'Auteuil animators, and we talk again about the possibility of meeting them, but it's Sunday, and I'm embarrassed to move them to a day off. For Léon, it's actually the day when they can be available... a little later, 3 of them come to the project house. Settled on the terrace, they explain to us their mission as street educators: the street is their meeting place with the young people of the neighborhood, and they circulate to accompany them in their efforts and set up activities to get them out of their ordinary lives as inhabitants of a neglected neighborhood. Listening to them explain their work, I'm obviously reminded of the similar actions carried out by the educators at JEEP, our partner in the play>Urban program in Strasbourg's Neuhof district. It's Sunday, and the

meeting quickly draws to a close on the principle of circulating information between us. The film screenings scheduled in Dagoni, as well as the end-of-residency festival, will be a good opportunity for us to meet again, and for them to bring along the young people in their care. Léon will be our intermediary with them.



Dans le salon de la maison du projet Jean-Christophe finalise avec Alhad Mariama la transcription de son entretien réalisé en décembre avec François. Il s'agit de reprendre chaque phrase, chaque expression pour vérifier la justesse des termes employés. Cette étape passée, l'entretien d'Alhad sera le premier publié dans la nouvelle rubrique Récits du site.

In the living room of the project house, Jean-Christophe and Alhad Mariama finalize the transcription of their interview with François in December. Every sentence and expression has to be checked for accuracy. Once this stage has been completed, Alhad's interview will be the first to be published in the site's new Récits section.

LUNDI 7 AOÛT



Nous débutions cette deuxième semaine par une discussion avec Julie Kretschmar et Lenaïg Le Touze arrivées la veille. Elles nous expliquent la façon dont elles envisagent la mise en place de leur projet. Julie et Lenaïg préparent depuis quelques années un spectacle de théâtre conçu autour de croisements de regards entre les réalités mahoraises et plus largement comoriennes et celles de leur situation de femmes vivant en métropole.

We kick off this second week with a chat with Julie Kretschmar and Lenaïg Le Touze, who arrived the day



En regagnant la voiture, posé contre un poteau une plaque avec des calligraphies musulmanes, cartouche du bas = nom de dieu, cartouche du haut = nom du prophète, derrière le poteau un tas de pneus, objets rescapés de la destruction, objet sacré de la plaque musulmane mais quid de la part sacrée des pneus? En relevant la tête l'aperçois sur le bord opposé de la route un panneau publicitaire ventant une formation pour devenir 'agent de propreté et d'hygiène'... le monde est bien fait.

Back in the car, a plaque with Muslim calligraphy is set against a post, bottom cartouche = name of god, top cartouche = name of the prophet, behind the post a pile of tires, objects rescued from destruction, the sacred object of the Muslim plaque, but what about the sacred part of the tires? Raising my head, I see a billboard on the opposite side of the road advertising a training course to become a 'cleanliness and hygiene agent'... the world is well made.



Apchi et Micomyza Pacifique Thierry «KUPAWU» entre HIP-HOP-AFRO-FUSION-AFRO-HOUSE



Urban Scénos Mayotte - La Vigie - 7 août 2023 >>> HIP HOP « APCHI »

Urban Scénos





... who arrived the day before. They explain how they plan to set up their project. For several years now, Julie and Lenaïg have been working on a theatrical production based on the crossroads between the realities of the Mahoran and more broadly the Comoros, and those of their situation as women living in mainland France.

Ce matin un décasage est en cours à côté de la station service de Pamandzi, un ensemble d'habitations sur le front de mer sont détruites par les engins mécanisés, pour certain c'est tout un passé qui disparaît ainsi, un grand bout de vie qui part en quelques minutes avec les tôles broyées par les pelleteuses.

This morning, a "decasage" is underway next to the Pamandzi service station, with a group of houses on the seafloor being destroyed by the mechanized machines. For some, it's a whole past that's disappearing, a great piece of life that's gone in a few minutes with the metal sheets crushed by the excavators.



Mercrredi 9 de retour du marché, j'arrête la voiture en bordure de route après la station TOTAL, où a eu lieu le décasage de lundi, y faire une série de photos traces de traces.

Wednesday 9th, back from the market, I stop the car at the roadside after the TOTAL station, where Monday's 'decasage' took place, taking a series of photos, traces of traces.



Marie Sawiat réunit les membres du Royaume des Fleurs pour faire le point suite à une première semaine de résidence et voir comment chacun envisage la suite. Des questions se posent sur la place à prendre par rapport aux artistes invités mais aussi sur la façon dont chacun pourrait s'emparer des Scénos pour produire son propre espace de création poursuivant ainsi les travaux sur les solos enclenché par la résidence Play>Urban de septembre 2021.

Marie Sawiat brings together the members of Le Royaume des Fleurs to take stock of the first week of residency and to see how everyone sees the future. Questions arise about the place to be taken in relation to the guest artists, but also about the way in which each could take over the Scénos to produce his or her own creative space, thus continuing the work on solos initiated by the Play>Urban residency in September 2021.





Pendant que Magalie Grondin et Mohamed Chaanbani animent un atelier peinture avec des enfants

While Magalie Grondin and Mohamed Chaanbani lead a painting workshop with children



Nous suivons Androa pour un nouveau départ vers le coeur de la Vigie, en file indienne la troupe s'active sous les injonctions autoritaires d'Androa

We follow Androa for a new departure towards the heart of the Vigie, in single file the troop gets busy under Androa's authoritarian injunctions.



Après une déambulation dans le labyrinthe de tôles, on débouche sur un espace récemment dégagé par un décasage, sur une dalle de béton gisent les restes d'une habitation démolie. Les matériaux divers seront autant de sources d'inspiration pour Androa qu'il fera mettre en pratique par sa troupe de performers

After wandering through the labyrinth of sheet metal, we come upon an open space, recently cleared by a 'décasage', where on a concrete slab lie the remains of a demolished dwelling. Androa's various materials are a source of inspiration for his troupe of performers.

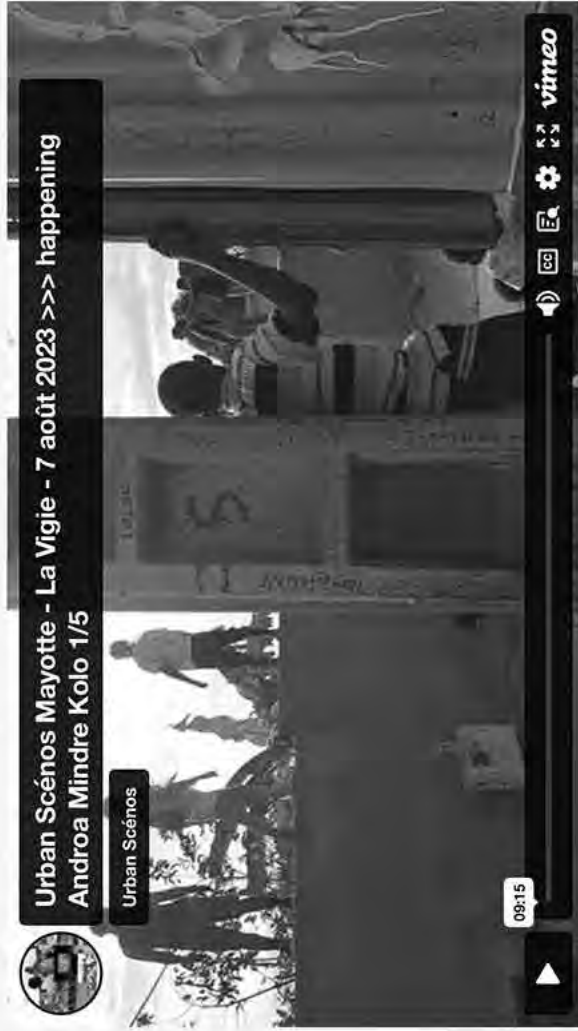


La case démontée sera un temps reconstruite autour des corps performants pour retourner en suite joncher le sol



Arrivés sur place la performance commence sur le mur d'enceinte d'une parcelle, Androa est à l'extérieur du groupe qu'il commande depuis la rue

Arriving on site, the performance begins on the perimeter wall of a plot of land, with Androa outside the group, which he commands from the street.



La performance continue à même le sol de terre battue de la rue, allongés dans la poussière les performers obéissent sagement aux consignes incessantes d'Androa, cela ressemble à un training sportif hors salle

The performance continues on the dirt floor of the street, where the performers lie in the dust, obeying Androa's incessant instructions, like a sports training session outside the gym.



The dismantled hut will be rebuilt around the performing bodies for a while, before returning to the ground.



Au débouché d'une ruelle de tôles, un espace dégagé pour un dernier temps collectif avant de redescendre vers le bas du quartier

At the end of a sheet-metal alley, an open space for a last collective moment before descending to the lower part of the neighborhood.



MARDI 8 AOÛT



Hamza Lenoir échange avec JC Lanquetin sur la façon de traduire les entretiens en shimaoré faits avec les habitants du quartier. De nombreux entretiens feront partie de la revue publiée en fin de résidence. Ceux-ci sont progressivement accessibles sur la page [RÉCITS](#) de ce site.

Hamza Lenoir talks to JC Lanquetin about how to translate the Shimaoré interviews with local residents. Many of the interviews will be included in the magazine published at the end of the residency. These are gradually being made available on the [RÉCITS](#) page of this site.



Visite surprise de Mega Mingiedi sur le portable d'Androa Mindre Kolo. MEGA a été une figure majeure des Scénos Urbaines de Kinshasa, depuis il nous a accompagné sur les résidences de Johannesburg et Dakar, ainsi que pour la résidence en ligne de La Bellevirtuelle

A surprise visit from Mega Mingiedi on Androa Mindre Kolo's laptop. MEGA was a major figure in Kinshasa's Scénos Urbaines, and has since accompanied us on residencies in Johannesburg and Dakar, as well as for La Bellevirtuelle's online residency.

Discussion avec Micomyza Pacifique Thierry «KUPAWU» sur son projet Cœur d'éléphant

Comment encaissons-nous les coups et comment gérons-nous émotionnellement les retombées... Cœur d'éléphant, symbole de guérison et

marquent le territoire, les uns portent une histoire ancienne, pierres de bornage, les autres restes de constructions sont des vestiges d'activités humaines, de vie domestique. La pierre comme porteur de mémoires est une façon de résumer son projet qui devrait se préciser rapidement par la rencontre avec des habitants du quartier... et si la pierre était une scène, micro scène sur laquelle performer?

I go up with Lil'C in search of stones he wants to use for his project. Stones or gravels mark the territory, some bearing an ancient history, boundary stones, others remnants of constructions are vestiges of human activities, of domestic life. Stone as a bearer of memories is one way of summing up his project, which should soon become clearer as he meets local residents... and what if stone were a stage, a micro-stage on which to perform?



écoulement, symbole de pollution et
d'humilité face aux turbulences d'une vie
tumultueuse que nous menons au quotidien à
l'intérieur de nous-mêmes... Une mascarade
quotidienne

Nous lui suggérons d'en tester une partie dans
le quartier pendant la résidence

Discussion with Micomyiza
Pacifique Thierry "KUPAMU" about
his Heart of an Elephant project

How do we take the blows and
emotionally deal with the
fallout... Elephant Heart, a
symbol of power and humility in
the face of the turbulence of a
tumultuous life we lead every day
inside ourselves... A daily
masquerade

We suggest she try out some of it
in the neighborhood during her
residency.



En montant dans le quartier avec Lil'C pour faire des repérages sur son projet dont je parle plus loin,
nous apercevons en contre-bas de notre sentier une mini pelleuse. Lil'C pense que c'est les travaux de
voie de contournement... possible, mais nous comprenons en tombant sur le cul d'un camion de
pompiers rutilant que l'engin était là pour autre chose. Nous saurons qu'un feu avait été déclenché dans
une décharge à ordures...

As Lil'C and I head up the neighborhood to scout out his project, which I'll
talk about later, we spot a mini digger at the bottom of our path. Lil'C thinks
it's work on the bypass... possibly, but we realize when we come across a
gleaming fire truck that the machine was there for something else. We learn
that a fire had been started in a garbage dump...



Je monte avec Lil'C à la recherche de pierres qu'il souhaite utiliser pour son projet. Pierres ou gravas



Circle, circle... take stock
of emerging projects, listen
to each other, ask questions,
dig deeper, share ideas, build
a collective...



Pour clore la soirée, projection du film par Clara Walter en juin 2021 avec les habitants de la Vigie.

To close the evening, screening of the film realized by Clara Walter in June
2021 with the residents of La Vigie.



Urban Scénos Mayotte - La Vigie - 2022-23 >>> un film sur la
Vigie réalisé en juin 2021 par Clara Walter

Urban Scénos

22:30

🔊 🌸 📺 vimeo

MERCREDI 9 AOÛT

Des mots sur tôle et béton que je relève en circulant dans le quartier. Rien d'étonnant, rien de surprenant en un quartier où les jeunes gens ont le sentiment de ne pas exister que de laisser son nom-pseudo comme on peut sur les parois qui quadrillent l'espace de la Vigie. L'usage de la bombe de peinture y est minoritaire, les mots sont souvent peints au pinceau ou un outil qui lui ressemble... expression brute d'un besoin impérieux d'identité.

Words on sheet metal and concrete that I pick up as I walk around the neighborhood. In a neighborhood where young people feel they don't exist, it's not surprising to leave your name or pseudonym on the walls of the Vigie. Spray paint is rarely used here, and words are often painted with a brush or similar tool... a raw expression of a compelling need for identity.



Plus à voir sur ma page [C]

Les boîtes aux lettres souffrent à la Vigie, quasi seules représentantes d'une République française dans le quartier mise à part la présence régulière de la PAF, elles sont la cible de la colère juvénile. Les carcasses souffrent, se délinguent, les portes sont la plupart arrachées, sans noms sont-elles encore en activité? il faudrait interroger le facteur. Une habitante m'explique alors que je photographie sa boîte éventrée que c'est la cinquième qu'elle achète au prix de 45€ pièce, elle préférerait que le facteur glisse le courrier sous son portail de tôle, idéal sauf en saison humide...

The mailboxes at La Vigie are suffering. Almost the only representatives of a French Republic in the neighborhood, apart from the regular presence of the PAF, they are the target of juvenile anger. The carcasses are suffering, falling into disrepair, most of the doors have been ripped off, but are they still in business? you'd have to ask the letter carrier. One resident explains to me, as I photograph her gutted box, that it's the fifth one she's bought for 45€ each. She'd prefer the letter carrier to slide the mail under her tin gate, which is ideal except in the wet season...



qu'il a faite des happenings d'Androa.

A screen is set up at the end of the table, and during the meal Didj broadcasts the excellent video footage he made of Androa's happenings..

JEUDI 10 AOÛT

Entre vie quotidienne et performance d'artistes. Androa Mindre Kolo ajuste le crâne de Yohann Quéland de St Pern à la tondeuse, comme chez le coiffeur la discussion s'engage sur des sujets divers...

Between everyday life and artistic performance. Androa Mindre Kolo trims Yohann Quéland de St Pern's head with clippers, just like at the hairdresser's, the discussion turns to a variety of subjects...



La résidence commence à frémir, les projets émergent, ici Nathalie Muchamad explique à LiliC son projet et la façon dont elle aimerait que certains danseurs du Royaume y participent.



The residency is starting to take

CAR CASSE, une autre histoire de tôle, quid de ces CAR CASSE qui échouent à la Vigie, quid de la valeur qu'elle représentent, certains disent que si le commerce de la ferraille était autorisé sur l'île le quartier serait plus propre...

CAR CASSE, another story about scrap metal, what about these CAR CASSE that end up at the Vigie, what about the value they represent, some say that if the scrap metal trade were authorized on the island the neighborhood would be cleaner...



Fin de journée studieuse sur la terrasse. Idio Chichava est arrivé aujourd'hui, quand Djodjo Kazadi, Leyla Rabihi et Morgane Paoli seront là demain l'équipe sera au complet

A studious end to the day on the terrace. Idio Chichava arrived today, so when Djodjo Kazadi, Leyla Rabihi and Morgane Paoli arrive tomorrow, the team will be complete.



Un écran est installé en bout de table, pendant le repas Didj diffuse les très bonnes captations



off, and projects are emerging, here, Nathalie Muchamad explains to Didj her project and how she would like some of the Kingdom's dancers to take part.



Après avoir peint en blanc avec des enfants le mur extérieur de Dagoni, Nathalie explique à TKR ce qu'elle souhaiterait qu'il fasse pendant la performance qui portera son projet. Puis elle répète avec les danseurs, d'abord dans la rue puis sur scène où ils s'entraînent à une danse inspirée du Merengue, combat traditionnel local.

After painting the outside wall of Dagoni in white with some children, Nathalie explains to TKR what she would like him to do during the performance that will support her project. She then rehearses with the dancers, first in the street and then on stage, where they practice a dance inspired by Merengue, a traditional local fight.



Urban Scénos Mayotte - La Vigie - 10 août 2023 >>> Nathalie Muchamad - sac de riz

Urban Scénos



David Chazouli, répétant avec un sac de riz dans la rue devant Dagoni



En quittant les lieux, je croise Léon et Assad rencontrés lors d'une marche dans le quartier le 1er août. Deux jeunes gens qui se plaignaient d'être bloqués à la Vigie sans activité, les voilà engagés dans le projet en accompagnement de l'équipe technique pour l'un et des artistes pour l'autre.



Leaving the Dagoni, I meet Léon and Assad, whom I met during a walk in the neighborhood on August 1. Two young people who had been complaining about being stuck at the Vigie with no activity, here they are, involved in the project, working alongside the technical team in the case of one, and the artists in the case of the other.





Tout le monde veut sa part de merengue, des jeunes filles restées l'après-midi sur le côté de la scène à regarder les hommes s'affronter mais aussi les jeunes garçons du quartier dans un rêve de puissance et de réalisation cherchant même à défier leurs aînés

Everyone wants a piece of the merengue, from the young girls who sit on the side of the stage in the afternoon watching the men battle it out, to the young boys of the neighborhood who dream of power and achievement, even challenging their elders.



Après la répétition des danseurs de Nathalie Muchamad, Didj et l'équipe technique installent la scène en prévision de la séance de travail de Julie Kretzschmar et de Lenaïg Le Louze, la comédienne avec qui elle travaille. L'occasion pour un groupe de jeunes hommes de montrer la puissance de leurs muscles... on demande ensuite aux enfants qui assistent avec joie aux activités de Dagoni de quitter les lieux pour laisser Julie et Lenaïg répéter tranquillement. Elles seront à Dagoni tous les soirs et y présenteront un état de leur travail en cours pendant le festival.

team set up the stage for Julie Kretzschmar and Lenaïg Le Louze, the actress with whom she works. This is an opportunity for a group of young men to show off their muscle power... then the children, who are happily attending the Dagoni activities, are asked to leave to let Julie and Lenaïg rehearse in peace. They will be at Dagoni every evening to present a progress report on their work during the festival.



La nuit tombée, Nathalie, sur les murs de Dagoni, trace le contour des textes qui seront peints le lendemain..

As night falls, Nathalie traces the outlines of the texts that will be painted on the walls of Dagoni the following day.

VENDREDI 11 AOÛT

Atelier écriture et discussion le matin par Leyla Rabihi, Morgane Paoli, Dushime M. Clément et un groupe de jeunes filles ainsi que quelques garçons

Morning writing and discussion workshop with Leyla Rabihi, Morgane Paoli, Dushime M. Clément and a group of girls as well as a few boys.



Lors de l'atelier d'écriture du matin les jeunes femmes ont écrit sur la Vigie, ce qu'elles en pensent, ce

qu'elles y vivent.... Le projet se poursuit l'après midi par la sélection d'une série de phrases emblématiques qui traduites en shimaore seront peintes sur des tôles dans le quartier. Atelier mené par Magalie Grondin.

During the morning writing workshop, the young women wrote about the Vigie, what they think of it, what they live there... In the afternoon, the project continued with the selection of a series of emblematic phrases which, translated in shimaore, will be painted on metal sheets in the neighborhood. Workshop led by Magalie Grondin.



Photos Magalie Grondin et Leyla Rabin



Sur les murs extérieurs de Dagoni Nathalie Muchamad et son équipe commence à peindre les noms des « Substances Urbaines ».

On the outside walls of Dagoni, Nathalie Muchamad and her team begin to paint the names of "Urban Substances".



Alors que Nathalie Muchamad peint avec son équipe sur les murs de Dagoni les noms de « Substances Urbaines » Micomyiza Pacifique Thierry «KUPAWU» danse avec un enfant du quartier. Captation vidéo Morgane Paoli

While Nathalie Muchamad and her team paint the names of "Urban Substances" on the walls of Dagoni, Micomyiza Pacifique Thierry "KUPAWU" dances with a local child. Video capture Morgane Paoli

SAMEDI 12 AOÛT

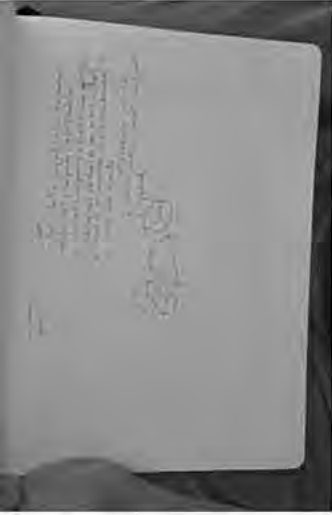
Le projet de Djodjo est d'ouvrir sa parcelle à la Vigie pour y accueillir différents projets, espace de rencontres, de présentations, le futur

Yohann imagine un projet à partir de cette phrase de Carpanin Marimoutou

Article : *toute migrant.e est un être humain.*

Article : *toute migrant.e a droit à habiter.*

Article : *toute migrant.e a droit à une sépulture quelque soit l'endroit de sa mort, a droit à l'accueil de ses ancêtres et à la transmission de son récit aux vivants.*



Nouveau temps d'échanges sur l'avancée des projets, on commence à sentir ce qui constituera les éléments des présentations finales



New time for discussions on the progress of the projects, we begin to feel what will constitute the elements of the final presentations.

Apchi teste une idée de performance dans le quartier avec un mètre ruban



Apchi tests a performance idea in the neighborhood with a tape measure



« théâtre Djodjo Kazadi », écrit en lettres d'or sur le fronton du portail sera un des lieux du festival

Djodjo's plan is to open his plot at La Vigie to host various projects, meetings and presentations. The future "Djodjo Kazadi Theater", written in gold letters on the portal's pediment, will be one of the festival's venues.



Idio Chichava a donné rendez-vous à un groupe de danseurs du Royaume des Fleurs au bas d'un 'canyon' de la Vigie (on appelle canyon les ravines escarpées qui permettent d'accéder au quartier depuis le bas, ce sont des goullets ravagés par les pluies et consolidés par les habitants avec les moyens du bord, sacs de sable, morceaux de béton, appareils électroménagers... Les performers y improvisent une danse avec la poussière pour le bonheur des enfants qui assistent à la scène.



Idio Chichava has arranged with a group of dancers from the Royaume des Fleurs to meet at the bottom of a 'canyon' in La Vigie (canyons are the steep gullies that allow access to the neighborhood from below, ravaged by the rains and consolidated by the inhabitants with whatever they can find: sandbags, pieces of concrete, household appliances...). The performers improvise a dance with the dust, much to the delight of the children watching.



Photos Jean-Christophe Lanquétin

Miyasaki's "Princesse Monoké" on an outdoor wall in Dagoni, in front of a group of local children.



Dans l'après-midi, à Dagoni, Leyla et Morgane invite le groupe de jeunes femmes du quartier qui suivent le projet depuis le début à un cercle de paroles. La rencontre est pour le moment sans but précis, il s'agit d'échanger sur les espaces, intérieurs, publics, virtuels, la façon dont elles circulent en ceux-ci pour exister



In the afternoon, in Dagoni, Leyla and Morgane invite the group of young local women who have been following the project from the outset to a talking circle. For the time being, the meeting has no precise aim: it's about exchanging ideas on spaces - interior, public, virtual - and the way in which they circulate within them in order to exist.

DIMANCHE 13 AOÛT

Journée de repos, nous montons chez Viviane Bellais, elle aménage avec son mari un très beau lieu dans la montagne sur Grande Terre

Day of rest, we go up to Viviane Bellais' house, where she and her husband have set up a beautiful place in the mountains of Grande Terre.



En contrebas de Dagoni, sur une place à proximité de la mosquée, Nathalie Muchamad prépare avec des danseurs du Royaume une performance pour son projet. TKR danse avec un sac de riz reprenant ici en partie le solo qu'il travaille depuis le workshop Play>Urban.

Below Dagoni, in a square near the mosque, Nathalie Muchamad and dancers from the Royaume des Fleurs are preparing a performance for her project. TKR dances with a sack of rice, partly reworking the solo he has been working on since the Play>Urban workshop.



À l'initiative de Nathalie Muchamad, une série de projections de films est programmée à la Vigie, cela commence par « Princesse Monoké » de Miyasaki sur un mur extérieur de Dagoni devant un parterre d'enfants du quartier

At the initiative of Nathalie Muchamad, a series of film screenings is scheduled at La Vigie, starting with

PROJECTION
Samedi 12 août

Princesse
Monoké

18 h - 20 h



LUNDI 14 AOÛT

Pendant qu'une partie de l'équipe se reposait chez Viviane Bellais, Nathalie Muchamad a continué la peinture de son projet sur les murs de Dagoni.

While part of the team rested at Viviane Bellais's, Nathalie Muchamad continued painting her project on the walls of Dagoni.



Première hypothèse de planning de festival par Jean-Christophe

First festival planning hypothesis by Jean-Christophe



Dans le bas de la Vigie en face d'une ré-interprétation du Parthénon, le gradin du futur « théâtre Djodjo Kazadi » se construit en parpaings, à force et sueur humaines... alors que la Grèce brûle ici ce n'est que broussailles dégagées du terrain...

Viviane nous présente l'évolution de son projet, une série d'objets à performer basés sur les rêves des personnes

Viviane presents the evolution of her project, a series of performative objects based on people's dreams.

In the lower part of the Vigie, opposite a reinterpretation of the Parthenon, the tier of the future "Djodjo Kazadi Theatre" is being built in concrete blocks, using human strength and sweat... while Greece burns, here it's just brushwood cleared from the ground...



Dans la Vigie, Androa nous montre le terrain qu'il a choisi pour son projet, vaste plateforme en partie dégagée qu'il souhaite transformer en aire de jeu pour enfants et adultes. Cet espace vacant a été transformé en dépotoir malgré la surveillance de la propriétaire dont la maison en contrebas offre un bon point de vue sur ce qu'il s'y passe. En fin de semaine dernière, Androa, une équipe et des enfants ont commencé à nettoyer le lieu, les gros déchets récoltés ont été entassés sur une carcasse de voiture abandonnée. Cette sculpture sera un élément de la scénographie de la performance qu'Androa imagine là-bas.

In La Vigie, Androa shows us the site he has chosen for his project, a vast, partly open platform that he wants to transform into a playground for children and adults. This vacant space has been transformed into a dumping ground, despite the watchful eye of the owner, whose house below offers a good view of what's going on. At the end of last week, Androa, a team and children began to clean up the area, with the large pieces of garbage collected piled on top of an abandoned car. This sculpture will be part of the scenography for Androa's performance there.



En fin de répétition un groupe de jeunes hommes du quartier part à la recherche de réfrigérateurs abandonnés pour construire un mur en fond de scène, le quartier regorge de ces gros objets délaissés, en peu de temps le mur se construit, dans leur élan on raconte qu'ils en aurait même pris un en fonctionnement chez des habitants, en atteste un bloc de glace retrouvé dans la poussière du chemin...

At the end of a rehearsal, a group of young men from the neighborhood set off in search of abandoned refrigerators to build a wall at the back of the stage. The neighborhood is full of these large, abandoned objects, and in no time at all the wall was built. The story goes that they even took one of them from the homes of local residents, as evidenced by a block of ice found in the dust along the way...



En début d'après midi, Magalie Grondin reçoit les boubous de peintres cousus par Chaanbani. D'un blanc ivoire ces longues robes ressemblent à l'habit de culte des jeunes hommes musulmans, les jeunes femmes en plaisantent et se demandent ce que les gens en diront... prochaine étape la peinture des toiles repérées dans un passage du quartier.

In the early afternoon, Magalie Grondin receives the painters' boubous sewn by Chaanbani. These long, ivory-white robes look like the religious garb worn by young Muslim men, the young women joke about this, wondering what people will think of them... the next step is to paint the metal sheets spotted in a passageway of the





MARDI 15 AOÛT

La journée commence à Dagoni où les danseurs ont rdv avec Idio Chichava pour une répétition, après une séquence de nettoyage dans le bas du « canyon », les danseurs enchainent une série de stations en montant dans le quartier pour aboutir à un espace dégagé dans le haut, surface de carrelage comme une scène vestige d'une habitation démolie. Avec TKR , Micomyiza Pacifique Thierry «KUPAWU», Lil'C , Inssa Hassna, Caella Ramilison.

The day begins in Dagoni, where the dancers meet with Idio Chichava for a rehearsal. After a clean-up sequence in the lower part of the "canyon", the dancers perform a series of stations as they ascend through the neighborhood, ending up in an open space at the top, a tiled surface like a stage left over from a demolished house. With TKR , Micomyiza Pacifique Thierry «KUPAWU» , Lil'C , Inssa Hassna, Caella Ramilison.



Urban Scénos Mayotte - La Vigie - 15 août 2023 >>> Idio Chichava - répétition

Urban Scénos

MERCREDI 16 AOÛT



Morning work session on the revue between JC Lanquetin and Hamza Lenoir, questions on how to transcribe interviews in shimaroe

Séance de travail matinale sur la revue entre JC Lanquetin et Hamza Lenoir, questions sur la façon de transcrire les entretiens en shimaroe

Pour les équipes engagées sur la mise en oeuvre de leurs projets, la matinée est souvent consacrée au nettoyage de leurs espaces. Androa continue d'agglutiner les déchets récupérés du terrain sur l'amas érigé sur une carcasse de voiture retournée...

For the teams involved in setting up their projects, the morning is often devoted to cleaning up their spaces. Androa continues to pile the garbage recovered from the field onto the heap erected on an overturned carcass...



... Magalie et son équipe de jeunes femmes nettoient les tôles du passage qu'elles prévoient de mettre en peinture dans l'après-midi...

... Magalie and her team of young women clean the metal sheets of the passageway they plan to paint in the afternoon...





... sans oublier Idio qui progressivement dégage le parcours de sa performance tout en répétant avec les danseurs...

...while Idio gradually clears the way for his performance while rehearsing with the dancers...



Retour dans la ruelle occupée par Magalie Grondin et le groupe de jeunes femmes avec qui elle travaille. Comme prévu après avoir nettoyé les tôles, elles commencent à les peindre au pistolet, apprenant pour chacune d'entre elle à manier ce nouvel instrument. On lit en elle un plaisir évident à pouvoir ainsi marquer l'espace public de leur quartier.

Back to the alley occupied by Magalie Grondin and the group of young women she works with. As planned, after cleaning the metal sheets, they start spray-painting them, each of them learning how to handle this new instrument. One can read in them an obvious pleasure in being able to mark the public space of

Sur les boubous des jeunes femmes qui travaillent avec Magalie ont été peint des phrases émancipatrices en français et shimaore

The boubous of the young women who work with Magalie are emblazoned with emancipatory phrases in French and Shimaore.



JEUDI 17 AOÛT

En début de journée, nous présentons l'état du projet aux partenaires institutionnels (DAC et InterCo), échanges précis et stimulants avec ces représentants officiels de qualité, nous réalisons la chance que nous avons d'être accompagnés de la sorte.

At the start of the day, we present the state of the project to the institutional partners (DAC and InterCo). We have precise and stimulating discussions with these quality official partners, and realize how lucky we are to be accompanied in this way.



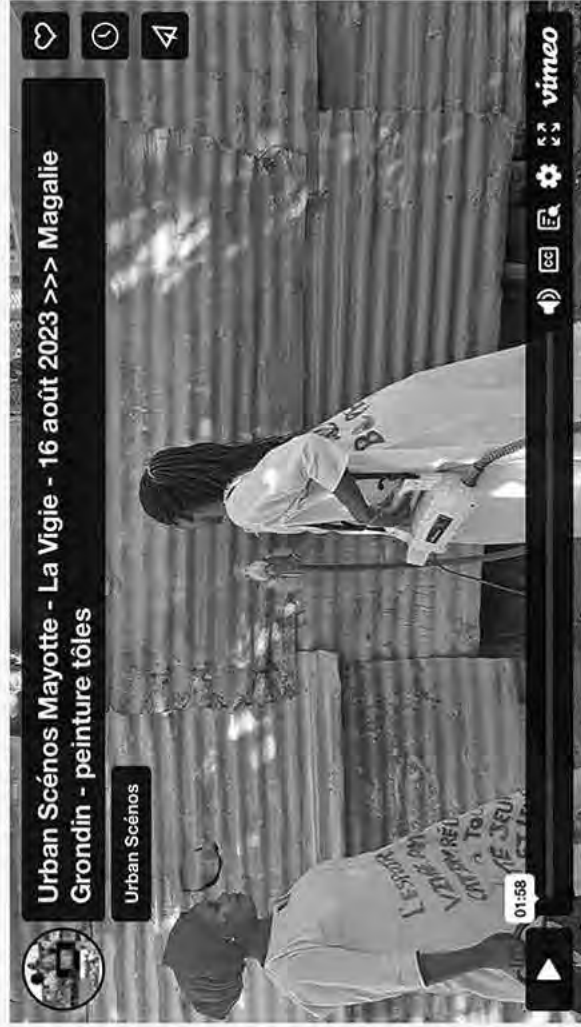
Alors que chacun est occupé à mettre en oeuvre ses projets, ma journée est entièrement consacrée à la mise en page de ce journal pour sa version papier publiée dans la revue que prépare Jean-Christophe.

While everyone is busy implementing their projects, my day is entirely devoted to the layout of this journal for its paper version published in the

JOURNAL DE LA RÉSIDENCE



their neighborhood in this manner.



Sur les boubous des jeunes femmes qui travaillent avec Magalie ont été peint des phrases émancipatrices en français et shimaore

The boubous of the young women who work with Magalie are emblazoned with emancipatory phrases in French and Shimaore.



magazine that Jean-Christophe is preparing.



En fin de journée, David Chazouli prend son avion pour partir étudier en France. Ses amis se demandent combien de temps se passera avant de le voir revenir à Mayotte, les paris sont ouverts... revient l'exemple de Lil'C, parti étudié le graphisme et revenu après une année... si la métropole attire, l'attachement à l'île est puissant pour ces jeunes gens engagés dans la danse avec le Royaume des Fleurs...

At the end of the day, David Chazouli boards his plane to study in France. His friends wonder how long it will be before he returns to Mayotte, and all bets are off... following the example of Lil'C, who left to study graphic design and came back after a year... if the metropolis attracts, the attachment to the island is strong for these young people involved in dance with the Royaume des Fleurs...





Après avoir passé la journée sur le chantier d'aménagement de son aire de jeu avec des enfants, Androa passe la nuit dans un banga mis à disposition par une habitante du quartier.

After spending the day working with children on his playground, Androa spends the night in a banga provided by a local resident.

VENDREDI 18 AOÛT

Les enfants sont le cœur battant de la Vigie, jusqu'à un certain âge, insouciant des difficultés de leur environnement, ils le prennent tel qu'il est comme terrain de jeu. Ils sont partout présents dans le projet, engagés avec Viviane dans la conception d'objets, avec Androa dans l'aménagement d'un espace de jeu, ils sont spectateurs assidus des répétitions et quand Hamza Lenoir et Bad Coffy, une amie artiste, les invitent à imaginer la « Vigie du futur », ils peignent le quartier qu'ils aimeraient pouvoir vivre.

The children are the beating heart of La Vigie. Up to a certain age, insouciant about the



Légèrement à l'écart de l'agitation générale, Hamza Lenoir est au cœur de nombreux projets. Initialement attaché à des travaux de rédaction et de traduction pour la revue que prépare Jean-Christophe, il est devenu « l'écrivain public » de la résidence, écrivant pour Idio Chichava et les danseurs du Royaume, traduisant pour Leyla Rabi et Morgane Paoli, ses talents littéraires sont amplement mis au service des artistes. Loin du théâtre des opérations, il passe ses journées sur son ordinateur dans une bulle musicale qui porte son inspiration...

Slightly distanced from the general hustle and bustle, Hamza Lenoir is at the heart of a number of projects. Initially involved in writing and translating for the revue prepared by Jean-Christophe, he has become the residency's "public writer", writing for Idio Chichava and the Royaume's dancers, translating for Leyla Rabi and Morgane Paoli, and employing his literary talents extensively in the service of the artists. Far from the theater of operations, he spends his days on his computer in a musical bubble that carries his inspiration...

À Dagoni, avec Viviane nous cherchons la façon de présenter les objets précieux et fragiles que les enfants ont conçu avec elle, un coin du jardin les accueillera

At Dagoni, with Viviane we are looking for a way to display the precious

difficulties of their environment, they take it as it is as a playground. They are present everywhere in the project, involved with Viviane in the conception of objects, with Androa in the setting up of a play area, they are assiduous spectators at rehearsals and when Hamza Lenoir and Bad Coffy, an artist friend invite them to imagine the "Vigie of the future", they paint the neighborhood they'd like to be allowed to live in.



to display the precious and fragile objects that the children have designed with her. A corner of the garden will be their home.



Alors qu'Assad prépare le plateau pour Julie et Lenaïg, je m'interroge sur la greffe étrange d'un faisceau de gaines électriques à un congélateur. J'en comprendrai plus tard la raison que je ne dévoilerai pas.

As Assad prepares the set for Julie and Lenaïg, I wonder about the strange transplanting of a bundle of electrical conduits to a freezer. I'll understand the reason later, but I won't reveal it.



Sur le plateau du spectacle de Julie et Lenaïg une série d'objets attirent notre curiosité, liste : une pyramide de noix de coco, un empilement de tissus mahorais, des habits pliés, une paire de sabots d'une province française, une petite écran de projection pour films de vacances à l'ancienne. Sur un container, tentative d'accrochage d'une carte IGN de Mle, où je réalise que Petite Terre est sur la barrière de corail.

On the stage of Julie and Lenaïg's production, a series of objects arouse our

curiosity: a pyramid of coconuts, a pile of Mahoran fabrics, folded clothes, a pair of clogs from a French province, a small projection screen for old-fashioned vacation films. On a container, an attempt to hang an IGN map of the island, where I realize that Petite Terre is on the coral reef.



Jour du renoncement, alors que j'avais enfin une meuleuse sans fil pour récupérer les boîtes à lettres abandonnées du quartier et réaliser le projet imaginé en décembre 2020, le temps et les forces nécessaires manquent pour le mettre en oeuvre. L'image restera image...



The day I gave up, just as I finally had a cordless grinder that would allow me to collect the neighborhood's abandoned mailboxes to carry out my project imagined in December 2020, the time and strength needed to put it into practice ran out. The picture will remain the picture...



SAMEDI 19 AOÛT

Jour de fête à la Vigie, invités par l'association Oulanga Na Nyamba de protection des tortues de mer, les gens se retrouvent à Dagoni pour



Installées en début d'après-midi devant la maison du projet, les jeunes femmes engagées dans le projet auprès de Magalie, Leyla et Morgane, préparent les morceaux de poulet pour un volé prévu le soir au « Théâtre de la Vigie »

Set up in the early afternoon in front of the project house, the young women involved in the project with Magalie, Leyla and Morgane, prepare the chicken pieces for a volé planned for the evening at the "Théâtre de la Vigie".



Plus tard, pendant que Li'l'C peint en grandes lettres blanches « LE THÉÂTRE DE LA VIGIE » sur le fronton de tôle du terrain de Djodjo et Marie, à l'intérieur la soirée bat son plein autour d'un traditionnel volé. Comme une soirée d'inauguration de ce lieu.

Later, while Li'l'C paints "LE THÉÂTRE DE LA VIGIE" in large white letters on the fronton of Djodjo and Marie's ground, inside, the evening is in full swing over a traditional volé. Like an inaugural evening for this venue.



assister à des spectacles présentés par des enfants et des artistes dont les danseurs de Kazyadance. Tout le monde termine sur scène pour danser sur les musiques choisies par Moussoik et Léon.

A festive day at La Vigie, invited by the Oulango Na Niyamba association for the protection of sea turtles, people gather in Dagoni to watch shows presented by children and artists, including the Kazyadance dancers. Everyone ends up on stage to dance to the music chosen by Moussoik and Léon.



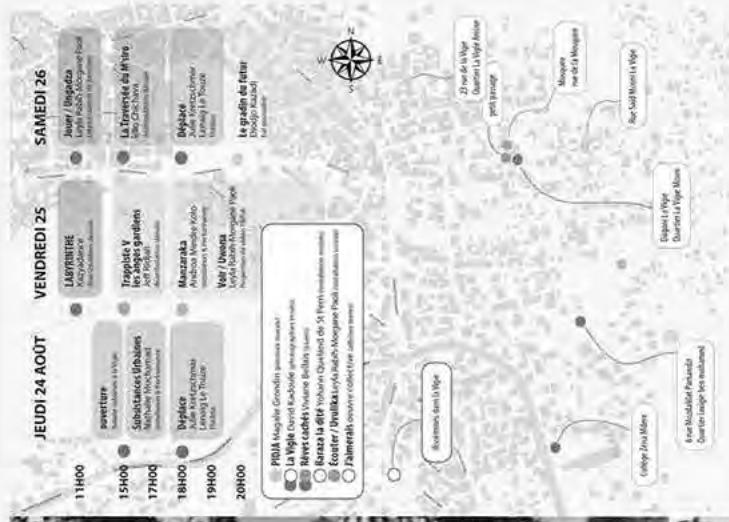
Lil'C, Aptchie et KUPAWU



DIMANCHE 20 AOÛT

Une très longue journée à plonger le regard dans l'écran de l'ordinateur, comme Androa sur l'image de l'affiche collectant plus d'objets qu'il n'en puisse tenir, il a fallu vaillie que vaille chercher les éléments manquants pour composer cette synthèse de l'état des projets et de la façon dont ils seront présentés au public à partir de jeudi.... les choses se précisent.

A very long day of staring at the computer screen, like Androa in the poster image collecting more objects than he could hold, I had to search high and low for the missing elements to compose this summary of the state of the projects and how they will be presented to the public from Thursday... things are becoming clearer.



Morgane et Leyla me transmettent des informations sur les projets qu'elles préparent

avec le groupe de jeunes femmes de la Vigie dont il faudrait prochainement donner leurs noms... Elles écrivent à propos d'une partie de leurs recherches :

REGARDER / OUNGALYA Le compte TikTok Wa nchou mama wa lavigie, un espace collectif virtuel En échangeant avec les jeunes filles nous avons vite compris qu'internet et les réseaux sociaux étaient un espace d'expression individuelle très important pour elles, ayant peu d'espaces publics d'échanges. Certaines nous ont montré leurs vidéos TikTok qui nous ont beaucoup intéressées. TikTok est un espace où elles peuvent se retrouver, s'exprimer, voyager, s'ouvrir sur le monde quand elles sont coincées chez elles, souvent après la tombée de la nuit. L'usage de ce réseau social est l'objet de conflits dans les familles, d'interdictions, mais aussi de transgression, d'expression libre, parfois de manière dansée et chantée, de jeu avec les canons esthétiques de la féminité. Nous avons donc créé un compte TikTok appelé *Les filles de la Vigie* Wa nchou mama wa lavigie, et nous avons créé avec les jeunes filles différents contenus, et vidéos. Parfois il s'agit de messages à faire passer à différents groupes sociaux en adresse directe de manière humoristique et décalée. Chaque fois, nous étions à la limite d'une performance théâtrale, avec un moment de répétition, un message clair à faire passer, un choix vestimentaire : ce n'était pas elles qui parlaient mais un personnage un peu différent d'elles. Nous espérons, en mettant ce compte en ligne, qu'il continuera d'être alimenté après la fin de notre résidence et, qui sait, qu'il puisse devenir un outil de communication leur appartenant.

Morgane and Leyla send me information on the projects they are preparing with the group of young women from the Vigie, whose names will soon have to be revealed... They write about part of their research:

Count TikTok Wa nchou mama wa lavigie, a collective virtual space In talking with the girls, we quickly realized that the Internet and social networks were a very important space for individual expression for them, as they had few public spaces for exchange. Some of them showed us their TikTok videos, which really interested us. TikTok is a space where they can meet up, express themselves, travel and open up to the world when they're stuck at home, often after dark. The use of this social network is the subject of conflict within families. of prohibitions. but



The garbage spread around the neighborhood isn't enough for Androa to dress up his installation, so a recycling bin hold-up is in order...

À Dagoni, Viviane et les enfants qui l'entourent ont aménagé un espace de la cour pour y installer leurs girouettes, espace délicat pour objets délicats en attente d'un souffle d'air pour faire vivre ce coin de paix sauvé à la rudesse du quartier. Viviane s'inquiète de la dégradation de l'imaginaire de ces enfants à partir de 10, 11 ans, passant d'une insouciance ouverture au monde à l'intériorisation de son âpreté. Les girouettes en sont le triste révélateur, à la pureté des formes du jeune âge, succèdent des figures marquées par la violence vue et vécue qui scande ici la vie des gens. Un enfant me prend à partie sur la religion, il me prédit l'enfer... « chose » apprise à l'école coranique qui jouxte Dagoni? se dégageant du sujet sensible du dieu, une discussion s'engage avec un adolescent sur le fait que je ne comprenne pas le shimaore et que je ne l'apprenne pas (faute de temps) – combien de langue parles-tu? – français et anglais – et toi? – Le shikomori, le shimaore et le français – 3 langues connues à 14 ans...

In Dagoni, Viviane and the children around her have set up a space in the courtyard for their weathervanes, a delicate space for delicate objects waiting for a breath of air to bring to life this corner of peace rescued from the harshness of the neighborhood. Viviane worries about the degradation of these children's imaginations from the age of 10 or 11, as they move from a carefree openness to the world to the internalization of its harshness. The weathervanes are a sad reminder of this, as the purity of form of the early years is replaced by figures marked by the violence seen and experienced in people's lives. A child takes me to task on religion, predicting hell... "something" learned at the Koranic school next to Dagoni... moving away from the sensitive subject of god, a discussion ensues with a teenager about the fact that I don't understand Shimaore and that I'm not learning it (for lack of time) – how many languages do you speak? – French and English – and you? – Shikomori, Shimaore and French – 3 languages I know at 14...



also of transgression, of free expression, sometimes in dance and song, of play with the aesthetic canons of femininity. So we created a TikTok account called Les filles de la Vigie Wa nchou mama wa lavigie, and together with the girls we created different content and videos. Sometimes these were messages to be passed on to different social groups in a humorous and offbeat way. Each time, we were on the verge of a theatrical performance, with a moment of rehearsal, a clear message to get across, a choice of clothing: it wasn't them speaking, but a character a little different from them. We hope, by putting this account online, that it will continue to be fed after the end of our residency and, who knows, that it may become a communication tool belonging to them.

LUNDI 21 AOÛT

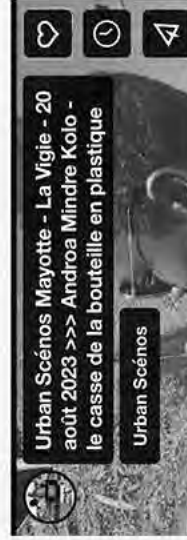
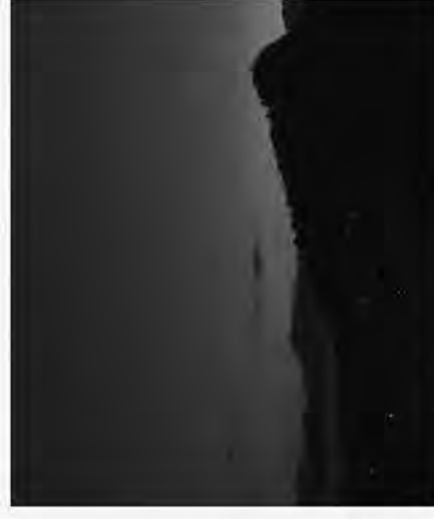
David Kadoule revient de Grande Terre avec le tirage d'une de ses photographies, il est heureux et sans doute rassuré de voir que les images sont très bien traitées par l'imprimeur. Dans le salon l'image est posée au sol, du canapé TKR et Léon la regardent profondément, un dialogue intérieur entre les enfants photographiés et eux? Circulation des regards et des appareils photographiques, alors que je saisis la scène, l'enfant de droite semble me viser depuis les pixels imprimés sur papier.

David Kadoule is back from Grande Terre with a print of one of his photographs, happy and no doubt reassured to see that the images have been very well treated by the printer. In the living room, the image is lying on the floor, TKR and Léon staring at it from the sofa, an inner dialogue between the photographed children and themselves? As I capture the scene, the child on the right seems to be shooting at me from the pixels printed on paper.

Les déchets répandus dans le quartier ne suffisent pas à Androa pour habiller son installation, un braquage de bac récupérateur s'impose...



Leyla et Morgane écrivent : « On commence les galères techniques ». Yohann leur répond par une image.



Comme tous les soirs nous nous retrouvons pour le repas, certains sur la grande table à nappe rouge, d'autres par affinité, tranche d'âge, position dans le projet forment des assemblées parallèles comme celle des 6 jeunes habitants du quartier prêtant main forte sur les divers chantiers d'aménagement. En fin de soirée Jean-Christophe présente à Nathalie le tirage d'une des 4 photos montrant la présence de l'armée française sur l'île au début des années 80 qu'elle projette de coller dans le quartier.

As every evening, we gather for dinner, some on the big red tablecloth table, others by affinity, age group, position in the project forming parallel assemblies like the one of the 6 young local residents lending a hand on the various work sites. At the end of the evening, Jean-Christophe presents to Nathalie a print of one of the 4 photos showing the presence of the French army on the island in the early 80s, which she plans to collage in the neighborhood.



MARDI 22 AOÛT

Nathalie Muchamad nous envoie la recette de fabrication de colle à papier peint pour les collages de photos sur les toiles du quartier, on pourrait dire qu'il serait plus simple, d'un point de vue métropolitain, d'acheter la colle toute prête en magasin, sans savoir que ce produit n'existe pas dans cette partie du monde car l'usage du papier peint ne fait pas partie des codes esthétiques de la décoration intérieure qui privilégie la peinture souvent refaite à chaque Ramadan.

Nathalie Muchamad sends us the recipe for making wallpaper paste for the photo collages on the metal sheets in the neighborhood. You could say that it would be simpler, from a metropolitan point of view, to buy ready-made glue in a store, without knowing that this product doesn't exist in this part of the world, as the use of wallpaper is not part of the aesthetic codes of interior decoration, which favors paint that is often redone every Ramadan.

Recette de colle à papier à base de farine

Ingrédients et préparation

- 2 x 250 ml d'eau (1 dose pour délayer et une à faire chauffer) ;
- 70 g de farine de blé ;
- 50 g de sucre.

Bon à savoir : Le sucre augmente le pouvoir adhésif de la colle, mais n'est pas indispensable excepté pour un usage de trépanage de murs.



Action très modeste mais marquante, Idio et son équipe nettoient les espaces prévus pour sa performance créant une vision rare, voire inconnue du quartier

A very modest but significant action, Idio and his team cleaned up the spaces provided for his performance, creating a rare and unknown image of the neighbourhood.



La rue Said Mconi La Vigie est désormais entièrement peinte, Magalie et son équipe ont réussi à transformer l'image de cette partie du quartier



topologie de maiz.

- Faites chauffer 250 ml d'eau à feu vif.
- Dans le saladier, délayez la farine avec 250 ml d'eau froide puis ajoutez le sucre tout en mélangeant.
- Une fois que l'eau portée sur le feu est frémissante, baissez le feu et ajoutez le mélange farine/eau froide/sucre.

Exemple : Pour 2 litres de colle, il vous faut 1 l d'eau frémissante, 1 l d'eau froide, 280 g de farine, 200 g de sucre et 4 dl d'essence de térbenthine.

- Laissez cuire 3 à 5 minutes tout en remuant.
- Une fois que le mélange a épaissi et a une consistance homogène, retirez-le du feu.
- Laissez refroidir.

Jeff Ridjali esquisse son parcours avec des danseurs et des jeunes gens du quartier, le groupe se déplace de façon insaisissable en cherchant à interagir avec les habitants croisés, les actions sont ambiguës souvent provocantes, elles cherchent à déstabiliser les gens, après un moment de trouble la parole se libère, l'échange se fait cordial et joyeux, parfois intime comme lors de la rencontre de deux femmes annonçant à Jeff le décès d'une personne qui lui était chère. La nouvelle est rude, Jeff s'assied un temps avant de reprendre la déambulation.

Jeff Ridjali sketches out his tour with dancers and young people from the neighborhood, the group moves in an elusive way, seeking to interact with the inhabitants they meet, the actions are ambiguous, often provocative, they seek to destabilize people, after a moment of confusion the word is freed, the exchange becomes cordial and joyful, sometimes intimate as when two women announce to Jeff the death of a loved one. The news is harsh, and Jeff sits down for a while before resuming his walk.



Saïd Mconi La Vigie street is now completely painted, Magalie and her team have succeeded in transforming the image of this part of the neighborhood.

montage de l'installation de Yohann en trois temps

mounting Yohann's installation in three times



Lil'C envoie sur le groupe WhatsApp une série de photos comiques d'un groupe d'enfants participants à sa performance

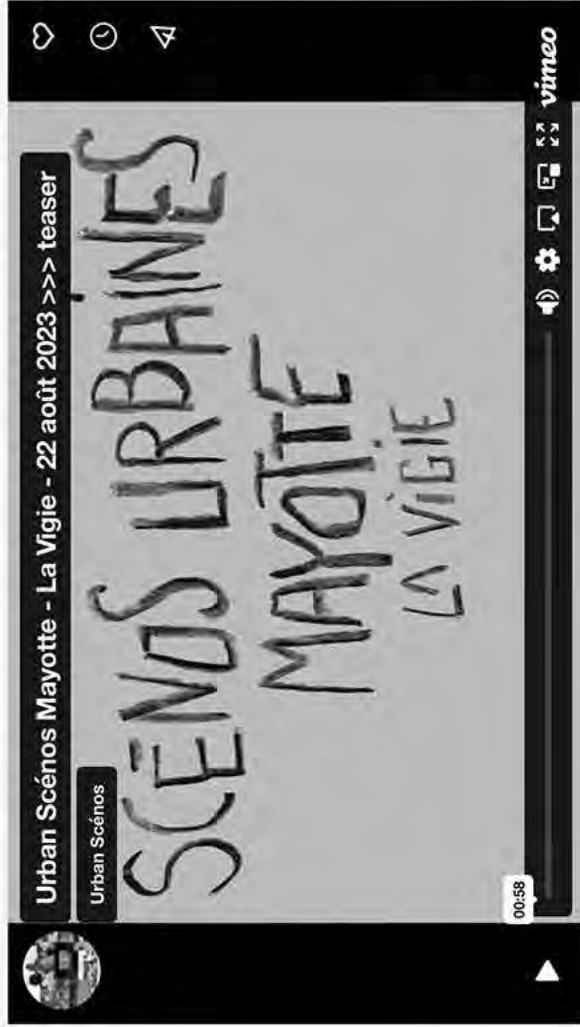
Lil'C sends a series of comical photos of a group of children taking part in his performance on the WhatsApp group





Jean-Christophe Lanquetin compose à partir d'une série de photos de David Kadoule un teaser video destiné à être diffusé sur des écrans LED 3X4 de la commune

Jean-Christophe Lanquetin uses a series of photos by David Kadoule to create a teaser video to be displayed on the town's 3X4 LED screens.



En fin de répétition générale de « Déplace » le spectacle de Julie Kretschmar, Lénig le Louze emmène Marie Sawiat et Assad dans une danse bretonne au son du biniou

At the end of the dress rehearsal for "Déplace", Julie Kretschmar's show, Lénig le Louze leads Marie Sawiat and Assad in a Breton dance to the sound of the biniou.



MERCREDI 23 AOÛT

Dialogue avec l'imprimeur au sujet des affiches



JEUDI 24 AOÛT / JOUR 1 FESTIVAL

Le festival débute à 15h par un accueil du public à Dagoni, après un regard sur l'installation de Viviane Bellais, nous montons dans le quartier pour y présenter successivement la rue peinte de Magalie Grondin, l'installation sonore de Leyla Rabi et Morgane Paoli, les installations de Yohann Queland St Pern et d'Androa Mindre Kolo, en croisant sur notre parcours des photos de David Kadoule



The festival kicks off at 3pm with a public welcome at Dagoni, and after a look at Viviane Bellais' installation, we head uptown to present Magalie Grondin's painted street, Leyla Rabi and Morgane Paoli's sound installation, Yohann Queland St Pern and Androa Mindre Kolo's installations, passing David Kadoule's photos along the way.

Pour la visite de la rue peinte par Magalie Grondin et le groupe de jeunes femmes du quartier, celles-ci accueillent le public aux sons d'un m'biwi.

For the tour of the street painted by Magalie Grondin and the group of young women from the neighborhood, they welcome the public with the sound of a m'biwi.

prévues par Yohann, livraison de l'ensemble des tirages en milieu de journée, faite chauffer la colle...

Dialogue with the printer about Yohann's planned posters, delivery of all the prints in the middle of the day, heat up the glue...



Venu de métropole avec Jessica, l'administratrice de Leyla et l'avion du matin, un contrôleur lumière pour le spectacle de Julie à Dagoni

Coming from mainland France with Jessica, the administrator of Leyla and the morning plane, a light controller for Julie's show in Dagoni.



Au théâtre de la Vigie Djodjo peaufine son espace pendant que Jeff Ridjali passe en revue ses troupes

At the Théâtre de la Vigie, Djodjo perfects his space while Jeff Ridjali reviews his troops.



À côté d'une fontaine à carte de crédit du quartier, nous prenons un temps pour écouter les témoignages de jeunes filles du quartier récoltés par Leyla Rabihi et Morgane Paoli. Cette installation sonore s'intitule « ECOUTER / OUNGDAZA », nous la retrouverons le lendemain dans un passage-couloir vers la mosquée.

Next to a local credit-card fountain, we take a moment to listen to the testimonies of local girls collected by Leyla Rabihi and Morgane Paoli. This sound installation is entitled "ECOUTER / OUNGDAZA", and we'll meet up with it again the following day in a passageway leading to the mosque.



Yohann Queland de St Pern a décliné sur tissu et sur affiches la liste d'articles de Carpanin Marimoutou. Les bâches disposées sur une structure en bois forment un abri où Yohann invite le public à boire un thé, échanger sur les phrases affichées, jouer aux cartes ou aux dominos...

Yohann Queland de St Pern has reproduced Carpanin Marimoutou's list of articles on fabric and posters. The tarpaulins arranged on a wooden structure form a shelter where Yohann invites the public to drink tea, discuss the phrases displayed, play cards or dominoes...

Article : tout.e migrant.e est un être humain.

Article : tout.e migrant.e a droit à habiter.

Article : tout.e migrant.e a droit à une sépulture quelque soit l'endroit de sa mort, a droit à l'accueil de ses ancêtres et à la transmission de son récit aux vivants.



De retour à Dagoni après ce tour dans le quartier nous assistons à une performance conçue par Nathalie Muchamad pour son installation « Subsistances Urbaines », interprétée par les danseurs du Royaume des Fleurs.



en fin de spectacle Léon qui se découvre une passion pour la photographie saisit le groupe d'enfants qui viennent d'assister à la représentation

At the end of the show, Léon, who has discovered his passion for photography, captures the group of children who have just attended the performance.

pour terminer la journée nous recevons sur le fil WhatsApp ces 2 photos, alors que David Kadoule collait ses photographies sur le mur extérieur du collège de quartier, il a été invité par le principal de l'établissement à en installer 3 dans l'enceinte de celui-ci. Je reviendrais plus longuement demain sur les collages de David dans le quartier.

To finish the day, we received these 2 photos on our WhatsApp feed. While David Kadoule was pasting his photographs on the outside wall of the local college, he was invited by the school's principal to install 3 of them on the premises. I'll have more to say tomorrow about David's collages in the neighborhood.



Back in Dagoni after this tour of the neighbourhood, we attend a performance conceived by Nathalie Muchamad for her installation "Substances Urbaines", interpreted by the dancers of the Royaume des Fleurs.



À la nuit tombée, le public assiste à une représentation du spectacle « Déplace » conçu et interprété par Julie Kretzschmar et Lenaïg Le Touze assistées à la régie par Didje et Assad, le jeune comorien sans papier rencontré le 1er août lors d'une première visite dans le quartier.

As night fell, the audience was invited to attend a performance of "Déplace", conceived and performed by Julie Kretzschmar and Lenaïg Le Touze, assisted for the technical side by Didje and Assad, the young undocumented Comorian met on August 1 during a first visit to the neighborhood.



VENDREDI 25 AOÛT / JOUR 2 FESTIVAL

À l'ouverture jeudi une journaliste du Journal de Mayotte passe un moment avec nous, son temps est serré, elle nous accompagne un temps avant de reprendre la barge pour boucler son article à temps, sa transcription de nos entretiens est juste dans les grandes lignes, merci Anne Perzo-Lafond.

At the opening on Thursday, a journalist from the Journal de Mayotte spends a moment with us. Her time is tight, so she accompanies us for a while before getting back on the barge to finish her article on time, her transcription of our interviews is just about right, thank you Anne Perzo-Lafond.

LE JOURNAL DE MAYOTTE^{WEB}

vendredi 25 août 2023

Après une longue attente Jean-Christophe reçoit enfin les impressions des « J'aimerais », reprenant la liste établie collectivement fin décembre des « J'aimerais », il en a sélectionné une partie et fait traduire en shimaore pour les coller dans le quartier

After a long wait, Jean-Christophe finally received the impressions of the "I'd like to", taking up the list of "I'd like to" drawn up collectively at the end of December, he selected some of them and had them translated into Shimaore to stick up in the neighborhood.





foudroyé qui aurait du être couvert de boîtes à lettre colorées en espérant que ce projet dont tout le monde dit la nécessité réussira à voir le jour avant que cet arbre ne disparaisse du paysage.

From the courtyard of Dagoni, I contemplate the lightning-struck tree that should have been covered with colorful letterboxes, hoping that this project that everyone says is so necessary will succeed in seeing the light of day before it disappears from the landscape.

Jeff Ridjali entraîne un groupe de performers dans une équipée délinquante mise en scène... la réalité rattrapera la fiction et mettra fin dans la confusion à l'expérience... moment révélateur des tensions travaillant Petite Terre entre bandes rivales dont les coupables ne sont pas toujours ceux désignés d'office par la vindicte populaire...

Jeff Ridjali leads a group of performers in a staged delinquent escapade... reality catches up with fiction and brings the experiment to a confused end... a revealing moment of the tensions working in Petite Terre between rival gangs whose culprits are not always those automatically designated by popular vindictiveness...



Autres collages, sur le mur extérieur de Dagoni, à côté des panneaux peints « SUBSISTANCES URBAINES », Nathalie Muchamad a collé 4 photos d'archives montrant l'aérodrome de Dzaoudzi-Pamandzi au début des années 80 avec revue des troupes de légionnaires par Jacques Chirac (Archives départementales de Mayotte). Ces images ont été rapidement altérées, déchirées, un visage de légionnaire a été gratté.

Other collages, on the outside wall of Dagoni, next to the painted panels "SUBSISTANCES URBAINES", Nathalie Muchamad pasted 4 archive photos showing the Dzaoudzi-Pamandzi airfield in the early 80s with a review of the legionnaire



troops by Jacques Chirac (Archives départementales de Mayotte). These images were quickly altered, torn and a legionnaire's face scratched off.



performance : Miradji Tekar – TKR, Alileyni Mohamed – Lil'C, Micomyza Pacifique Thierry « KUPAWU », Karim Abdallah – Moussoik, Abdoul Anziz Mohamed Bacar – Aptchie, Inssa Hassna, Caella Ramilison.

Nous avons la visite d'un groupe d'enfants, éclosion de coquelicots à Dagoni, casquettes rouges vissées sur la tête, ce sont des enfants qui ne peuvent aller à l'école de la République en raison du manque de place. Des associations les prennent en charge pour que leur déscolarisation ne devienne un handicap supplémentaire pour eux, victimes collatérales du charcutage géopolitique de la région... enfants de Kwassa ou de naissance hors droit du sol...

We are visited by a group of children, poppies blooming in Dagoni, red caps screwed on their heads, children who can't go to a state school because of lack of places. Associations take charge of them to ensure that their exclusion from schooling does not become an additional handicap for them, collateral victims of the geopolitical carving up of the region... children of Kwassa or of birth outside the law of the ground...



Depuis la cour de Dagoni, je contemple l'arbre

Nouvelle présentation de l'installation sonore « ECOUTER / OUNGDAZA » de Leyla Rabihi et Morgane Paoli dans une ruelle menant à la mosquée

New presentation of the sound installation "ECOUTER / OUNGDAZA" by Leyla Rabihi and Morgane Paoli in an corridor leading to the mosque.



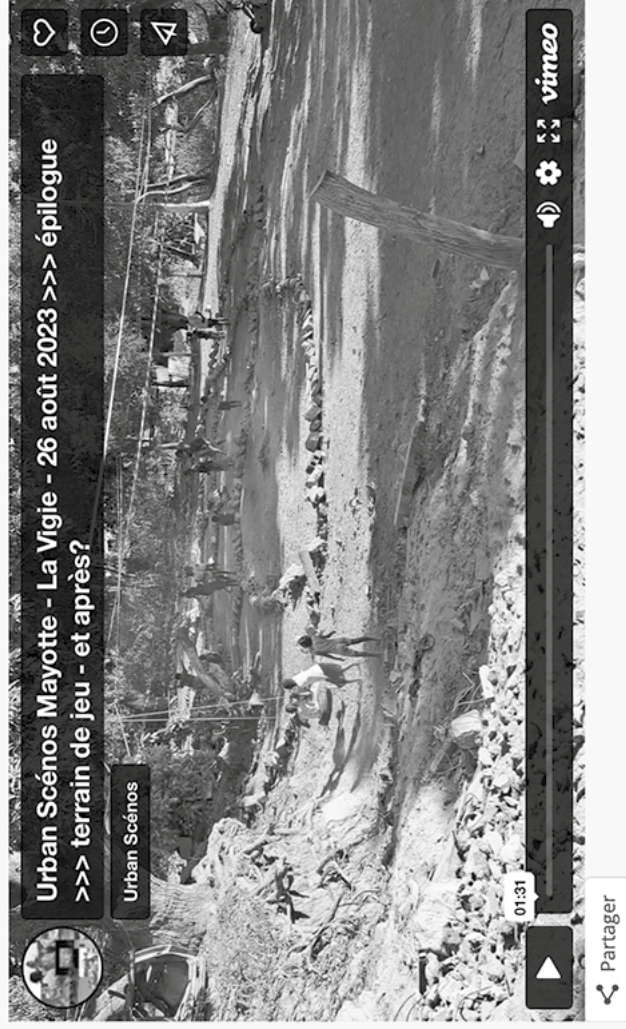
Après avoir passé la résidence à sillonner le quartier, David Kadoule rend à ses habitants une série de ses photographies, images de tôles sur tôles, illusion d'ouvertures, dévoilement discret de la vie des gens dans leurs habitats. David entrouvre les portes de tôles pour y être désormais pleinement invité et pouvoir témoigner par ses photos de la réalité de la vie quotidienne à la Vigie

After spending the residency criss-crossing the neighborhood, David Kadoule returned a series of his photographs to its inhabitants, images of sheet metal on sheet metal, the illusion of openings, a discreet unveiling of people's lives in their homes. David unlocks the sheet metal doors so that he could now be fully invited in and, through his photos, bear witness to the reality of daily life at La Vigie.



du projet? Faut-il priver les enfants d'un terrain de jeu tant désiré et enfin existant? Faut-il que cet espace redevienne une décharge en attente d'un projet immobilier? Cet espace et son devenir posent les limites de notre projet, limité en temps et en moyen, nous ne pouvons que déplacer des imaginaires mais ne pouvons durablement agir pour transformer une situation qui dépasse nos forces. Nous ouvrons des brèches, tissons des rêves... comment répondre à ce garçon venant vers moi alors que je filme ses camarades jouant à la balle au prisonnier sur ce terrain conquis... « Il viendra aujourd'hui Androa? »... il en rêvera encore longtemps de ce congolais au casque de gaulois...

I'm back on Androa's land, children are playing in the spaces marked out by the stones. The playground imagined at the start of the project exists, but for how long? The land is private, and the owner has asked for the stones to be put back in a heap at the end of the project, but what is the end of the project? Should children be deprived of a much-desired playground that finally exists? Should this space once again become a dumping ground awaiting a real estate project? This space and its future pose the limits of our project, which is limited in time and resources. We can only move imaginations around, but we can't take lasting action to transform a situation that is beyond our powers. We open breaches, weave dreams... how do we respond to this boy coming towards me as I film his comrades playing dodgeball on this conquered land... "he will come today Androa?"... He'll be dreaming about this Congolese guy with the Gallic helmet for a long time...



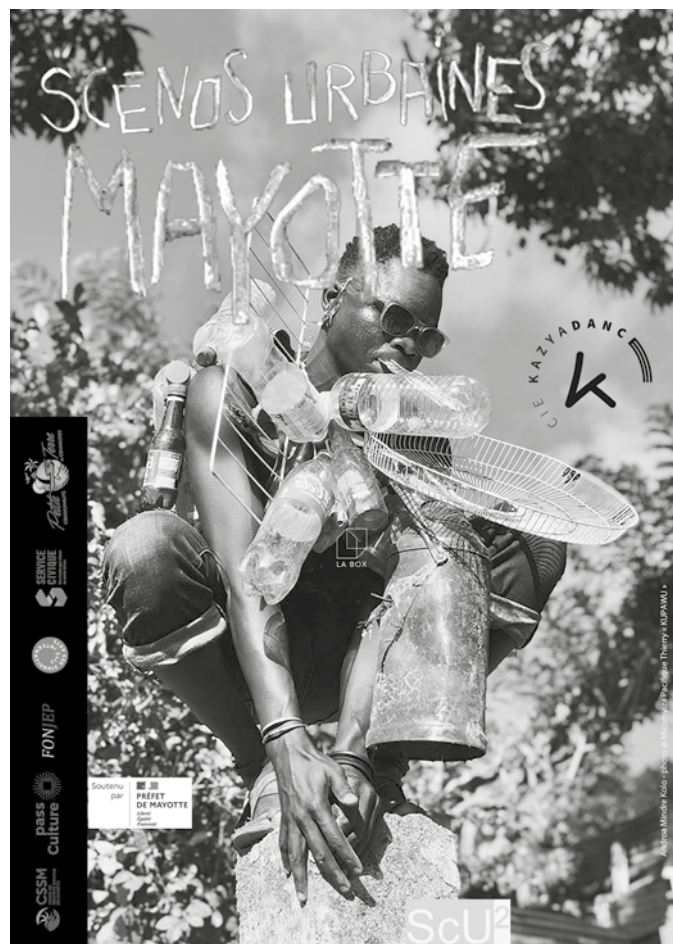
LES

Le festival se déroule du 24 au 26 août 2023 à Dagoni, dans les rues, les canyons, les passages, les cours.

Il débute à 15 heures par une marche dans le quartier pour voir les installations des plasticiens.



203



JEUDI 24 AOÛT

VENDREDI 25

SAMEDI 26

11H00

15H00

17H00

18H00

19H00

20H00

ouverture

balade urbaines à la Vigie

Substances Urbaines

Nathalie Muchamad
Installation & Performance

Déplace

Julie Kretzschmar
Lenaïg Le Touze
Théâtre

LABYRINTHE

Kazyadance
déambulation dansée

Trappiste V

les anges gardiens
Jeff Ridjali
déambulation dansée

Manzaraka

Androa Mindre Kolo
Installation & Performance

Voir / Uwona

Leyla Rabihi-Morgane Paoli
Projection de vidéo TikTok

Jouer / Ungadza

Leyla Rabihi-Morgane Paoli
Déambulation de joueuses

La Traversée du M'siro

Idio Chichava
déambulation dansée

Déplace

Julie Kretzschmar
Lenaïg Le Touze
Théâtre

Le gradin du futur

Djodjo Kazadi
bal poussière

● PIDJA Magalie Grondin (peinture murale)

● La Vigie David Kadoule (photographies in-situ)

● Rêves cachés Viviane Bellais (jouets)

○ Baraza la dité Yohann Queländ de St Pern (installation mobile)

● Écouter / Uvulika Leyla Rabihi-Morgane Paoli (installation sonore)

○ J'aimerais oeuvre collective (affiches textes)





23 rue de la Vigie
Quartier La Vigie Amine

petit passage

Mosquée
rue de la Mosquée

Rue Said Mconi La Vigie

Dagoni La Vigie
Quartier La Vigie Mconi

6 rue Mozdalifat Pamandzi
Quartier lavigie ben mohamed

Collège Zena Mdere

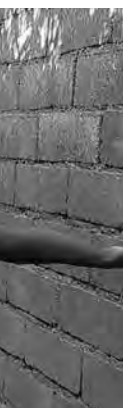
disséminés dans la Vigie

Magalie Grondin -
Vernissage avec des
chanteuses de Ndibi.





Nathalie Muchamad



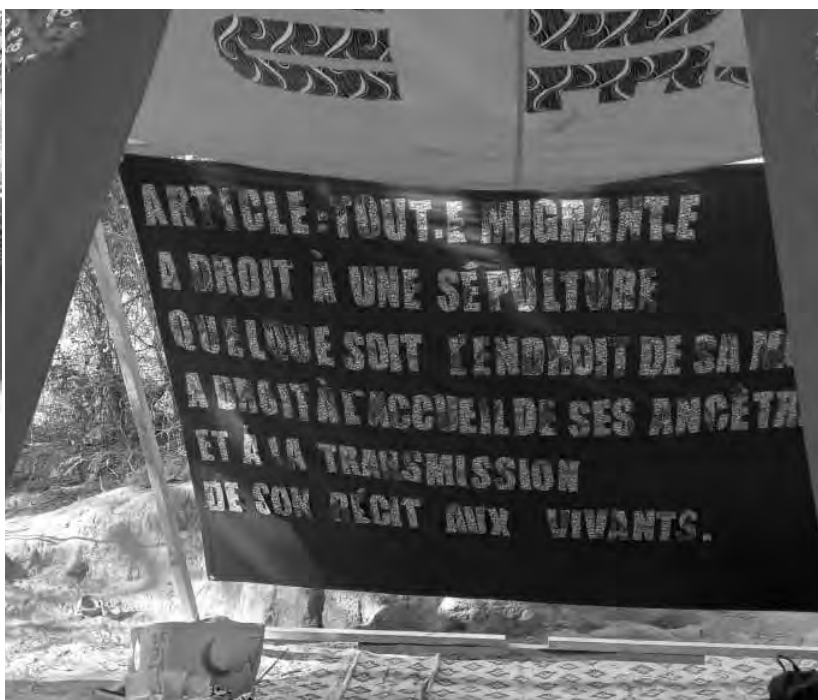




Viviane Bellais



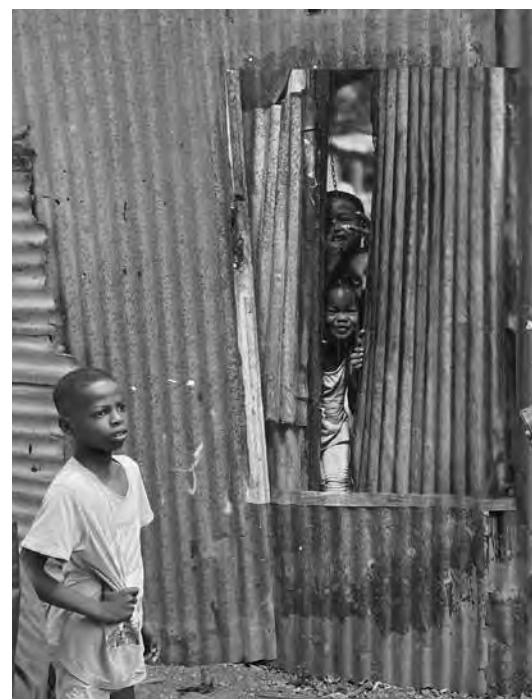
Yohann Quéland de Saint-Pern

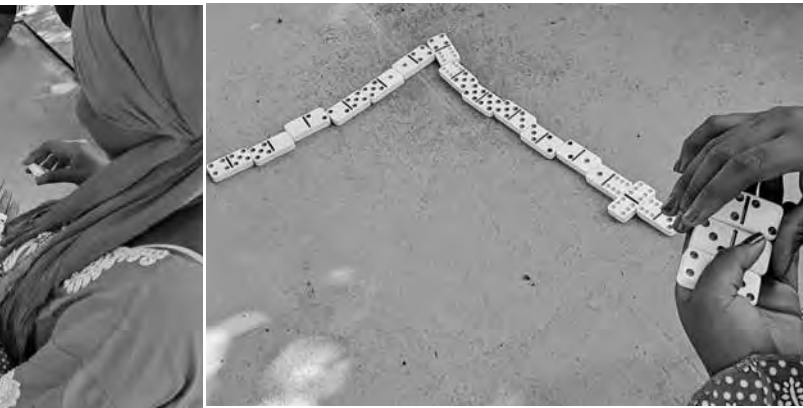
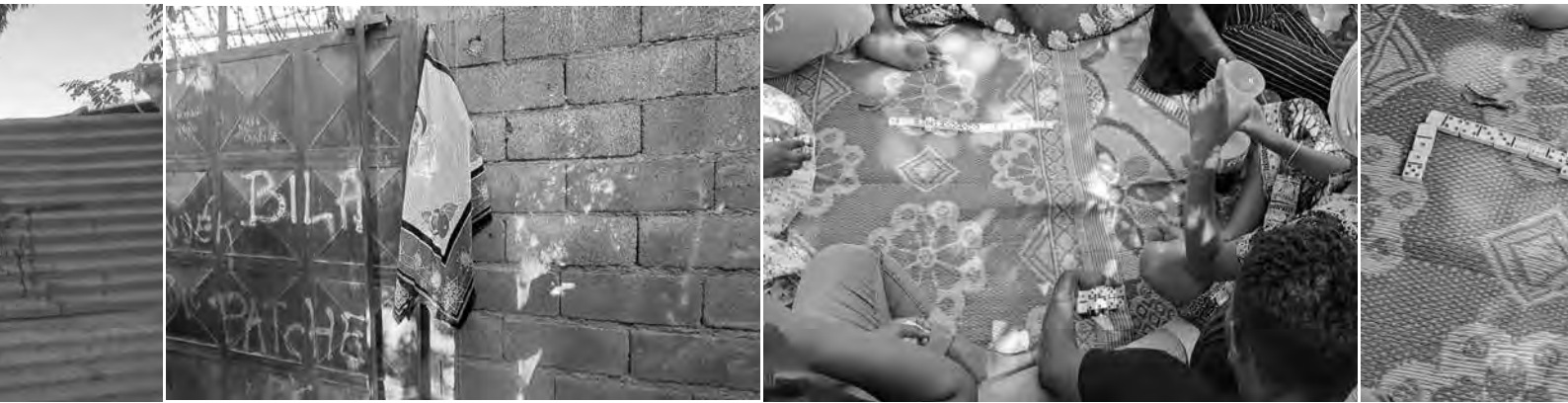


**Leyla Claire Rabih
& Morgane Paoli**

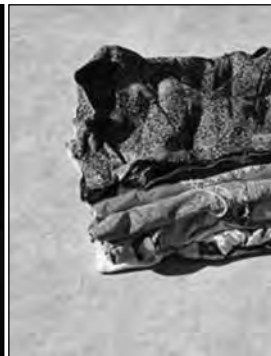


**David (Ditoma)
Kadoule**





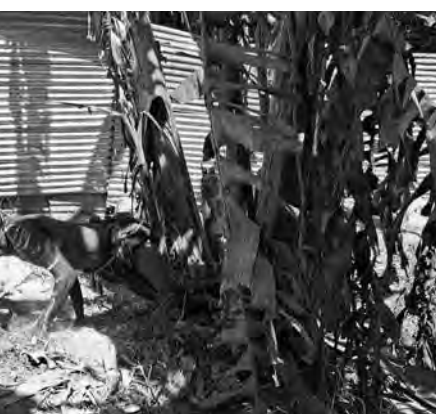
Julie Kretzschmar &
Lenaïg Le Touze





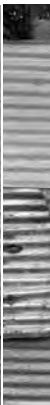
Royaume des Fleurs







**Jean-Christophe
Lanquetin**



**Androa Mindre
Kolo**







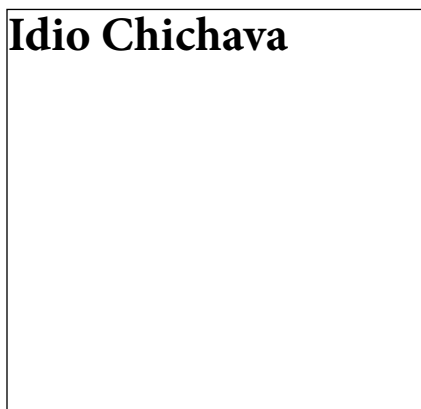




Jeff Ridjali



Idio Chichava









Djodjo Kazadi





MAISON

Artistes

Viviane Bellais // Idio Chichava // François Duconseille //
 Magalie Grondin // David (Ditoma) Kadoule // Djodjo Kazadi //
 Julie Kretzschmar & Lenaïg Le Touze // Jean-Christophe Lanquetin //
 Androa Mindre Kolo // Nathalie Muchamad // Yohann
 Quèland de Saint-Pern // Leyla Claire Rabih & Morgane Paoli // Jeff
 Ridjali.

222

Royaume des Fleurs

danseurs, techniciens, couturiers, travailleurs sociaux :
 (Mohamed Bacar Abdoul Anziz) Aptchie [danseur, performeur]
 // Karim Abdallah [danseur, performeur] // (Ibrahim Artadjidine)
 Didier [régie technique générale] // Hamza Lenoir [auteur] // Eddie
 Bouchraty [danseuse] // David Chazouli [danseur] // (Alifeyini
 Mohamed) Lil'C [danseur, performeur] // Thierry Micomyiza
 [danseur, performeur] // Clément Dushimé [régie technique et
 production] // Chance Monalysa Giramata [danseuse] // (Inssa
 Hassna) Jésus [danseur, performeur] // (Alhad Mariama)
 Willy [animateur, médiateur culturel] // Tekar Miradji [danseur] //
 Chaanbani Mohamed [animateur, médiateur, couturier] // Judicaella
 Ramilison [danseuse].

Les jeunes bénévoles du lycée de Petite-Terre, des quartiers la Vigie
 et d'autres structures associatives soutenues par Communauté des
 communes de Petite-Terre.

Bénévoles de la Vigie

Léon Nomenjanahary // Hâdidja Djaanfar Saïd // Raïna Ahamadi //

Karima Nadhoiri Laguena // Soubira Ahamada Mchangama // Nida Youssouf // Nayla Mkavavo // Assadilah Saidali // Sofa // Les enfants de Dagoni lors des ateliers avec Viviane Bellais et Hamza Lenoir. les jeunes du quartier qui nous ont accompagnés // Abdallah Salima, et tous·es ceux·celles qui nous ont accompagnés et accueillis...

Production

Marie Sawiat pour la Cie Kazyadance, Royaume des Fleurs // Jean-Christophe Lanquetin pour ScU2 // Jessica Reigner pour la cie Grenier Neuf (Leyla Claire Rabih & Morgane Paoli).

Financeurs et soutiens

Communauté de communes de Petite-Terre // DAC Mayotte // FEAC // Commune de Labattoir // Cité Internationale des Arts, Paris // La BOX, La Réunion.



logo
FEAC ?



logo scu2



Remerciements

Bénédicte Alliot // Benoit Bavouset // Bad Caffy // Adrien Michon // Guillaume Deslandes // Eric Bellais // Alfred Sadi Louwai // Les Apprentis d'Auteuil (noms particuliers ?) // ...

L'accès à la culture est bien plus qu'un simple privilège,

c'est un droit fondamental qui devrait être accessible à tous, sans exception. La culture sous toutes ses formes - qu'elle soit artistique, littéraire, musicale ou encore scientifique - enrichit nos vies, élargit nos horizons et nourrit notre esprit.

Pourtant, il existe encore des barrières qui restreignent l'accès à cette richesse culturelle. Les inégalités socio-économiques, géographiques ou encore physiques peuvent malheureusement limiter la possibilité pour certains individus de profiter pleinement d'une offre culturelle riche et diversifiée.

Les scénos urbaines, véritables paris artistiques, représentent des dynamiques et des espaces culturels vibrants qui ont su travailler dans un secteur aux complexités multiples : le Quartier de LA VIGIE, en Petite Terre. Elles englobent un large éventail d'expressions, allant du street art aux performances de rue, en passant par la danse, le théâtre et d'autres formes de créativité telles que la sculpture ou la photographie.

Ces scénos urbaines se sont voulues refléter la diversité et de la vitalité des communautés présentes à Mayotte en offrant un espace de création pour les artistes émergents et établis, permettant à chacun de partager son talent et sa vision avec le public.

Transcendant les limites traditionnelles des arts en investissant les places, les chemins poussiéreux et les tôles des clôtures, pouvant être à la fois provocateur, engagé ou simplement esthétiquement captivant, ces créations appellent à une transformation des espaces publics et de la péremption que peuvent en avoir les habitants en offrant une expérience culturelle immersive à un large public, sans exception.

Il a donc semblé important, pour ne pas dire essentiel à la Communauté de Communes de Petite Terre, de soutenir ces scénos urbaines en invitant les instigateurs à se pencher sur l'histoire et le devenir du quartier de LA VIGIE qui est amené à s'aménager et se construire dans le cadre d'un programme de rénovation urbaine. Encourager la collaboration entre les pouvoirs publics, les organisations culturelles et les artistes pour contribuer à créer un environnement favorable au développement des pratiques artistiques permet de promouvoir de nouvelles pratiques, de toucher de nouveaux publics tout en donnant de nouvelles perspectives sans vraiment poser de limite.

Les scénos urbaines jouent en cela un rôle crucial dans la démocratisation de la culture en la rendant accessible à tous, sans barrières sociales ou économiques. Elles enrichissent la vie urbaine, favorisent la créativité, stimulent les échanges culturels et contribuent à forger l'identité d'une ville, ici, d'un quartier. En reconnaissant et en soutenant ces dynamiques uniques, nous contribuons à rendre nos espaces plus inclusifs, dynamiques et inspirants pour tous.

L'accès à la culture semble donc crucial pour la construction d'une société plus éclairée et épanouissante, plus juste, où chacun a la possibilité d'apprendre, de partager et de contribuer à l'enrichissement mutuel. Donner et prendre la parole, s'exprimer par tous moyens, pour que la nombreuse jeunesse de Mayotte grandisse mieux et libre.

Benoit Bavouset

Scénos Urbaines

François Duconseille & Jean-Christophe Lanquetin

Les quartiers sont avant tout des lieux de vie. Urbain, pas urbain, public, pas public, bidonville ou gentrifié, riche ou pauvre, loin ou près, sale ou propre, aménagé ou non, mixte ou non, des lieux de vie. La vie y est ce qu'elle est, souvent difficile. Mais cette infrastructure de personnes est ce qui fait une ville. Le reste vient après. Quelles pratiques, quelles dynamiques, quelles énergies, quelles tensions, quelles joies, quelles difficultés. Cette entrée ouvre sur une autre, finalement assez radicale tant elle est peu prise en compte : les gens savent comment ils veulent vivre, dans quels espaces, des espaces qui correspondent aux relations qu'ils tentent, souhaitent entretenir les uns avec les autres, ont, entretiennent, endurent, inventent, négocient. Ils savent et ils sont en mesure d'aménager. Dire cela c'est simplement prendre acte de l'existence des intelligences collectives, de l'intelligence des corps, des vies, des aspirations. Ce qui est troublant, inquiétant, dangereux même, c'est le peu de prise en compte de ces savoirs dans les politiques urbaines. A la Vigie ces savoirs sont flagrants. Les espaces sont certes faits de peu, de ce qu'on a, autour de cours, d'arbres, mais ils sont là, centrés sur la parcelle, l'intérieur. Ils sont bâtis souvent au détriment du commun (de l'espace public), mais malgré tout les signes y sont nombreux d'attention, d'entretien. Dire « c'est un bidonville » est une manière de ne pas voir cet urbain complexe, difficile à vivre tant, en l'état, les infrastructures manquent, tant il y a à faire pour que la vie des gens soit regardée, prise en compte par l'Etat, par les communes... Cet urbain précaire est appelé bangas à tort, pour dire bidonville, habitat précaire ; et à raison parce-que dans sa forme construite il reste en lien avec le banga, habitat traditionnel et parce-qu'il est porteur de possibles dans sa légèreté, sa simplicité, sa manière « économique » de se poser et de bâtir un (mi)lieu de vie. Ces quartiers sont aussi des conservatoires de connaissances et de pratiques, il recèlent des modes de vie anciens, des lores, des modes de vie qui perdurent et disparaissent, mutent à tout le moins, qui pourtant sont toujours là. Ce qui ne manque pas d'interroger quand on sait les mutations climatiques, le danger de ce qui est en train d'arriver, vers lequel nous allons insouciantes et auto-aveuglées en construisant à contresens écologique, sous prétexte que le béton est signe d'une modernité espérée, comme ailleurs, comme en métropole. Mais ce n'est pas le fait propre de Mayotte ou d'Anjouan, c'est le fait de partout, du monde, un modèle de vie, de ville, de construction, dont on se revendique car il constitue l'idée d'une vie meilleure, alors qu'il est un désastre qui vient.

Les Scénos Urbaines s'installent dans des quartiers. On nous le reproche souvent, durée trop courte, esthétiser la misère, attention portée aux migrants alors qu'on délaisse ceux qui payent leurs impôts... J'en passe. Et aussi, oui je sais, je ne sais pas, je ne sais rien, je ne comprends rien, je n'ai pas de difficultés dans ma vie, je ne vis pas là tout le temps, je, tu/vous, ils... Quoi ? Les Scénos c'est vivre un mois, situé, en (aussi complète que possible - la clef) collaboration avec des artistes locaux. Ce sont eux qui rendent possible le projet. Elles se connectent aux pratiques des gens, elles aspirent à la joie et au commun, à des gestes de vivre ensemble et de gratuité. Elles ne demandent rien en contrepartie, rien à signer, pas besoin d'être membre d'une église évangélique, de voter, de faire allégeance. Juste participer si on le souhaite, ce qui veut dire passer une tête au dessus d'une palissade quand le bruit dehors est inhabituel, quand la routine est perturbée, quand un danseur fait l'anaconda dans la poussière, quand il chante. Passer une tête, écouter de loin, regarder en passant, venir voir, oui, c'est étrange et cela ne fait pas « un public », un public ça fait expérience « sérieuse », posée, assise, attentive... d'un geste artistique. Ah bon. En êtes vous sûrs ? Les Scénos

ne formatent pas, ne cadrent pas, surtout pas (du moins c'est ce qu'elles tentent). A quel point dans les pratiques d'artistes, créer reste un geste de cadrage, ou de décadrage, un geste structuré avec ou contre un cadre ? A quel point c'est si profondément inscrit qu'il est difficile de penser des gestes poreux, sans cadre, sans limites, qui fuient ? Un manque de lisibilité, dira-t-on. Les Scénos ouvrent avant tout un espace d'inter-relation avec des gens, leurs (mi)lieux de vie, elles invitent à regarder ces (mi)lieux pour ce qu'ils sont, de vie, sociale, esthétique, culturelle, matérielle, vie avant tout. Elles invitent à la gratuité et à la joie. On ne le répètera jamais assez, la joie est politique. Elles invitent à des formes, certes précaires et éphémères, de liberté. C'est toujours ça de pris dans le long continuum des humiliations et des galères de la vie. Elles invitent au commun.

Les pratiques et les gestes des artistes invités sont en prise avec cela. Il faut bien admettre qu'aujourd'hui encore, être un artiste qui s'imprègne et regarde autour de lui, qui ne parle pas d'abord de lui, reste un peu rare. Accueillir le monde, les lieux où l'on se trouve, les gens, la pratique d'autres artistes, n'est pas si fréquent. J'exagère, le monde change vite, les pratiques collaboratives se développent, mais si j'exagère c'est parce-qu'à chaque résidence des Scénos cela reste un défi pour chacun de nous, d'ouvrir nos pratiques de la scène, de la peinture, de la danse, de la photo, de la performance, à ce qui nous entoure, comment aller aussi loin que possible dans une construction à partir, avec, en dialogue, en tension avec ce qui nous entoure, sans pré-supposés, sans idées arrêtées, en écoutant, en regardant, en marchant, en déambulant, en discutant...

J'écris ce texte le matin où nous quittons définitivement la grande maison en béton avec terrasse couverte d'une charpente en bois, qui nous a servi de lieu de vie collectif. Juste à côté, le chantier d'une maison en béton dont on ne sait pas à quelle hauteur elle montera. Des ouvriers, probablement sous payés, probablement sans papiers, creusent un trou. Cela a duré tout le mois et cela va continuer. Les premières semaines c'était à la pelle et à la pioche, depuis 15 jours c'est au marteau piqueur. Plus loin une tronçonneuse coupe un arbre, fait disparaître un peu plus la forêt que fut cette colline. On coupe, on tranche, on délimite, on organise. Le trou s'agrandit, il fait déjà 10 mètres de profondeur, il est dantesque et chaque jour les ouvriers reviennent, cassent la pierre, excavent. Jusque-où ? Nous avons évidemment demandé à quoi sert ce trou. C'est une fosse septique, nous a-t-on répondu.



SCENOS URBAINES MAYOTTE LA VIGIE 2023

UNE PUBLICATION DE JEAN-CHRISTOPHE LANQUETIN AVEC FRANÇOIS DUONSEILLE ET
LE ROYAUME DES FLEURS - GRAPHISME JEAN-CHRISTOPHE LANQUETIN - RELECTURE
AURELIEN BLANCHARD - DIRECTION DE PUBLICATION LE ROYAUME DES FLEURS &ScU2
MAYOTTE - SEPTEMBRE 2024

ISBN xxx